



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

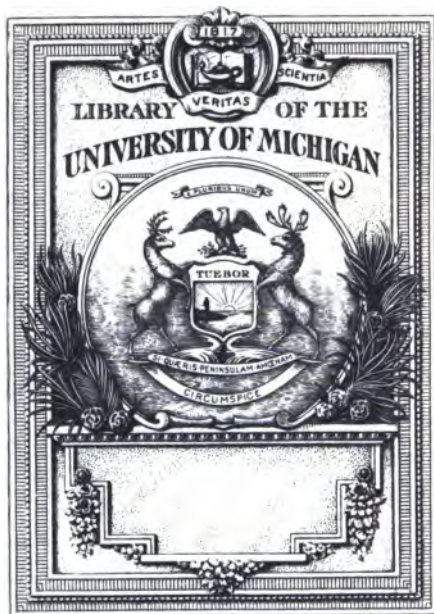
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

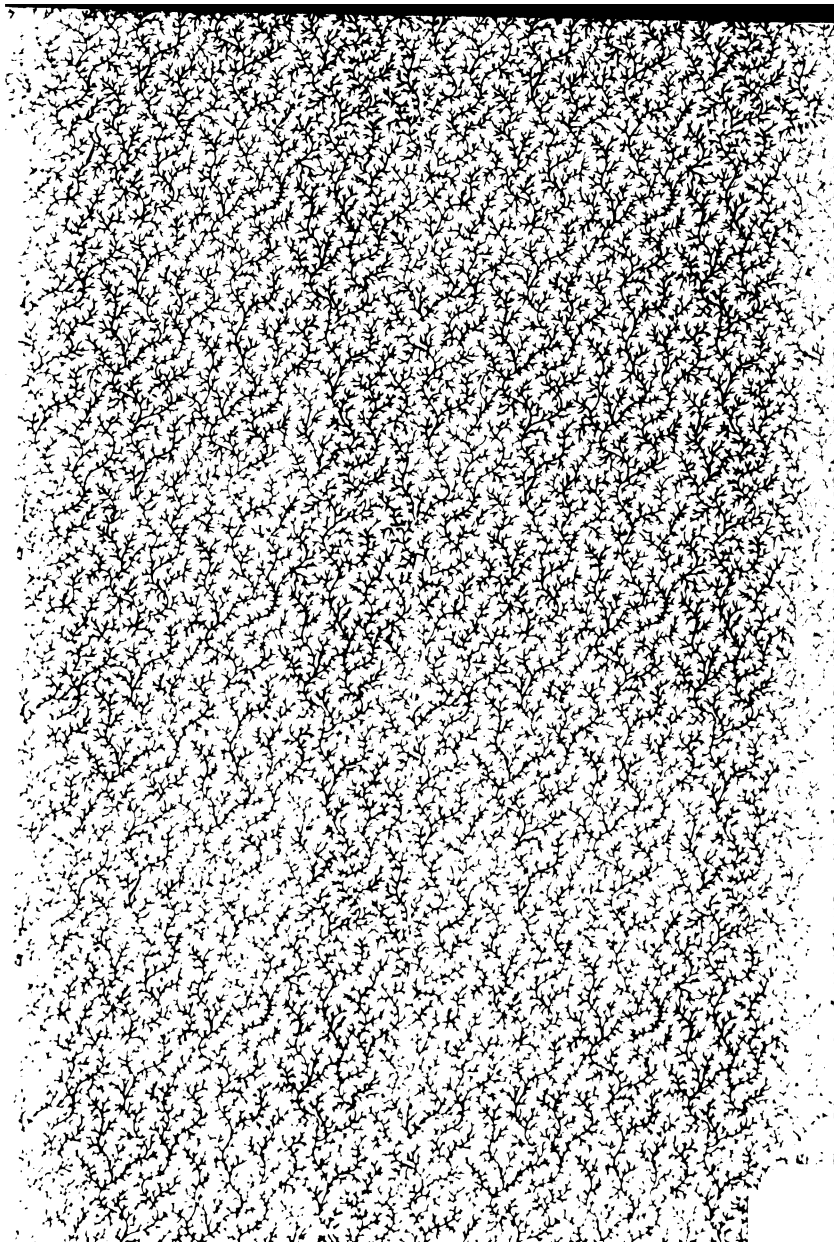
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

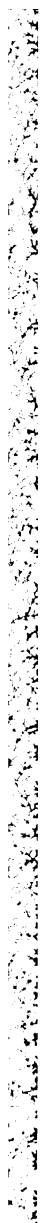
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Gift of
John R. Effinger
and
Margaret E. Huggard





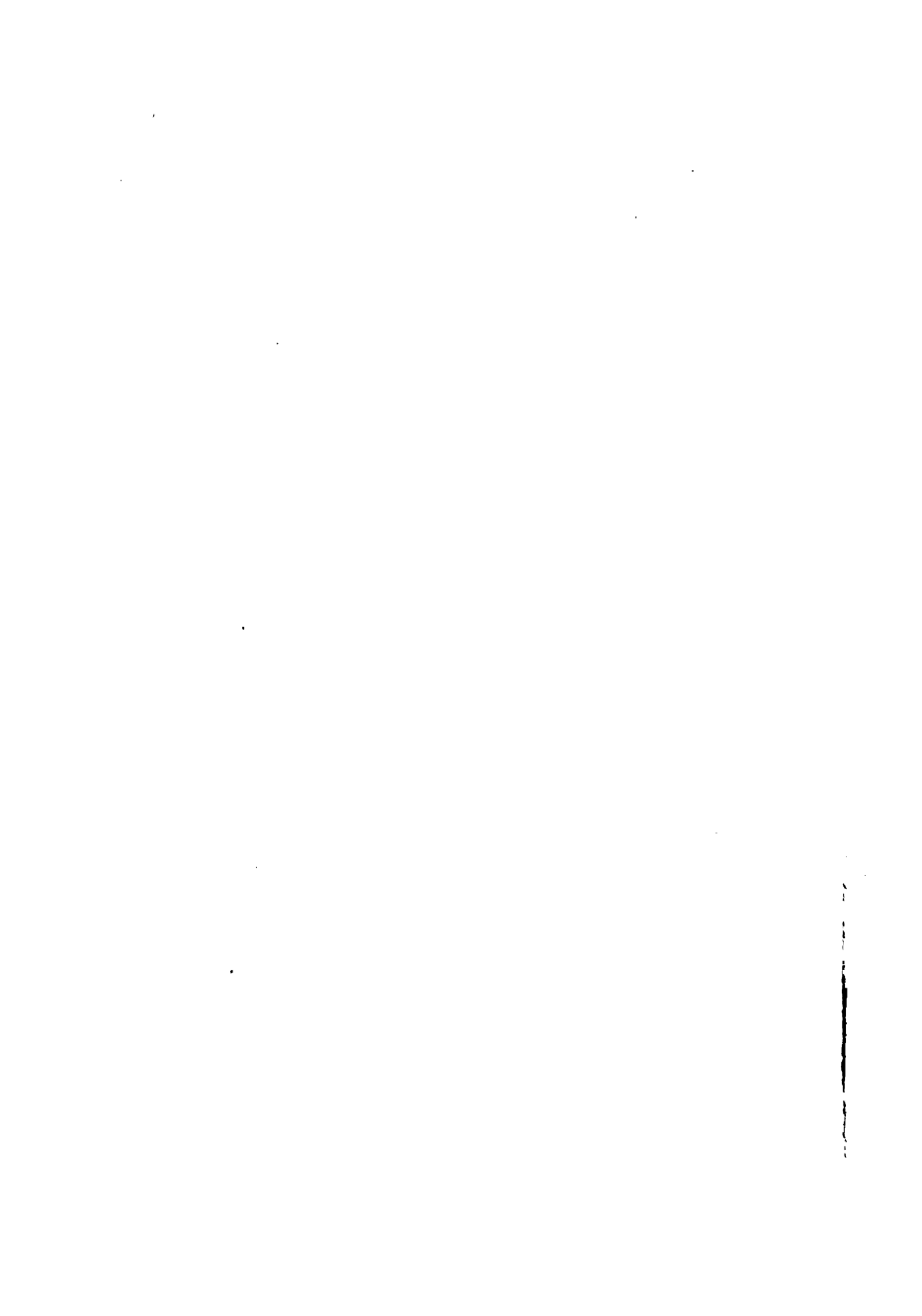
848
H9
N29
cop. 2





VICTOR HUGO.





SELECTIONS
FROM
VICTOR HUGO

PROSE AND VERSE

EDITED, WITH INTRODUCTION AND NOTES

BY

F. M. WARREN, PH.D.

Professor of Romance Languages in Adelbert College



NEW YORK
HENRY HOLT AND COMPANY

F. W. CHRISTERN
BOSTON: CARL SCHOENHOF

COPYRIGHT, 1893,
BY
HENRY HOLT & Co.



ROBERT DRUMMOND, ELECTROTYPY AND PRINTER, NEW YORK.

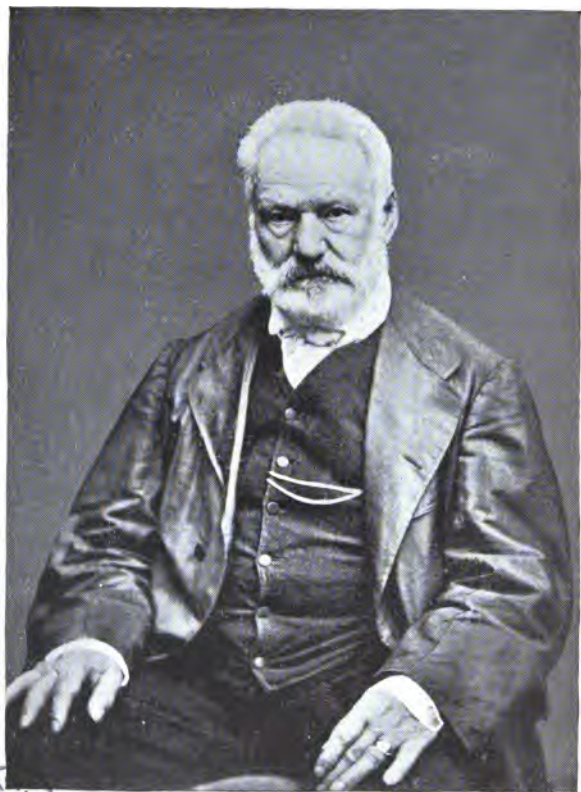
Gift
John R. Klingner
and
Margaret E. Huggins
7-14-1933
add. corp.

NOTE TO INSTRUCTORS

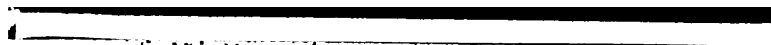
By following the chronological order in these selections from Hugo, it happens that the most difficult piece, the chapters from *Nôtre-Dame de Paris*, comes first. Classes of second-year students may therefore find it advisable to begin with the Waterloo episode and continue with the later prose, before reading the earlier.

In regard to the notes, it will be seen that several allusions in the text have not been verified. The annotator has taken the liberty of indicating his failure in these instances, and now begs to ask his more fortunate colleagues to share their verifications with him.

CLEVELAND, Sept. 21st, 1898.



VICTOR HUGO.



	PAGE
LES ORIENTALES :	
Mazeppa	147
Les Djinns	153
LES FEUILLES D'AUTOMNE :	
Ce siècle avait deux ans	157
Dicté en Présence du Glacier du Rhône	160
LES CHANTS DU CRÉPUSCULE :	
Autre Chanson	162
LES VOIX INTÉRIEURES :	
Regardez. Les enfants, etc.	163
La tombe dit à la rose	165
LES RAYONS ET LES OMBRES :	
Spectacle rassurant	165
LES CHÂTIMENTS :	
L'Expiation	167
LES CONTEMPLATIONS :	
Aujourd'hui. Quand nous, etc.	172
LA LÉGENDE DES SIÈCLES :	
Aymerillot	174
LES CHANSONS DES RUES ET DES BOIS :	
Jour de fête aux environs de Paris	185
L'ART D'ÊTRE GRAND-PÈRE :	
Chanson de grand-père	187
LES QUATRE VENTS DE L'ESPRIT :	
Le Livre satirique. Inde Iræ	188
NOTES	191

INTRODUCTION

I

HUGO'S LIFE AND WORKS

Victor-Marie Hugo was born at Besançon, the old-time capital of Franche-Comté, on Feb. 26th, 1802. His father was an officer in the French army, Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo, a native of Nancy in Lorraine, who had married, in 1796, after some years of service in the Vendée, Sophie-Françoise Trébuchet, the daughter of a sea-captain of Nantes. To this union of republican and royalist Hugo was always ready to trace the twofold source of his political leanings. The birth of two children, Abel and Eugène, had preceded that of Victor. Six weeks after the latter event his father was summoned to Italy, and the young family wandered for three years over the islands of the western coast, mainly Corsica and Elba. In September, 1805, Madame Hugo returned to France with the children and settled at Paris in the rue de Clichy. The father remained in Italy, and won the grade of a colonel and the dignity of governor of Avellino by his suppression of the brigands, notably Fra Diavolo. His family returned to him in October,

1807, and passed the following winter and spring at Avellino, where Victor was placed on the lists of his father's regiment.

In 1808 Colonel Hugo followed Joseph Bonaparte into Spain. His family went back to Paris and finally settled in the old convent of the Feuillantines, close to the hospital of Val-de-Grâce. After a stay here of nearly three years the Hugo household went to Spain in the spring of 1811, and Victor attended a school, "des Nobles," at Madrid. His experience here, no less than the scenery, the fortresses, the palaces and the churches of Spain, made an impression on his mind which his later writings fully reveal. Going back to Paris in 1812, the family remained in the Feuillantines till the end of 1813. To the four years of his life passed in this place Hugo never tires of alluding. It was there his education had been begun by an ex-priest, Larivière, a schoolmaster of the rue Saint Jacques, and to whom Madame Hugo was an efficient aid. As he says himself:

"J'eus dans ma blonde enfance, hélas ! trop éphémère,

Trois maîtres—un jardin, un vieux prêtre, et ma mère."

—*les Rayons et les Ombres.*

But his mother's training was not severe, and, owing to the liberty she allowed her children, Hugo gained access to his landlord's library, stocked chiefly with the literature and novels of the eighteenth century.

In the summer of 1813 his father, now a general, passed a short furlough with his family, but soon was assigned to Thionville, which in 1814, and again after Waterloo, he defended most brilliantly against the in-

vading Allies. The city of Paris needing the garden of the convent for the rue d'Ulm, Madame Hugo moved to the rue du Cherche-Midi. On the return of her husband, in 1815, Eugène and Victor were placed in a boarding-school, the "pension Cordier and Decotte," from which they also attended classes in the lycée Louis-le-Grand. Victor showed considerable aptitude for the sciences and, in 1818, obtained an honorable mention in Physics at the general examinations of the lycées of Paris.

But his thoughts in the pension Cordier were already fixed on literature. As is still the fashion among French schoolboys, he wrote a tragedy, *Irtamène*, in 1816, the theme of which was the return of Louis XVIII and Napoleon's downfall, all under the disguise of Egyptian history. In 1817 he wrote two acts of another tragedy, *Athélie*. A melodrama, *Inez de Castro*, and poems of many varieties, among which imitations of Ossian and translations from the ancients, particularly from Vergil, are most important, were written likewise in the pension Cordier. The influence of Vergil on the young poet was to be a lasting one.

At this time began Hugo's admiration for Chateaubriand, from whom he got much of his coloring in words and phrases, and also his reverence for the architectural past of France, so strongly shown in his odes and *Notre-Dame de Paris*. From this school also Hugo sent, in 1817, a poem to the French Academy, in competition for a prize *Sur les Avantages de l'Étude*, which obtained a favorable mention and a compliment to his youth. Most of these early writ-

ings, save the two tragedies, are now to be found in *V. Hugo raconté par un Témoin de sa Vie*.

Hugo's first introduction to the public was through this poem to the Academy. On leaving school, in 1818, having Vergil and Chateaubriand for his guides—and, in his attitude of disciple to the latter, Homer and the Bible—he with his brothers gave up their contemplated calling, that of civil engineer, and devoted themselves purely to literature. In 1819 Victor published in *le Lycée français* a poetical picture of the scene in "Atala," where Chateaubriand describes the Canadian mother, rocking her dead babe on the tree's branch, and offered two poems for the Academy's prizes. One of these, *Sur l'Institution du Jury*, was praised for its talent and condemned for its lack of discipline in composition and thought, while the other, *Sur les Avantages de l'Enseignement Mutuel*, received an honorable mention.

But the year 1819 was a decisive one for Hugo, through his relations with the Academy of Floral Games at Toulouse. To this ancient institution he sent three poems: one an imitation of Ossian, *les Derniers Bardes*, which received an honorable mention; the other two royalist and Catholic eulogies, *les Vierges de Verdun* and *le Rétablissement de la Statue de Henri IV*, both of which won prizes, the latter the special prize of the year, a golden lily. In 1820 his *Moïse sur le Nil* obtained another prize at Toulouse, and Hugo received the degree of *Maître ès Jeux-Floraux*. Other poems date from the same year, and a poetical satire, *le Télégraphe*, directed against the liberal cabinet.

But poetry alone did not absorb Hugo's time. In December 1819, together with his brothers, he founded a fortnightly review, *le Conservateur littéraire*, in which he published his poems already written, and wrote criticisms on art and literature, notably an article on Scott's "Ivanhoe." In this periodical appeared also his first sketch of *Bug-Jargal*. A pension of five hundred francs from the king was a reward for his activity. The critic of the *Conservateur littéraire* was not yet a romanticist. In poetry he admired Delille's correct descriptions, while in drama he preferred Racine and Corneille to Shakspeare and Schiller. He condemns overflow verses, "which often destroy all the harmony of a period," yet insists on rich rhymes, in order to distinguish more forcibly poetry from prose.

In March, 1821, *le Conservateur littéraire* was absorbed by *les Annales de la Littérature et des Arts*, and Hugo was free to give all his time to poetry. His position at this time was most favorable to his success. A fervent royalist and Catholic, he was eulogized by the court and clergy, while his relations with Chateaubriand made for him friends among the leaders of the new literary faith. But domestic troubles came now, as so often in the future, to sadden his triumphs. His mother, with whom he had passed most of his life, died in June, 1821, and the hasty marriage of his father, which followed, forced him to live alone. His attachment for Adèle Foucher, a friend of some years' standing, was opposed by her parents until his position should be made secure. From all these trials Hugo sought refuge in work.

Supported by his club, the *Société Royale des Bonnes Lettres*, founded in 1821 to defend the monarchy and advance literature, and encouraged by more intimate friends, among whom were de Vigny, Lamartine, Lamennais, and Soumet, the young poet collected his best works into a volume and published them in June, 1822, under the title of *Odes et Poésies diverses*. Lamartine was now the idol of the reading public, and Hugo's poems, which contained little new sentiment and were chiefly remarkable for their sonorous rhymes, received only moderate attention. However, they procured from the king a new pension of one thousand francs, and the foundation for his marriage was thus made sure. This event occurred on October 12th, 1822, at Saint Sulpice, in the Chapel of the Virgin. But at the wedding banquet his favorite brother, Eugène, became incoherent, and the next day was found to be entirely insane—the second serious grief of the poet.

A second edition of his book appeared in December, but without the three *Poésies diverses*. In February, 1823, he published his novel *Han d'Islande*, of the blood-and-thunder school of Maturin, modified by Nodier's fantastic tales, and perhaps in its historical part suggested by Walter Scott, but which in the midst of its horrors and strange images reveals the emotions of the trying period preceding its author's marriage. The lukewarm reception of this book by the public was again atoned for by another pension of two thousand francs from the king. In this same year the foundation of a journal, *la Muse française*, by friends of Hugo, gave him another opportunity to

exercise his talent as a critic. And another family sorrow, the birth and speedy death of his first child, entered into his poetical life and was reflected by it in later years.

La Muse française was distinctly a journal of the new school in literature, and became the organ of the first Cénacle of young writers, that of 1824, which met in Nodier's rooms at the Arsenal. In March, 1824, a new volume of verse appeared, the *Nouvelles Odes*, with a preface by Hugo in which he claims liberty for the poet, but a liberty bounded by the limits of French prosody. He introduced among the poems a ballad (later called *Une Fée*) which shows a legendary and mediæval inspiration. For this volume he was taken to task by critics who found in it romantic expressions, an assertion which Hugo objects to in a witty defence, and cites like phrases found in classical authors.

On April 29th, 1825, he was made a member of the Legion of Honor, at the same time as Lamartine. In May he was invited by Charles X to be present at the coronation in Rheims, and in August he went with Nodier and their families for a short tour to Geneva and Mont Blanc, visiting Lamartine on the way. In July, 1826, he published *Bug-Jargal*, expanded from the sketch called *Contes sous la Tente*, already mentioned; and in October he brought out the *Odes et Ballades*, in which begins Hugo's domestic poetry under the influence of his little daughter, Léopoldine.

In December, 1827, appeared his long drama, *Cromwell*,—too long to be acted,—introduced by the celebrated preface, in which Hugo demands the use of the

grotesque in literature, as well as of the beautiful, and asserts that this element makes the difference between the classical and the romantic schools. The drama, he adds, should also be the mirror of nature, and therefore the writer should ignore the unities of time and place, as contrary to nature. Soon after the publication of *Cromwell* came the death, in January, 1828, of General Hugo, who had been previously reconciled with his children. Another drama, *Amy Robsart*, adapted from Scott's "Kenilworth," and given out in the name of Paul Foucher, was played at the Odéon on February 13th, 1828. It was an attempt to imitate Shakspeare, and was a failure.

The next decade, 1828-1838, is the most brilliant of Hugo's career. His formative period had passed. His material had been accumulated and had been worked over by experience, and he had become conscious of his creative talent. In August, 1828, appeared a revised and enlarged edition of the *Odes et Ballades*, where a new form of verse, modelled on that of the sixteenth century, having free cesura and overflow, is found side by side with a new political conception, the Napoleonic legend and the glory of the First Empire.

In February, 1829, the purely romantic collection of *les Orientales* was published, revealing a color, fire, and movement hitherto unknown to French poetry, and introducing into the domain of the national literature the marvellous imagery of the East. This year saw also the formation of the new Cénacle, composed of the literary and artistic lights of the romantic school, and of which Hugo was the head. In June

Marion Delorme was written, but not acted—for political reasons. From 1829 also dates *le Dernier Jour d'un Condamné*, against capital punishment.

In 1830, on the evening of February 25th, *Hernani* was played, and the great battle of the stage was won by the romanticists. On March 17th, 1831, *Notre-Dame de Paris* was placed on sale; August 11th *Marion Delorme* was given; and November 24th *les Feuilles d'Automne* appeared. This was his most fruitful year.

Dramas followed those already given: *le Roi s'amuse* (1832), *Lucrèce Borgia* (1833), *Marie Tudor* (1833), *Angelo* (1835), the libretto *Esmeralda* (1836), and finally *Ruy Blas* (1838), the only one of these plays which had much success and which is still given. The others contain too much of the blood-and-thunder of his early novels. In prose he published, in 1834, a collection of his criticisms and essays, under the title of *Littérature et Philosophie mêlées*, and *Claude Gueux*, another argument against capital punishment. Two other collections of poems saw the light in this same decade: *les Chants du Crépuscule* (1835) and *les Voix Intérieures* (1837). It is difficult to find in the annals of literature a period more productive of fine works.

From 1838 to 1848 Hugo was turned aside somewhat from his chosen profession by his desire for political advancement. His fertility as an author suffered. We find in this decade: for poetry, *les Rayons et les Ombres* (1840); for prose, *le Rhin* (1842), the account of a German tour and a discussion of European politics; and for drama, *les Burgraves*

(1843), suggested by this tour. But he also prepared in manuscript the first two books of *les Misérables*, the larger part of *les Contemplations*, and *le Pape*. However, his public ambition was somewhat gratified by his election on January 7th, 1841, to the French Academy, after three defeats, and by a political *discours de réception* when he formally entered it. But a domestic calamity again surprised him. In September, 1843, his daughter Léopoldine, after seven short months of married life, was drowned in the Seine with her husband, Charles Vacquerie, who had vainly tried to save her. Lawsuits about his plays and his duties as an Academician further distracted Hugo's attention from literature. On April 13th, 1845, he was made peer of France, under the title of viscount, sometime claimed by him, and at this time began his career of debater and politician.

The revolution of 1848 plunged him still deeper into politics. He stood for Paris on the conservative ticket and was elected to the Assembly, after one defeat, on the same list with Louis Napoleon. A popular insurrection drove him, in June, from the Place Royale, where he had lived for sixteen years. A month later he founded a journal, *l'Événement*, which devoted itself to the revival of the Napoleonic legend, long since a favorite theme of Hugo, and to the fortunes of Louis Napoleon. Sitting at first as a conservative, he gradually broke with his party and finally with Napoleon, in November, 1849, owing perhaps to disappointed ambition, since Hugo's journal had suggested its editor as a candidate for the presidency, and he evidently hoped for a place in the

Cabinet at the very least. From now on he became an extreme radical, and developed that anti-clerical, socialistic bent which so permeated the writings of his later years. His personal enmity for Napoleon III became so virulent that, after the *coup d'état* of December 2d, 1851, he left Paris in disguise for Brussels, and was formally exiled from France in the following January. During these three years of political agitation the only literary production of Hugo was the funeral address delivered at the tomb of Balzac, on August 21st, 1850.

The next two decades of Hugo's life were passed in an exile, at first forced, but afterwards voluntary. His mind was filled with bitterness, with hatred for Napoleon III and for the clergy and Church which upheld him. Hardly had he reached Brussels before he prepared the historical *Histoire d'un Crime* and *Napoléon le Petit*, the latter of which he published in 1852, and thereby caused his expulsion from Belgium. He went to Jersey, and there wrote the series of poetical satires against his enemies, called *les Châtiments* (1853).

In 1855 he got into trouble with the English government of Jersey and went to Guernsey, where he settled finally at Hauteville House. From here he published *les Contemplations* (1856-57), somewhat enlarged from its first form; the first series of his epic of humanity, *la Légende des Siècles* (1859); *les Misérables* (1862), much expanded from its original plan; *William Shakspeare* (1864), a sounding eulogy of the dramatist; *les Chansons des Rues et des Bois* (1865), his lighter mood in poetry; *les Travailleurs*

de la Mer (1866); and *l'Homme qui rit* (1869). Besides these labors in the field of literature proper, he posed as the champion of humanity, harangued and petitioned states and peoples in behalf of criminals or victims, and urged on, in France, the opposition to Napoleon III.

The fall of the Empire brought him back to Paris in September, 1870. In February, 1871, he was elected to the Assembly, but both there and in Belgium, during the Commune, he condemned both parties to the civil war. The Franco-Prussian war finds an echo in his poems, *l'Année Terrible* (1872), and his own speeches and deeds he put together into several volumes of *Actes et Paroles* (1872-76). In 1876 he was elected to the Senate as a life-member, but spoke little and voted with the Radicals. His literary activity was but little diminished. In 1874 had appeared the historical novel, *Quatrevingt-treize*. In 1877-78, for a warning to France against MacMahon, he published *l'Histoire d'un Crime*. In 1877 also two new volumes of poetry were given to the public: *l'Art d'être Grand-père*, and the second series of *la Légende des Siècles*. Essays and orations were accompanied by poetical collections: *le Pape* (1878), the ideal of a spiritual prince; *la Pitié Suprême* (1879), self-explanatory; *l'Âne* (1880), a satire on pedants; *Religions et Religion* (1880); *les Quatre Vents de l'Esprit* (1881); the drama *Torquemada* (1882), never acted; the third series of *la Légende des Siècles* (1883), and various minor poems and fugitive pieces.

The last years of Hugo's life were passed in the

midst of a popular worship and personal adulation such as perhaps no private citizen has ever enjoyed. Further family trials, the death of his wife and sons, had left to him only his grand-children, in whom his whole affection was centred, and for whom he wrote much of his later poetry. But his habits of study and work, which he confined to the morning hours, preserved him in the happy use of his faculties until but a few days before his death, which took place on May 22d, 1885. The State took charge of his obsequies. For several days his body was exposed on the Arc de Triomphe under military guard, and afterwards it was borne to the Panthéon, accompanied by the greatest funeral pomp which had been seen in France since the burial of Mirabeau.

Since Hugo's death his literary executors have published several volumes of selections from his manuscripts and have as many more in preparation. Sequels to *la Légende des Siècles* are seen in *la Fin de Satan* (1886) and *Dieu* (1891), which contain, as well as *Toute la Lyre* (1888-93), some of his best poetry, no less than much that is poor. Descriptions and travels are the substance of *Choses vues* (1887) and *En Voyage. Alpes et Pyrénées* (1890). Drama is represented by *le Théâtre en Liberté* (1886) and *Amy Robsart; les Jumeaux* (1889). Besides all this mass of personal labor he dictated to his wife a biography of his first forty years: *Victor Hugo raconté par un Témoin de sa Vie* (1863).

II

HUGO'S NOVELS AND POETRY

Inasmuch as Hugo's talent was essentially lyric, it is lyricism which is the characteristic of his prose, as well as of his drama and poetry. His first novel in date of publication, *Han d'Islande*, is to be read mainly for the pages where he gives utterance to his own emotions, called out by his love for M^{lle} Foucher. The material of the novel is taken from the rubbish of the sensational school of Lewis and Maturin—gloomy castles, gruesome caves, gore and terror. His centre figure, Han, is neither man nor beast, but a mixture of the two, instigated very likely by the Cyclops of the "Æneid."

Bug-Jargal, the expansion of the *Contes sous la Tente* of *le Conservateur littéraire*, is a long step towards civilization, though Hugo's liking for the "grotesque" is still only too apparent. His hero here is of superhuman strength; but he is a genuine man, if a negro, and his feelings and deeds are thoroughly human. The villain of the story is the dwarf and court fool, Habibrah, a character which later reappears in Quasimodo and Triboulet, while some of the scenes of the book are afterwards taken up and adapted to *Notre-Dame de Paris*.

This third novel of Hugo is perhaps his most artistic prose production and best proportioned to the idea of a novel. Its hero, Quasimodo, by his natural deformities and physical defects, is cut off almost from all sympathy with humanity. So the characters of the

thieves' kingdom are also a part of his leaning towards the grotesque. Yet these strange figures of shade are relieved by the poetical grace of Esmeralda, by Fleur-de-Lys, and by the pæan which swells about the towers and naves of the great cathedral. Hugo intended to write an historical novel, after the example of Walter Scott. He wished, however, to put the people, and not chivalry alone, on the stage, and he therefore chose the fifteenth century, and Paris under its bourgeois king, Louis XI. But his lyric bent led him to personify the people and Parisian history, and to centre about his stone personification, Notre Dame, on which was carved the thoughts of generations, the events and characters of his poetical history. From this notion he was led to a higher conception of his theme—the contemplation of religious bigotry and the power over man of theological dogmas. For the personages of his story he drew freely from his former novels.

A whole generation came and went before Hugo published another romance. The first two parts of *les Misérables*, already in manuscript before 1848, were not only expanded by digressions, but were supplemented by other books, enlarged in turn by erudition, Parisian history, and political declamations. As in *Notre-Dame*, we find in this new novel the story of the people, but the people of the nineteenth century, and in contemporaneous social conditions. Yet if the social theories born of '48 be put one side we see that the thought of *les Misérables* is that of Christianity: the forgiveness of sin which attends the repentance of the sinner. Claude Frollo, the archdeacon of the

see of France, was overcome in his proud life by sin, and he died in his sins. Jean Valjean, the peasant convict, maltreated by society, hardened by man's injustice, meets a true man of God and repents at the feet of divine grace. Under the influence of worldly prejudice, society, typified by the rigid moralist Javert, still persecutes him; yet Valjean does not lose sight of heavenly mercy: he perseveres in good deeds, and dies a conqueror. The material which illustrates this thought is supplemented by various other themes, principally the story of Hugo's own life in the career of Marius, his worship of Napoleon, and the domestic side of Cosette's existence. Traces of his early fantastic views are seen still in the superhuman strength of Jean Valjean, the personification of an idea in Javert, and in the cunning and violence of both Jean Valjean and the Parisian thieves.

Les Travailleurs de la Mer is hardly a romance. It is rather a poem, suggested by Hugo's life on the Channel Islands, and is dedicated to the ocean. In it man, again an outcast, strives with Nature. He triumphs by his cunning in turning her strength against herself. But he is not able to overcome the mind of man, as seen in the girl whom he loves, and finally gives himself up a prey to the element he has subdued.

It would seem that in *l'Homme qui rit* Hugo had returned to the fantastic vein of his early years. He however asserts that it is the first book of a series on social classes and a study of the English aristocracy. But the central figure is an outcast and a monster, made so by the hand of man; while in the friendship

of the wolf and the showman he would seem to revert to the idea of Han d'Islande and his bear. The subject, however, is on the evil deeds of the nobility, of whom the hero is a victim, both in his deformity and in his hopeless suicide. Everywhere in the book the charity of the poor is contrasted with the selfishness of the rich, so that in spite of many poetical situations the general theme is a political argument. In this work Hugo's characters are all types of as many emotions or ideas, and are not living men.

Our author's last novel, *Quatrevingt-Treize*, is based also on a political argument. Throughout all its scenes the royalists and the republicans are contrasted with each other, and the idea of self-immolation to the good of the state is made prominent. Apart from this current of thought flows another, which, like that in *Fantine*, is the force of a mother's love. So that even to the end of Hugo's fiction we find his tendency towards lyricism contending for the mastery with the particular subject of the work in hand.

Of less importance outside of France, but of more consequence within, is Hugo's poetry. Enough has been said in the enumeration of the separate collections to give an idea of their contents. Looking at them as a whole, one is impressed with the interest which their author shows from the very outset in Napoleon. In the *Odes* he begins by alluding to the First Empire, in the royalist spirit of the party to which Hugo then belonged. But as time went on and the country became more friendly towards its great leader Hugo changed with the tide, and in

the ode *A la Colonne de la Place Vendôme* he joins the eulogists of the Empire. Succeeding volumes of verse contain one or more poems in praise of Napoleon, until finally in *les Châtiments* he uses the elder Bonaparte as a contrast and reproach to the younger. Such was his devotion to the great Emperor that enemies of Hugo have insinuated he wished to borrow some glory for himself and to be considered a Napoleon in literature, a counterpart to the statesman and general.

Another and wider vein in Hugo's verse is his delight in painting the domestic side of life, the home, the family, and above all the children. From the *Odes* to *les Quatre Vents de l'Esprit* hardly a year passed by without a song to the pleasures of the quiet fireside. His contemplative poetry takes also this direction. In his tender moods he reflects on the past, his youth, as in *les Feuilles d'Automne*, his ambitions, friends, and personal sorrows. To this union of family life and private relations belongs the larger part of his verse previous to '48.

But he also went out of himself to the objective side, and gave up much of his time to descriptive poetry. One instance of this effort is the volume of *les Orientales*, devoted to his conception of the East. And this conception was not what a philosopher would embrace, but was rather the notion of a painter. It is a view of color, of form, the surface of palaces and mosques, and not of their meaning. Other descriptive poetry is nearer home, less gorgeous and brilliant, more popular and gay. In this kind Hugo traces the joys and sorrows of Paris and

the Parisians, as in *les Chansons des Rues et des Bois*.

Perhaps with his descriptive poetry should be classed also his intended epic, *la Légende des Siècles*. To be sure his thought here was more complex, philosophical surely in certain parts, as in *Dieu*. He wished to illustrate, by scenes taken from the world's history and legend, the progress of humanity. Yet the result on the reader is rather a series of beautiful poetic pictures than the growth of an idea. This was generally the fate of Hugo's higher flights. His nature was not equal to the creation of philosophical poetry.

Besides his lyric and descriptive poetry he tried another kind, the satiric: *les Châtiments*, and parts of succeeding collections, as *les Quatre Vents de l'Esprit*. His satire is the result of personal hatred for his enemies, both innocent and guilty, and chief among them Napoleon III. Hugo is a good hater. He envelops with the same scorn those who offend him and those who give aid to these offenders. So with Napoleon III, he denounces his ministers, the clergy and the third estate, the bourgeois class. There had been a good hater before Hugo in the history of French poetry. The latter felt the kindred spirit, and to understand much of Hugo's better satire one must read *les Tragiques* of that doughty Huguenot and unreconciled partisan, Agrippa d'Aubigné. Yet Hugo was not much more successful in his satire than in his philosophy. He rarely sustains his artistic dignity throughout a whole poem, but soon becomes bombastic and trivial.

But after all deductions have been made Hugo's poetry remains the most varied and attractive of the French tongue, and probably, taken as a whole, the most enduring. What is purely rhetorical is already being forgotten, but this part is small in comparison with the mass. He did not, as he thought, introduce any revolution into French verse. In his use of the cesura, of overflow and rhyme, he renews the tradition of the sixteenth century, and in no way did he change the historical line or strophe. The romantic movement overturned simon-pure classicism, but did nothing more. And perhaps, in spite of the claims of the Symbolists, nothing more can be done.

PART I

PROSE

NOTRE-DAME DE PARIS

LIVRE DEUXIÈME

[The following selection is Hugo's description of the old thieves' quarter in Paris, the famous Cour des Miracles. Gringoire, the penniless poet, who had attempted to give an allegorical play in the Court-house, and had been interrupted by the arrival of an embassy from Flanders and the complaints of Clopin Trouillefou, the arch-beggar, gave up the fight when his audience finally left him, bearing off Quasimodo, who had won the prize for hideousness, as the mock-pope of the day. It was January 6th and the Fête des Fous. He then leaves his stage and actors and wanders off to find a night's lodging. First he comes to the Place de Grève, in front of the City Hall, where Esmeralda, a gypsy girl, is amusing the crowd with her dancing and with her trick kid. Her entertainment is ended by the arrival of the procession which attends Quasimodo. She leaves the square and Gringoire follows.]

IV

LES INCONVÉNIENTS DE SUIVRE UNE JOLIE FEMME LE SOIR DANS LES RUES

Gringoire, à tout hasard, s'était mis à suivre la bohémienne. Il lui avait vu prendre, avec sa chèvre, la rue de la Coutellerie; il avait pris la rue de la Coutellerie.

5 — Pourquoi pas ? s'était-il dit.

Gringoire, philosophe pratique des rues de Paris, avait remarqué que rien n'est propice à la rêverie comme de suivre une jolie femme sans savoir où elle va. Il y a dans cette abdication volontaire de son libre arbitre, dans cette fantaisie qui se soumet à une 5 autre fantaisie, laquelle ne s'en doute pas, un mélange d'indépendance fantasque et d'obéissance aveugle, je ne sais quoi d'intermédiaire entre l'esclavage et la liberté, qui plaisait à Gringoire, esprit essentiellement mixte, indécis et complexe, tenant le bout de tous les 10 extrêmes, incessamment suspendu entre toutes les propensions humaines, et les neutralisant l'une par l'autre. Il se comparait lui-même volontiers au tombeau de Mahomet, attiré en sens inverse par deux pierres d'aimant, et qui hésite éternellement entre le 15 haut et le bas, entre la voûte et le pavé, entre la chute et l'ascension, entre le zénith et le nadir.

Si Gringoire vivait de nos jours, quel beau milieu il tiendrait entre le classique et le romantique !

Mais il n'était pas assez primitif pour vivre trois 20 cents ans, et c'est dommage. Son absence est un vide qui ne se fait que trop sentir aujourd'hui.

Du reste, pour suivre ainsi dans les rues les passants (et surtout les passantes), ce que Gringoire faisait volontiers, il n'y a pas de meilleure disposition que de 25 ne savoir où coucher.

Il marchait donc tout pensif derrière la jeune fille, qui hâtait le pas et faisait trotter sa jolie chèvre en voyant rentrer les bourgeois et se fermer les tavernes, seules boutiques qui eussent été ouvertes ce jour-là. 30

— Après tout, pensait-il à peu près, il faut bien

qu'elle loge quelque part; les bohémiennes ont bon cœur. Qui sait ? . . .

Et il y avait dans les points suspensifs dont il faisait suivre cette réticence dans son esprit, je ne sais quelles
5 idées assez gracieuses.

Cependant de temps en temps, en passant devant les derniers groupes de bourgeois fermant leurs portes, il attrapait quelque lambeau de leurs conversations qui venait rompre l'enchaînement de ses riantes
10 hypothèses.

Tantôt c'étaient deux vieillards qui s'accostaient.

— Maître Thibaut Fernicle, savez-vous qu'il fait froid ?

(Gringoire savait cela depuis le commencement de
15 l'hiver.)

— Oui, bien, maître Boniface Disome ! Est-ce que nous allons avoir un hiver comme il y a trois ans, en 80, que le bois coûtait huit sols le moule ?

— Bah ! ce n'est rien, maître Thibaut, près de
20 l'hiver de 1407, qu'il gela depuis la Saint-Martin jusqu'à la Chandeleur ! et avec une telle furie que la plume du greffier du parlement gelait, dans la grand'-chambre, de trois mots en trois mots ! ce qui interrompit l'enregistrement de la justice.

25 Plus loin, c'étaient des voisines à leur fenêtre avec des chandelles que le brouillard faisait grésiller.

— Votre mari vous a-t-il conté le malheur, mademoiselle La Boudraque ?

— Non. Qu'est-ce que c'est donc, mademoiselle
30 Turquant ?

— Le cheval de M. Gilles Godin, le notaire au Châtelet, qui s'est effarouché des Flamands et de leur

procession, et qui a renversé maître Philippot Avrillot, oblat des Célestins.

— En vérité ?

— Bellement.

— Un cheval bourgeois ! c'est un peu fort. Si 5
c'était un cheval de cavalerie, à la bonne heure !

Et les fenêtres se refermaient. Mais Gringoire n'en avait pas moins perdu le fil de ses idées.

Heureusement il le retrouvait vite et le renouait sans peine, grâce à la bohémienne, grâce à Djali, qui 10
marchaient toujours devant lui ; deux fines, délicates et charmantes créatures, dont il admirait les petits pieds, les jolies formes, les gracieuses manières, les confondant presque dans sa contemplation ; pour l'intelligence et la bonne amitié, les croyant toutes 15
deux jeunes filles ; pour la légèreté, l'agilité, la dextérité de la marche, les trouvant chèvres toutes deux.

Les rues cependant devenaient à tout moment plus noires et plus désertes. Le couvre-feu était sonné depuis longtemps, et l'on commençait à ne plus ren- 20
contrer qu'à de rares intervalles un passant sur le pavé, une lumière aux fenêtres. Gringoire s'était engagé, à la suite de l'Égyptienne, dans ce dédale inextricable de ruelles, de carrefours et de culs-de-sac, qui environne l'ancien sépulcre des Saints-Innocents, 25
et qui ressemble à un écheveau de fil brouillé par un chat.—Voilà des rues qui ont bien peu de logique ! disait Gringoire, perdu dans ces mille circuits qui revenaient sans cesse sur eux-mêmes, mais où la jeune fille suivait un chemin qui lui paraissait bien 30
connu, sans hésiter et d'un pas de plus en plus rapide. Quant à lui, il eût parfaitement ignoré où il était,

s'il n'eût aperçu en passant, au détour d'une rue, la masse octogone du pilori des halles, dont le sommet à jour détachait vivement sa découpure noire sur une fenêtre encore éclairée dans la rue Verdelet.

5 Depuis quelques instants, il avait attiré l'attention de la jeune fille; elle avait à plusieurs reprises tourné la tête vers lui avec inquiétude; elle s'était même une fois arrêtée tout court, avait profité d'un rayon de lumière qui s'échappait d'une boulangerie entr'ou-
10 verte pour le regarder fixement du haut en bas; puis, ce coup d'œil jeté, Gringoire lui avait vu faire cette petite moue qu'il avait déjà remarquée, et elle avait passé outre.

Cette petite moue donna à penser à Gringoire. Il
15 y avait certainement du dédain et de la moquerie dans cette gracieuse grimace. Aussi commençait-il à baisser la tête, à compter les pavés, et à suivre la jeune fille d'un peu plus loin, lorsque, au tournant d'une rue qui venait de la lui faire perdre de vue, il
20 l'entendit pousser un cri perçant.

Il hâta le pas.

La rue était pleine de ténèbres. Pourtant une étoupe imbibée d'huile, qui brûlait dans une cage de fer aux pieds de la sainte Vierge du coin de la rue,
25 permit à Gringoire de distinguer la bohémienne se débattant dans les bras de deux hommes qui s'efforçaient d'étouffer ses cris. La pauvre petite chèvre, tout effarée, baissait les cornes, et bêlait.

— A nous, messieurs du guet ! s'écria Gringoire,
30 et il s'avança bravement. L'un des hommes qui tenaient la jeune fille se retourna vers lui. C'était la formidable figure de Quasimodo.

Gringoire ne prit pas la fuite, mais il ne fit point un pas de plus.

Quasimodo vint à lui, le jeta à quatre pas sur le pavé d'un revers de la main, et s'enfonça rapidement dans l'ombre, emportant la jeune fille, ployée sur un 5 de ses bras comme une écharpe de soie. Son compagnon le suivait, et la pauvre chèvre courait après tous, avec son bêlement plaintif.

— Au meurtre ! au meurtre ! criait la malheureuse bohémienne. 10

— Halte-là, misérables, et lâchez-moi cette ribaude ! dit tout à coup d'une voix de tonnerre, un cavalier qui déboucha brusquement du carrefour voisin.

C'était un capitaine des archers de l'ordonnance du roi, armé de pied en cap, et l'espadon à la main. 15

Il arracha la bohémienne des bras de Quasimodo stupéfait, la mit en travers sur sa selle ; et au moment où le redoutable bossu, revenu de sa surprise, se précipitait sur lui pour reprendre sa proie, quinze ou seize archers, qui suivaient de près leur capitaine, 20 parurent, l'estramaçon au poing. C'était une escouade de l'ordonnance du roi qui faisait le contre-guet, par ordre de messire Robert d'Estouteville, garde de la prévôté de Paris.

Quasimodo fut enveloppé, saisi, garrotté ; il rugis- 25 sait, il écumait, il mordait ; et s'il eût fait grand jour, nul doute que son visage seul, rendu plus hideux encore par la colère, n'eût mis en fuite toute l'escouade. Mais la nuit il était désarmé de son arme la plus redoutable, de sa laideur. 30

Son compagnon avait disparu dans la lutte.

La bohémienne se dressa gracieusement sur la selle

de l'officier, elle appuya ses deux mains sur les deux épaules du jeune homme, et le regarda fixement quelques secondes, comme ravie de sa bonne mine et du bon secours qu'il venait de lui porter. Puis, rompant le silence la première, elle lui dit, en faisant plus douce encore sa douce voix :

— Comment vous appelez-vous, monsieur le gendarme ?

— Le capitaine Phœbus de Châteaupers, pour vous servir, ma belle ! répondit l'officier en se redressant.

— Merci, dit-elle.

Et, pendant que le capitaine Phœbus retroussait sa moustache à la bourguignonne, elle se laissa glisser à bas du cheval, comme une flèche qui tombe à terre, et s'enfuit.

Un éclair se fût évanoui moins vite.

— Nombri! du pape ! dit le capitaine en faisant resserrer les courroies de Quasimodo, j'eusse aimé mieux garder la ribaude.

— Que voulez-vous, capitaine ? dit un gendarme ; la fauvette s'est envolée, la chauve-souris est restée.

V

SUITE DES INCONVÉNIENTS

Gringoire, tout étourdi de sa chute, était resté sur le pavé devant la bonne Vierge du coin de la rue. Peu à peu, il reprit ses sens ; il fut d'abord quelques minutes flottant dans une espèce de rêverie à demi somnolente qui n'était pas sans douceur, où les aériennes figures de la bohémienne et de la chèvre se mariaient à la pesanteur du poing de Quasimodo.

Cet état dura peu. Une assez vive impression de froid à la partie de son corps qui se trouvait en contact avec le pavé le réveilla tout à coup, et fit revenir son esprit à la surface.

— D'où me vient donc cette fraîcheur ? se dit-il 5 brusquement. Il s'aperçut alors qu'il était un peu dans le milieu du ruisseau.

— Diable de cyclope bossu ! grommela-t-il entre ses dents ; et il voulut se lever. Mais il était trop étourdi et trop meurtri ; force lui fut de rester en 10 place. Il avait du reste la main assez libre ; il se boucha le nez et se résigna.

— La boue de Paris, pensa-t-il (car il croyait être sûr que, décidément, le ruisseau serait son gîte ;

Et que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe ?) 15

la boue de Paris est particulièrement puante ; elle doit renfermer beaucoup de sel volatil et nitreux. C'est, du reste, l'opinion de maître Nicolas Flamel et des hermétiques . . .

Le mot d'*hermétiques* amena subitement l'idée de 20 l'archidiacre Claude Frollo dans son esprit. Il se rappela la scène violente qu'il venait d'entrevoir ; que la bohémienne se débattait entre deux hommes, que Quasimodo avait un compagnon ; et la figure morose et hautaine de l'archidiacre passa confusément dans 25 son souvenir.—Cela serait étrange ! pensa-t-il. Et il se mit à échafauder, avec cette donnée et sur cette base, le fantasque édifice des hypothèses, ce château de cartes des philosophes ; puis soudain, revenant encore une fois à la réalité :—Ah ça ! je gèle ! 30 s'écria-t-il.

La place, en effet, devenait de moins en moins tenable. Chaque molécule de l'eau du ruisseau enlevait une molécule de calorique rayonnant aux reins de Gringoire, et l'équilibre entre la température de son corps et la température du ruisseau commençait à s'établir d'une rude façon.

Un ennui d'une tout autre nature vint tout à coup l'assaillir.

Un groupe d'enfants, de ces petits sauvages va-nu-pieds qui ont de tout temps battu le pavé de Paris sous le nom éternel de *gamins*, et qui, lorsque nous étions enfants aussi, nous ont jeté des pierres à tous le soir au sortir de classe, parce que nos pantalons n'étaient pas déchirés, un essaim de ces jeunes drôles accourait vers le carrefour où gisait Gringoire, avec des rires et des cris qui paraissaient se soucier fort peu du sommeil des voisins. Ils traînaient après eux je ne sais quel sac informe; et le bruit seul de leurs sabots eût réveillé un mort. Gringoire, qui ne l'était pas encore tout à fait, se souleva à demi.

— Ohé, Hennequin Dandèche ! ohé, Jehan Pincebourde ! criaient-ils à tue-tête; le vieux Eustache Moubon, le marchand feron du coin, vient de mourir. Nous avons sa paillasse, nous allons en faire un feu de joie. C'est aujourd'hui les Flamands !

Et voilà qu'ils jetèrent la paillasse précisément sur Gringoire, près duquel ils étaient arrivés sans le voir. En même temps, un d'eux prit une poignée de paille qu'il alla allumer à la mèche de la bonne Vierge.

— Mort-Christ ! grommela Gringoire, est-ce que je vais avoir trop chaud maintenant ?

Le moment était critique. Il allait être pris entre le feu et l'eau; il fit un effort surnaturel, un effort de faux-monnayeur qu'on va bouillir et qui tâche de s'échapper. Il se leva debout, rejeta la paillasse sur les gamins, et s'enfuit.

5

— Sainte Vierge ! crièrent les enfants; le marchand feron qui revient !

Et ils s'enfuirent de leur côté.

La paillasse resta maîtresse du champ de bataille. Belleforêt, le P. Le Juge et Corrozet assurent que le 10 lendemain elle fut ramassée avec grande pompe par le clergé du quartier et portée au trésor de l'église Sainte-Opportune, où le sacristain se fit jusqu'en 1789 un assez beau revenu avec le grand miracle de la statue de la Vierge du coin de la rue Mauconseil, 15 qui avait, par sa seule présence, dans la mémorable nuit du 6 au 7 janvier 1482, exorcisé défunt Eustache Moubon, lequel, pour faire niche au diable, avait, en mourant, malicieusement caché son âme dans sa paillasse.

20

VI

LA CRUCHE CASSÉE

Après avoir couru à toutes jambes pendant quelque temps, sans savoir où, donnant de la tête à maint coin de rue, enjambant maint ruisseau, traversant mainte ruelle, maint cul-de-sac, maint carrefour, cherchant fuite et passage à travers tous les méandres 25 du vieux pavé des Halles, explorant dans sa peur panique ce que le beau latin des chartes appelle *tota via, cheminum et varia*, notre poète s'arrêta tout à

coup, d'essoufflement d'abord, puis saisi en quelque sorte au collet par un dilemme qui venait de surgir dans son esprit.—Il me semble, maître Pierre Gringoire, se dit-il à lui-même en appuyant son doigt sur son front, que vous courez là comme un écervelé.

Les petits drôles n'ont pas eu moins peur de vous que vous d'eux. Il me semble, vous dis-je, que vous avez entendu le bruit de leurs sabots qui s'enfuyait au midi, pendant que vous vous enfuyiez au septentrion.

10 Or, de deux choses l'une : ou ils ont pris la fuite, et alors la pailleasse, qu'ils ont dû oublier dans leur terreur, est précisément ce lit hospitalier après lequel vous courez depuis ce matin, et que madame la Vierge vous envoie miraculeusement pour vous récompenser

15 d'avoir fait en son honneur une moralité accompagnée de triomphes et momeries ; ou les enfants n'ont pas pris la fuite, et dans ce cas ils ont mis le brandon à la pailleasse ; et c'est là justement l'excellent feu dont vous avez besoin pour vous réjouir, sécher et réchauffer.

20 Dans les deux cas, bon feu ou bon lit, la pailleasse est un présent du ciel. La benoîte vierge Marie qui est au coin de la rue Mauconseil n'a peut-être fait mourir Eustache Moubon que pour cela ; et c'est folie à vous de vous enfuir ainsi sur traîne-boyau, comme un

25 Picard devant un Français, laissant derrière vous ce que vous cherchez devant ; et vous êtes un sot !

Alors il revint sur ses pas, et, s'orientant et furetant, le nez au vent et l'oreille aux aguets, il s'efforça de retrouver la bienheureuse pailleasse, mais en vain.

30 Ce n'était qu'intersections de maisons, culs-de-sac, pattes-d'oie, au milieu desquels il hésitait et doutait sans cesse, plus empêché et plus englué dans cet

enchevêtrement de ruelles noires qu'il ne l'eût été dans le dédalus même de l'hôtel des Tournelles. Enfin il perdit patience, et s'écria solennellement :— Maudits soient les carrefours! c'est le diable qui les a faits à l'image de sa fourche. 5

Cette exclamation le soulagea un peu, et une espèce de reflet rougeâtre qu'il aperçut en ce moment au bout d'une longue et étroite ruelle acheva de relever son moral.—Dieu soit loué! dit-il, c'est là-bas! Voilà ma paillassé qui brûle. Et se comparant au nocher 10 qui sombre dans la nuit :—*Salve*, ajouta-t-il pieusement, *salve, maris stella!*

Adressait-il ce fragment de litanie à la sainte Vierge ou à la paillassé? c'est ce que nous ignorons parfaitement. 15

A peine avait-il fait quelques pas dans la longue ruelle, laquelle était en pente, non pavée, et de plus en plus boueuse et inclinée, qu'il remarqua quelque chose d'assez singulier. Elle n'était pas déserte : ça et là, dans sa longueur, rampaient je ne sais quelles 20 masses vagues et informes, se dirigeant toutes vers la lueur qui vacillait au bout de la rue, comme ces lourds insectes qui se traînent la nuit de brin d'herbe en brin d'herbe vers un feu de pâtre.

Rien ne rend aventureux comme de ne pas sentir 25 la place de son gousset. Gringoire continua de s'avancer, et eut bientôt rejoint celle de ces larves qui se traînait le plus paresseusement à la suite des autres. En s'en approchant, il vit que ce n'était rien autre chose qu'un misérable cul-de-jatte qui sautelaît 30 sur ses deux mains, comme un faucheur blessé qui n'a plus que deux pattes. Au moment où il passa

près de cette espèce d'araignée à face humaine elle éleva vers lui une voix lamentable:—*La buona mancia, signor ! la buona mancia !*

— Que le diable t'emporte, dit Gringoire, et moi 5 avec toi, si je sais ce que tu veux dire !

Et il passa outre.

Il rejoignit une autre de ces masses ambulantes, et l'examina. C'était un perclus, à la fois boiteux et manchot, et si manchot et si boiteux que le système 10 compliqué de béquilles et de jambes de bois qui le soutenait lui donnait l'air d'un échafaudage de maçons en marche. Gringoire, qui aimait les comparaisons nobles et classiques, le compara, dans sa pensée, au trépied vivant de Vulcain.

15 Ce trépied vivant le salua au passage, mais en arrêtant son chapeau à la hauteur du menton de Gringoire, comme un plat à barbe, et en lui criant aux oreilles:—*Señor caballero, para comprar un pedaso de pan !*

20 — Il paraît, dit Gringoire, que celui-là parle aussi ; mais c'est une rude langue, et il est plus heureux que moi s'il la comprend.

Puis, se frappant le front par une subite transition d'idée:—A propos, que diable voulaient-ils dire ce 25 matin avec leur *Esmeralda* ?

Il voulut doubler le pas ; mais pour la troisième fois quelque chose lui barra le chemin. Ce quelque chose, ou plutôt ce quelqu'un, c'était un aveugle, un petit aveugle à face juive et barbue, qui, ramant dans 30 l'espace autour de lui avec un bâton, et remorqué par un gros chien, lui nasilla avec un accent hongrois : *Facitote caritatem !*

— A la bonne heure ! dit Pierre Gringoire, en voilà un enfin qui parle un langage chrétien. Il faut que j'aie la mine bien aumônière pour qu'on me demande ainsi la charité dans l'état de maigreur où est ma bourse. Mon ami (et il se tournait vers 5 l'aveugle), j'ai vendu la semaine passée ma dernière chemise ; c'est-à-dire, puisque vous ne comprenez que la langue de Cicero : *Vendidi hebdomade nuper transita meam ultimam chemisam*.

Cela dit, il tourna le dos à l'aveugle, et poursuivit 10 son chemin. Mais l'aveugle se mit à allonger le pas en même temps que lui ; et voilà que le perclus, voilà que le cul-de-jatte surviennent de leur côté avec grande hâte et grand bruit d'écuelle et de béquilles sur le pavé. Puis, tous trois, s'entre-culbutant aux 15 trousses du pauvre Gringoire, se mirent à lui chanter leur chanson :

— *Caritatem !* chantait l'aveugle.

— *La buona mancia !* chantait le cul-de-jatte.

Et le boiteux relevait la phrase musicale en répé- 20 tant : *Un pedaso de pan !*

Gringoire se boucha les oreilles.—O tour de Babel ! s'écria-t-il.

Il se mit à courir. L'aveugle courut. Le boiteux courut. Le cul-de-jatte courut. 25

Et puis, à mesure qu'il s'enfonçait dans la rue, culs-de-jatte, aveugles, boiteux, pullulaient autour de lui, et des manchots, et des borgnes, et des lépreux avec leurs plaies, qui sortant des maisons, qui des petites rues adjacentes, qui des soupiraux des caves, hurlant, 30 beuglant, glapissant, tous clopin-clopant, cahin-caha,

se ruant vers la lumière, et vautrés dans la fange comme des limaces après la pluie.

Gringoire, toujours suivi par ses trois persécuteurs, et ne sachant trop ce que cela allait devenir, marchait
5 effaré au milieu des autres, tournant les boiteux, enjambant les culs-de-jatte, les pieds empêtrés dans cette fourmilière d'éclopés, comme ce capitaine anglais qui s'enlisa dans un troupeau de crabes.

L'idée lui vint d'essayer de retourner sur ses pas.
10 Mais il était trop tard. Toute cette légion s'était refermée derrière lui, et ses trois mendiants le tenaient. Il continua donc, poussé à la fois par ce flot irrésistible, par la peur et par un vertige qui lui faisait de tout cela une sorte de rêve horrible.

15 Enfin, il atteignit l'extrémité de la rue. Elle débouchait sur une place immense, où mille lumières éparées vacillaient dans le brouillard confus de la nuit. Gringoire s'y jeta, espérant échapper par la vitesse de ses jambes aux trois spectres infirmes qui
20 s'étaient cramponnés à lui.

— *Onde vas, hombre ?* cria le perclus jetant là ses béquilles, et courant après lui avec les deux meilleures jambes qui eussent jamais tracé un pas géométrique sur le pavé de Paris.

25 Cependant le cul-de-jatte, debout sur ses pieds, coiffait Gringoire de sa lourde jatte ferrée, et l'aveugle le regardait en face avec des yeux flamboyants.

— Où suis-je ? dit le poëte terrifié.

— Dans la Cour des Miracles, répondit un quatri-
30 ème spectre qui les avait accostés.

— Sur mon âme, reprit Gringoire, je vois bien

les aveugles qui regardent et les boiteux qui cœurent; mais où est le Sauveur ?

Ils répondirent par un éclat de rire sinistre.

Le pauvre poète jeta les yeux autour de lui. Il était en effet dans cette redoutable Cour des Miracles, 5 où jamais honnête homme n'avait pénétré à pareille heure; cercle magique où les officiers du Châtelet et les sergents de la prévôté qui s'y aventuraient disparaissaient en miettes; cité des voleurs, hideuse verrue à la face de Paris; égout d'où s'échappait 10 chaque matin, et où revenait croupir chaque nuit, ce ruisseau de vices, de mendicité et de vagabondage, toujours débordé dans les rues des capitales; ruche monstrueuse où rentraient le soir avec leur butin tous les frelons de l'ordre social; hôpital menteur où le 15 bohémien, le moine défroqué, l'écolier perdu, les vauriens de toutes les nations, espagnols, italiens, allemands, de toutes les religions, juifs, chrétiens, mahométans, idolâtres, couverts de plaies fardées, mendiant le jour, se transfiguraient la nuit en 20 brigands; immense vestiaire, en un mot, où s'habillaient et se déshabillaient à cette époque tous les acteurs de cette comédie éternelle que le vol, la prostitution et le meurtre jouent sur le pavé de Paris.

C'était une vaste place, irrégulière et mal pavée, 25 comme toutes les places de Paris alors. Des feux, autour desquels fourmillaient des groupes étranges, y brillaient çà et là. Tout cela allait, venait, criait. On entendait des rires aigus, des vagissements d'enfants, des voix de femmes. Les mains, les têtes de 30 cette foule, noires sur le fond lumineux, y découpaient mille gestes bizarres. Par moments, sur le

sol, où tremblait la clarté des feux, mêlée à de grandes ombres indéfinies, on pouvait voir passer un chien qui ressemblait à un homme, un homme qui ressemblait à un chien. Les limites des races et des
5 espèces semblaient s'effacer dans cette cité comme dans un pandémonium. Hommes, femmes, bêtes, âge, sexe, santé, maladies, tout semblait être en commun parmi ce peuple; tout allait ensemble, mêlé, confondu, superposé; chacun y participait de
10 tout.

Le rayonnement chancelant et pauvre des feux permettait à Gringoire de distinguer, à travers son trouble, tout à l'entour de l'immense place, un hideux encadrement de vieilles maisons dont les façades
15 vermoulues, ratatinées, rabougries, percées chacune d'une ou deux lucarnes éclairées, lui semblaient dans l'ombre d'énormes têtes de vieilles femmes, rangées en cercle, monstrueuses et rechignées, qui regardaient le sabbat en clignant des yeux.

20 C'était comme un nouveau monde, inconnu, inouï, difforme, reptile, fourmillant, fantastique.

Gringoire, de plus en plus effaré, pris par les trois mendiants comme par trois tenailles, assourdi d'une foule d'autres visages qui moutonnaient et aboyaient
25 autour de lui, le malencontreux Gringoire tâchait de rallier sa présence d'esprit pour se rappeler si l'on était à un samedi. Mais ses efforts étaient vains; le fil de sa mémoire et de sa pensée était rompu; et doutant de tout, flottant de ce qu'il voyait à ce qu'il
30 sentait, il se posait cette insoluble question:—Si je suis, cela est-il? si cela est, suis-je?

En ce moment, un cri distinct s'éleva dans la

cohue bourdonnante qui l'enveloppait:—Menons-le au roi ! menons-le au roi !

— Sainte Vierge ! murmura Gringoire, le roi d'ici, ce doit être un bouc.

— Au roi ! au roi ! répétèrent toutes les voix. 5

On l'entraîna. Ce fut à qui mettrait la griffe sur lui. Mais les trois mendiants ne lâchaient pas prise, et l'arrachaient aux autres en hurlant:—Il est à nous !

Le pourpoint déjà malade du poète rendit le dernier soupir dans cette lutte.

En traversant l'horrible place, son vertige se dissipa. Au bout de quelques pas, le sentiment de la réalité lui était revenu. Il commençait à se faire à l'atmosphère du lieu. Dans le premier moment, de sa tête de poète, ou peut-être, tout simplement et tout prosaïquement, de son estomac vide, il s'était élevé une fumée, une vapeur pour ainsi dire, qui, se répandant entre les objets et lui, ne les lui avait laissé entrevoir que dans la brume incohérente du cauchemar, dans ces ténèbres des rêves qui font trembler tous les contours, grimacer toutes les formes, s'agglomérer les objets en groupes démesurés, dilatant les choses en chimères et les hommes en fantômes. Peu à peu à cette hallucination succéda un regard moins égaré et moins grossissant. Le réel se faisait jour autour de lui, lui heurtait les yeux, lui heurtait les pieds, et démolissait pièce à pièce toute l'effroyable poésie dont il s'était cru d'abord entouré. Il fallut bien s'apercevoir qu'il ne marchait pas dans le Styx, mais dans la boue, qu'il n'était pas coudoyé par des démons, mais par des voleurs; qu'il 30

n'y allait pas de son âme, mais tout bonnement de sa vie (puisqu'il lui manquait ce précieux conciliateur qui se place si efficacement entre le bandit et l'honnête homme : la bourse). Enfin, en examinant l'orgie de plus près et avec plus de sang-froid, il tomba du sabbat au cabaret.

La Cour des Miracles n'était en effet qu'un cabaret, mais un cabaret de brigands, tout aussi rouge de sang que de vin.

- 10 Le spectacle qui s'offrit à ses yeux, quand son escorte en guenilles le déposa enfin au terme de sa course, n'était pas propre à le ramener à la poésie, fût-ce même à la poésie de l'enfer. C'était plus que jamais la prosaïque et brutale réalité de la taverne.
- 15 Si nous n'étions pas au quinzième siècle, nous dirions que Gringoire était descendu de Michel-Ange à Callot.

- Autour d'un grand feu qui brûlait sur une large dalle ronde, et qui pénétrait de ses flammes les tiges
- 20 rougies d'un trépied vide pour le moment, quelques tables vermoulues étaient dressées çà et là, au hasard, sans que le moindre laquais géomètre eût daigné ajuster leur parallélisme ou veiller à ce qu'au moins elles ne se coupassent pas à des angles trop inusités.
- 25 Sur ces tables reluisaient quelques pots ruisselants de vin et de cervoise, et autour de ces pots se groupaient force visages bachiques, empourprés de feu et de vin. C'était un homme à gros ventre et à joviale figure qui embrassait bruyamment une fille de joie, épaisse
- 30 et charnue. C'était une espèce de faux soldat, un narquois, comme on disait en argot, qui défaisait en sifflant les bandages de sa fausse blessure, et qui

dégourdisait son genou sain et vigoureux, emmaillotté depuis le matin dans mille ligatures. Au rebours, c'était un malingreux qui préparait avec de l'éclaire et du sang de bœuf sa *jambe de Dieu* du lendemain. Deux tables plus loin, un coquillart, 5 avec son costume complet de pèlerin, épelait la complainte de Sainte-Reine, sans oublier la psalmodie et le nasillement. Ailleurs un jeune hubin prenait leçon d'épilepsie d'un vieux saboulex qui lui enseignait l'art d'écumer en mâchant un morceau de savon. 10 A côté, un hydropique se dégonflait, et faisait boucher le nez à quatre ou cinq larronnesses, qui se disputaient à la même table un enfant volé dans la soirée. Toutes circonstances qui, deux siècles plus tard, *semblèrent si ridicules à la cour*, comme dit Sauval, 15 *qu'elles servirent de passe-temps au roi et d'entrée au ballet royal de la Nuit, divisé en quatre parties et dansé sur le théâtre du Petit-Bourbon*. "Jamais, ajoute un témoin oculaire de 1653, les subites métamorphoses de la Cour des Miracles n'ont été plus 20 heureusement représentées. Benserade nous y prépara par des vers assez galants."

Le gros rire éclatait partout, et la chanson obscène. Chacun tirait à soi, glosant et jurant sans écouter le voisin. Les pots trinquaient, et les querelles nais- 25 saient au choc des pots, et les pots ébréchés faisaient déchirer les haillons.

Un gros chien, assis sur sa queue, regardait le feu. Quelques enfants étaient mêlés à cette orgie. L'enfant volé, qui pleurait et criait. Un autre, gros gar- 30 çon de quatre ans, assis les jambes pendantes sur un banc trop élevé, ayant de la table jusqu'au menton,

et ne disant mot. Un troisième étalant gravement avec son doigt sur la table le suif en fusion qui coulait d'une chandelle. Un dernier, petit, accroupi dans la boue, presque perdu dans un chaudron qu'il 5 raclait avec une tuile, et dont il tirait un son à faire évanouir Stradivarius.

Un tonneau était près du feu, et un mendiant sur le tonneau. C'était le roi sur son trône.

Les trois qui avaient Gringoire l'amènèrent devant 10 ce tonneau, et toute la bacchanale fit un moment silence, excepté le chaudron habité par l'enfant.

Gringoire n'osait souffler ni lever les yeux.

— *Hombre, quita tu sombrero!* dit l'un des trois drôles à qui il était; et avant qu'il eût compris ce que 15 cela voulait dire, l'autre lui avait pris son chapeau. Misérable bicoquet, il est vrai, mais bon encore un jour de soleil ou un jour de pluie. Gringoire soupira.

Cependant le roi, du haut de sa fûtaille, lui adressa la parole.

20 — Qu'est-ce que c'est que ce maraud ?

Gringoire tressaillit. Cette voix, quoique accentuée par la menace, lui rappela une autre voix qui le matin même avait porté le premier coup à son mystère, en nasillant au milieu de l'auditoire: *La charité, s'il* 25 *vous plaît!* Il leva la tête. C'était en effet Clopin Trouillefou.

Clopin Trouillefou, revêtu de ses insignes royaux, n'avait pas un haillon de plus ni de moins. Sa plaie au bras avait déjà disparu. Il portait à la main un 30 de ces fouets à lanières de cuir blanc dont se servaient alors les sergents à verge pour serrer la foule, et que l'on appelait *boullayes*. Il avait sur la tête une espèce

de coiffure cerclée et fermée par le haut; mais il était difficile de distinguer si c'était un bourrelet d'enfant ou une couronne de roi; tant les deux choses se ressemblent.

Cependant Gringoire, sans savoir pourquoi, avait 5 repris quelque espoir en reconnaissant dans le roi de la Cour des Miracles son maudit mendiant de la grand'salle.

— Maître, balbutia-t-il . . . Monseigneur . . . Sire . . . Comment dois-je vous appeler ? dit-il enfin, arrivé 10 au point culminant de son crescendo, et ne sachant plus comment monter ni redescendre.

— Monseigneur, Sa Majesté, ou camarade, appelle-moi comme tu voudras. Mais dépêche. Qu'as-tu à dire pour ta défense ? 15

— *Pour ta défense ?* pensa Gringoire, ceci me déplait. Il reprit en bégayant :—Je suis celui qui ce matin . . .

— Par les ongles du diable ! interrompit Clopin, ton nom, maraud, et rien de plus. Écoute. Tu es 20 devant trois puissants souverains : moi, Clopin Trouillefou, roi de Thunes, successeur du Grand Coësre, suzerain suprême du royaume de l'argot; Mathias Hungadi Spicali, duc d'Égypte et de Bohême, ce vieux jaune que tu vois là avec un torchon autour de 25 la tête; Guillaume Rousseau, empereur de Galilée, ce gros qui ne nous écoute pas et qui caresse une ribaude. Nous sommes tes juges. Tu es entré dans le royaume d'argot sans être argotier, tu as violé les privilèges de notre ville. Tu dois être puni, à moins que tu ne sois 30 capon, franc-mitou ou rifodé, c'est-à-dire, dans l'argot des honnêtes gens, voleur, mendiant ou vagabond.

Es-tu quelque chose comme cela ? Justifie-toi ; décline tes qualités.

— Hélas ! dit Gringoire, je n'ai pas cet honneur. Je suis l'auteur . . .

5 — Cela suffit, reprit Trouillefou, sans le laisser achever. Tu vas être pendu. Chose toute simple, messieurs les honnêtes bourgeois ! comme vous traitez les nôtres chez vous, nous traitons les vôtres chez nous. La loi que vous faites aux truands, les truands
10 vous la font. C'est votre faute si elle est méchante.

Il faut bien qu'on voie de temps en temps une grimace d'honnête homme au-dessus du collier de chanvre ; cela rend la chose honorable. Allons, l'ami, partage gaiement tes guenilles à ces demoiselles. Je
15 vais te faire pendre pour amuser les truands, et tu leur donneras ta bourse pour boire. Si tu as quelque momerie à faire, il y a là-bas dans l'égrugeoir un très-bon Dieu-le-Père, en pierre, que nous avons volé à Saint-Pierre-aux-Bœufs. Tu as quatre minutes
20 pour lui jeter ton âme à la tête.

La harangue était formidable.

— Bien dit, sur mon âme ! Clopin Trouillefou
prêche comme un saint-père le pape ! s'écria l'empereur de Galilée en cassant son pot pour étayer sa
25 table.

— Messeigneurs les empereurs et rois, dit Gringoire avec sang-froid (car je ne sais comment la fermeté lui était revenue, et il parlait résolument), vous n'y pensez pas ; je m'appelle Pierre Gringoire, je suis le
30 poète dont on a représenté ce matin une moralité, dans la grand'salle du Palais.

— Ah ! c'est toi, maître ! dit Clopin. J'y étais,

par la tête-Dieu! Eh bien! camarade, est-ce une raison, parce que tu nous a ennuyés ce matin, pour ne pas être pendu ce soir?

— J'aurai de la peine à m'en tirer, pensa Gringoire. Il tenta pourtant encore un effort. — Je ne vois pas 5 pourquoi, dit-il, les poètes ne sont pas rangés parmi les truands. Vagabond, *Æsopus* le fut; mendiant, *Homerus* le fut; voleur, *Mercurius* l'était...

Clopin l'interrompit: — Je crois que tu veux nous matagroliser avec ton grimoire. Pardieu, laisse-toi 10 pendre, et pas tant de façons!

— Pardon, monseigneur le roi de Thunes, répliqua Gringoire, disputant le terrain pied à pied. Cela en vaut la peine... Un moment!... Écoutez-moi... Vous ne me condamnerez pas sans m'entendre... 15

Sa malheureuse voix, en effet, était couverte par le vacarme qui se faisait autour de lui. Le petit garçon raclait son chaudron avec plus de verve que jamais; et, pour comble, une vieille femme venait de poser sur le trépied une poêle pleine de graisse, qui glapis- 20 sait au feu avec un bruit pareil aux cris d'une troupe d'enfants qui poursuit un masque.

Cependant Clopin Trouillefou parut conférer un moment avec le duc d'Égypte et l'empereur de Galilée, lequel était complètement ivre. Puis il cria 25 aigrement: Silence donc! et, comme le chaudron et la poêle à frire ne l'écoutaient pas et continuaient leur duo, il sauta à bas de son tonneau, donna un coup de pied dans le chaudron, qui roula à dix pas avec l'enfant, un coup de pied dans la poêle, dont 30 toute la graisse se renversa dans le feu, et il remonta gravement sur son trône, sans se soucier des pleurs

étouffés de l'enfant, ni des grognements de la vieille, dont le souper s'en allait en belle flamme blanche.

Trouillefou fit un signe, et le duc, et l'empereur, et les archi-suppôts et les cagoux vinrent se ranger 5 autour de lui en un fer-à-cheval, dont Gringoire, toujours rudement appréhendé au corps, occupait le centre. C'était un demi-cercle de haillons, de guenilles, de clinquant, de fourches, de haches, de jambes avinées, de gros bras nus, de figures sordides, éteintes 10 et hébétées. Au milieu de cette table ronde de la gueuserie, Clopin Trouillefou, comme le doge de ce sénat, comme le roi de cette pairie, comme le pape de ce conclave, dominait, d'abord de toute la hauteur de son tonneau, puis de je ne sais quel air hautain, 15 farouche et formidable qui faisait pétiller sa prunelle et corrigeait dans son sauvage profil le type bestial de la racetruande. On eût dit une hure parmi des groins.

— Écoute, dit-il à Gringoire en caressant son menton difforme avec sa main calleuse; je ne vois pas 20 pourquoi tu ne serais pas pendu. Il est vrai que cela a l'air de te répugner; et c'est tout simple, vous autres bourgeois, vous n'y êtes pas habitués. Vous vous faites de la chose une grosse idée. Après tout, nous ne te voulons pas de mal. Voici un moyen de 25 te tirer d'affaire pour le moment. Veux-tu être des nôtres?

On peut juger de l'effet que fit cette proposition sur Gringoire, qui voyait la vie lui échapper et commençait à lâcher prise. Il s'y rattacha énergique- 30 ment.

— Je le veux, certes, bellement, dit-il.

— Tu consens, reprit Clopin, à t'enrôler parmi les gens de la petite flambe ?

— De la petite flambe, précisément, répondit Gringoire.

— Tu te reconnais membre de la franche bourgeoisie ? reprit le roi de Thunes.

— De la franche bourgeoisie.

— Sujet du royaume d'argot ?

— Du royaume d'argot.

— Truand ?

10

— Truand.

— Dans l'âme ?

— Dans l'âme.

— Je te fais remarquer, reprit le roi, que tu n'en seras pas moins pendu pour cela.

15

— Diable ! dit le poète.

— Seulement, continua Clopin imperturbable, tu seras pendu plus tard, avec plus de cérémonie, aux frais de la bonne ville de Paris, à un beau gibet de pierre, et par les honnêtes gens. C'est une consolation.

— Comme vous dites, répondit Gringoire.

— Il y a d'autres avantages. En qualité de franc bourgeois, tu n'auras à payer ni boues, ni pauvres, ni lanternes, à quoi sont sujets les bourgeois de Paris.

25

— Ainsi soit-il, dit le poète. Je consens. Je suis truand, argotier, franc bourgeois, petite flambe, tout ce que vous voudrez ; et j'étais tout cela d'avance, monsieur le roi de Thunes, car je suis philosophe ; et *omnia in philosophia, omnes in philosopho continen-*

30

tur, comme vous savez.

Le roi de Thunes fronça le sourcil.

— Pour qui me prends-tu, l'ami ? Quel argot de juif de Hongrie nous chantes-tu là ? Je ne sais pas l'hébreu. Pour être bandit, on n'est pas juif. Je ne vole même plus, je suis au-dessus de cela, je tue.
5 Coupe-gorge, oui ; coupe-bourse, non.

Gringoire tâcha de glisser quelque excuse à travers ces brèves paroles que la colère saccadait de plus en plus.

— Je vous demande pardon, monseigneur. Ce
10 n'est pas de l'hébreu, c'est du latin.

— Je te dis, reprit Clopin avec emportement, que je ne suis pas juif, et que je te ferai pendre, ventre de synagogue ! ainsi que ce petit marcandier de Judée qui est près de toi, et que j'espère bien voir clouer
15 un jour sur un comptoir, comme une pièce de fausse monnaie qu'il est !

En parlant ainsi, il désignait du doigt le petit juif hongrois barbu, qui avait accosté Gringoire de son *facitote caritatem*, et qui, ne comprenant pas d'autre
20 langue, regardait avec surprise la mauvaise humeur du roi de Thunes déborder sur lui.

Enfin, monseigneur Clopin se calma.

— Maraude, dit-il à notre poète, tu veux donc être truand ?

25 — Sans doute, répondit le poète.

— Ce n'est pas le tout de vouloir, dit le bourru Clopin ; la bonne volonté ne met pas un oignon de plus dans la soupe, et n'est bonne que pour aller en paradis ; or, paradis et argot sont deux. Pour être
30 reçu dans l'argot, il faut que tu prouves que tu es bon à quelque chose, et pour cela que tu fouilles le mannequin.

— Je fouillerai, dit Gringoire, tout ce qu'il vous plaira.

Clopin fit un signe. Quelques argotiers se détachèrent du cercle et revinrent un moment après. Ils apportaient deux poteaux terminés à leur extré- 5 mité inférieure par deux spatules en charpente, qui leur faisaient prendre aisément pied sur le sol; à l'extrémité supérieure des deux poteaux ils adaptèrent une solive transversale, et le tout constitua une fort jolie potence portative, que Gringoire eut la satis- 10 faction de voir se dresser devant lui en un clin d'œil. Rien n'y manquait, pas même la corde qui se balançait gracieusement au-dessous de la traverse.

— Où veulent-ils en venir? se demanda Gringoire avec quelque inquiétude. Un bruit de sonnettes qu'il 15 entendit au même moment mit fin à son anxiété; c'était un mannequin que les truands suspendaient par le cou à la corde, espèce d'épouvantail aux oiseaux, vêtu de rouge, et tellement chargé de grelots et de clochettes qu'on eût pu en harnacher trente mules 20 castillanes. Ces mille sonnettes frissonnèrent quelque temps aux oscillations de la corde, puis s'éteignirent peu à peu, et se turent enfin, quand le mannequin eut été ramené à l'immobilité par cette loi du pendule qui a détrôné la clepsydre et le sablier. 25

Alors Clopin, indiquant à Gringoire un vieil escabeau chancelant, placé au-dessous du mannequin :

— Monte là-dessus.

— Mort-diable! objecta Gringoire, je vais me rompre le cou. Votre escabelle boite comme un distique 30 de Martial; elle a un pied hexamètre et un pied pentamètre.

— Monte, reprit Clopin.

Gringoire monta sur l'escabeau, et parvint, non sans quelques oscillations de la tête et des bras, à y retrouver son centre de gravité.

5 — Maintenant, poursuit le roi de Thunes, tourne ton pied droit autour de ta jambe gauche et dresse-toi sur la pointe du pied gauche.

— Monseigneur, dit Gringoire, vous tenez donc absolument à ce que je me casse quelque membre ?

10 Clopin hocha la tête.

— Écoute, l'ami, tu parles trop. Voilà en deux mots de quoi il s'agit : tu vas te dresser sur la pointe du pied, comme je te le dis ; de cette façon tu pourras atteindre jusqu'à la poche du mannequin ; tu y
15 fouilleras ; tu en tireras une bourse qui s'y trouve ; et si tu fais tout cela sans qu'on entende le bruit d'une sonnette, c'est bien ; tu seras truand. Nous n'aurons plus qu'à te rouer de coups pendant huit jours.

— Ventre-Dieu ! je n'aurais garde, dit Gringoire.
20 Et si je fais chanter les sonnettes ?

— Alors tu seras pendu. Comprends-tu ?

— Je ne comprends pas du tout, répondit Gringoire.

— Écoute encore une fois. Tu vas fouiller le man-
25 nequin et lui prendre sa bourse ; si une seule sonnette bouge dans l'opération, tu seras pendu. Comprends-tu cela ?

— Bien, dit Gringoire ; je comprends cela. Après ?

— Si tu parviens à enlever la bourse sans qu'on
30 entende les grelots, tu es truand, et tu seras roué de coups pendant huit jours consécutifs. Tu comprends sans doute, maintenant ?

— Non, monseigneur; je ne comprends plus. Où est mon avantage ? pendu dans un cas, battu dans l'autre ?

— Et truand, reprit Clopin, et truand, n'est-ce rien ? C'est dans ton intérêt que nous te battons, 5 afin de t'endurcir aux coups.

— Grand merci, répondit le poète.

— Allons, dépêchons, dit le roi en frappant du pied sur son tonneau, qui résonna comme une grosse caisse. Fouille le mannequin, et que cela finisse. Je 10 t'avertis une dernière fois que si j'entends un seul grelot, tu prendras la place du mannequin.

La bande des argotiers applaudit aux paroles de Clopin, et se rangea circulairement autour de la potence, avec un rire tellement impitoyable que 15 Gringoire vit qu'il les amusait trop pour n'avoir pas tout à craindre d'eux. Il ne lui restait donc plus d'espoir, si ce n'est la frêle chance de réussir dans la redoutable opération qui lui était imposée; il se décida à la risquer, mais ce ne fut pas sans avoir 20 adressé d'abord une fervente prière au mannequin qu'il allait dévaliser, et qui eût été plus facile à attendre que les truands. Cette myriade de sonnettes avec leurs petites langues de cuivre lui semblaient autant de gueules d'aspics ouvertes, prêtes à mordre 25 et à siffler.

— Oh ! disait-il tout bas, est-il possible que ma vie dépende de la moindre des vibrations du moindre de ces grelots ? Oh ! ajoutait-il les mains jointes, sonnettes, ne sonnez-pas ! clochettes, ne clochez pas ! 30 grelots, ne grelottez pas !

Il tenta encore un effort sur Trouillefou.

— Et s'il survient un coup de vent? lui demanda-t-il.

— Tu seras pendu, répondit l'autre sans hésiter.

Voyant qu'il n'y avait ni répit, ni sursis, ni faux-
5 fuyant possible, il prit bravement son parti; il tourna son pied droit autour de son pied gauche, se dressa sur son pied gauche, et étendit le bras; mais au moment où il touchait le mannequin, son corps qui n'avait plus qu'un pied chancela sur l'escabeau qui n'en avait
10 que trois; il voulut machinalement s'appuyer au mannequin, perdit l'équilibre, et tomba lourdement sur la terre, tout assourdi par la fatale vibration des mille sonnettes du mannequin, qui, cédant à l'impul-
sion de sa main, décrivit d'abord une rotation sur
15 lui-même, puis se balança majestueusement entre les deux poteaux.

— Malédiction! cria-t-il en tombant, et il resta comme mort, la face contre terre.

Cependant il entendait le redoutable carillon au-
20 dessus de sa tête, et le rire diabolique des truands, et la voix de Trouillefou, qui disait: Relevez-moi le drôle, et pendez-le moi rudement.

Il se leva. On avait déjà décroché le mannequin pour lui faire place.

25 Les argotiers le firent monter sur l'escabeau. Clopin vint à lui, lui passa la corde au cou, et, lui frappant sur l'épaule:—Adieu! l'ami. Tu ne peux plus échapper maintenant, quand même tu digérerais avec les boyaux du pape.

30 Le mot *grâce* expira sur les lèvres de Gringoire. Il promena ses regards autour de lui; mais aucun espoir: tous riaient.

— Bellevigne de l'Étoile, dit le roi de Thunes à un énorme truand, qui sortit des rangs, grimpe sur la traverse.

Bellevigne de l'Étoile monta lestement sur la solive transversale, et au bout d'un instant Gringoire, en 5 levant les yeux, le vit avec terreur accroupi sur la traverse au-dessus de sa tête.

— Maintenant, reprit Clopin Trouillefou, dès que je frapperai des mains, Andry le Rouge, tu jetteras l'escabelle à terre d'un coup de genou; François 10 Chante-Prune, tu te pendras aux pieds du maraud; et toi, Bellevigne, tu te jetteras sur ses épaules; et tous trois à la fois, entendez-vous ?

Gringoire frissonna.

— Y êtes-vous ? dit Clopin Trouillefou aux trois 15 argotiers prêts à se précipiter sur Gringoire comme trois araignées sur une mouche. Le pauvre patient eut un moment d'attente horrible, pendant que Clopin repoussait tranquillement du bout du pied dans le feu quelques brins de sarment que la flamme 20 n'avait pas gagnés. — Y êtes-vous ? répéta-t-il, et il ouvrit ses mains pour frapper. Une seconde de plus, c'en était fait.

Mais il s'arrêta, comme averti par une idée subite.

— Un instant, dit-il; j'oubliais !... Il est d'usage 25 que nous ne pendions pas un homme sans demander s'il y a une femme qui en veut. Camarade, c'est ta dernière ressource. Il faut que tu épouses une truande ou la corde.

Cette loi bohémienne, si bizarre qu'elle puisse sem- 30 bler au lecteur, est aujourd'hui encore écrite tout au

long dans la vieille législation anglaise. Voyez *Burington's Observations*.

Gringoire respira. C'était la seconde fois qu'il revenait à la vie depuis une demi-heure. Aussi n'osait-il trop s'y fier.

— Holà ! cria Clopin remonté sur sa futaille, holà ! femmes, femelles, y a-t-il parmi vous, depuis la sorcière jusqu'à sa chatte, une ribaude qui veuille de ce ribaud ? Holà, Colette la Charonne ! Élisabeth Trou-
vain ! Simone Jodouyne ! Marie Piédebou ! Thonne
la Longue ! Bérarde Fanouel ! Michelle Genaille !
Claude Rongoreille ! Mathurine Girorou ! Holà !
Isabeau la Thierrye ! Venez et voyez ! un homme
pour rien ! qui en veut ?

15 Gringoire, dans ce misérable état, était sans doute peu appétissant. Les truandes se montrèrent médiocrement touchées de la proposition. Le malheureux les entendit répondre : — Non ! non ! pendez-le, il y aura du plaisir pour toutes.

20 Trois cependant sortirent de la foule et vinrent le flairer. La première était une grosse fille à face carrée. Elle examina attentivement le pourpoint déplorable du philosophe. La souquenille était usée et plus trouée qu'une poêle à griller des châtaignes. La
25 fille fit la grimace. — Vieux drapeau ! grommela-t-elle, et s'adressant à Gringoire : — Voyons ta cape ? — Je l'ai perdue, dit Gringoire. — Ton chapeau ? — On me l'a pris. — Tes souliers ? — Ils commencent à n'avoir plus de semelles. — Ta bourse ? — Hélas ! bé-
30 गया Gringoire, je n'ai pas un denier parisis. — Laisse-toi pendre, et dis merci ! répliqua la truande en lui tournant le dos.

La seconde, vieille, noire, ridée, hideuse, d'une laidur à faire tache dans la Cour des Miracles, tourna autour de Gringoire. Il tremblait presque qu'elle ne voulût de lui. Mais elle dit entre ses dents : — Il est trop maigre, et s'éloigna. 5

La troisième était une jeune fille, assez fraîche et pas trop laide. — Sauvez-moi ! lui dit à voix basse le pauvre diable. Elle le considéra un moment d'un air de pitié, puis baissa les yeux, fit un pli à sa jupe, et resta indécise. Il suivait des yeux tous ses mouvements ; c'était la dernière lueur d'espoir. — Non, dit enfin la jeune fille, non ! Guillaume Longuejoue me battrait. Elle rentra dans la foule.

— Camarade, dit Clopin, tu as du malheur.

Puis, se levant debout sur son tonneau : — Personne 15 n'en veut ? cria-t-il en contrefaisant l'accent d'un huissier priseur, à la grande gaieté de tous ; personne n'en veut ? une fois, deux fois, trois fois ! Et se tournant vers la potence avec un signe de tête : — Adjugé ! 20

Bellevigne de l'Étoile, Andry le Rouge, François Chante-Prune se rapprochèrent de Gringoire.

En ce moment un cri s'éleva parmi les argotiers : — *La Esmeralda ! la Esmeralda !*

Gringoire tressaillit et se tourna du côté d'où venait 25 la clameur. La foule s'ouvrit et donna passage à une pure et éblouissante figure.

C'était la bohémienne.

— La Esmeralda ! dit Gringoire, stupéfait, au milieu de ses émotions, de la brusque manière dont ce 30 mot magique nouait tous les souvenirs de sa journée.

Cette rare créature paraissait exercer jusque dans

la Cour des Miracles son empire de charme et de beauté. Argotiers et argotières se rangeaient doucement à son passage, et leurs brutales figures s'épanouissaient à son regard.

5 Elle s'approcha du patient avec son pas léger. Sa jolie Djali la suivait. Gringoire était plus mort que vif. Elle le considéra un moment en silence.

— Vous allez pendre cet homme ? dit-elle gravement à Clopin.

10 — Oui, sœur, répondit le roi de Thunes, à moins que tu ne le prennes pour mari.

Elle fit sa jolie petite moue de la lèvre inférieure.

— Je le prends, dit-elle.

Gringoire ici crut fermement qu'il n'avait fait qu'un
15 rêve depuis le matin, et que ceci en était la suite.

La péripétie, en effet, quoique gracieuse, était violente.

On détacha le nœud coulant, on fit descendre le poëte de l'escabeau. Il fut obligé de s'asseoir, tant
20 la commotion était vive.

Le duc d'Égypte, sans prononcer une parole, apporta une cruche d'argile. La bohémienne la présenta à Gringoire. — Jetez-la à terre, lui dit-elle.

La cruche se brisa en quatre morceaux.

25 — Frère, dit alors le duc d'Égypte en leur imposant les mains sur le front, elle est ta femme ; sœur, il est ton mari. Pour quatre ans. Allez.

LES MISÉRABLES

FANTINE

LIVRE DEUXIÈME

LA CHUTE

[This chapter, from the first part of *les Misérables*, is purely allegorical. The story of Jean Valjean, who, in 1795, stole a loaf of bread to feed his sister's children, and for it was sent to the galleys, where harsh treatment, bad examples, and the sense of his unjust punishment gradually built up the evil side of his nature and dried up the good, is pictured in the man overboard. The sea is society, which has marked Jean Valjean, has removed from him his friends, and has even killed his desires for a higher life, and that too in spite of his inherent goodness and constant resistance.]

VIII

L'ONDE ET L'OMBRE

Un homme à la mer!

Qu'importe! le navire ne s'arrête pas. Le vent souffle, ce sombre navire-là a une route qu'il est forcé de continuer. Il passe.

L'homme disparaît, puis reparaît, il plonge et remonte à la surface, il appelle, il tend les bras, on ne l'entend pas; le navire, frissonnant sous l'ouragan, est tout à sa manœuvre, les matelots et les passagers ne voient même plus l'homme submergé; sa misérable tête n'est qu'un point dans l'énormité des vagues.

Il jette des cris désespérés dans les profondeurs. Quel spectre que cette voile qui s'en va! Il la regarde,

il la regarde frénétiquement. Elle s'éloigne, elle blémit, elle décroît. Il était là tout à l'heure, il était de l'équipage, il allait et venait sur le pont avec les autres, il avait sa part de respiration et de soleil, il 5 était un vivant. Maintenant, que s'est-il donc passé ? Il a glissé, il est tombé, c'est fini.

Il est dans l'eau monstrueuse. Il n'a plus sous les pieds que de la fuite et de l'éroulement. Les flots déchirés et déchiquetés par le vent l'entourent 10 hideusement, les roulis de l'abîme l'emportent, tous les haillons de l'eau s'agitent autour de sa tête, une populace de vagues crache sur lui, de confuses ouvertures le dévorent à demi; chaque fois qu'il enfonce, il entrevoit des précipices pleins de nuit; d'affreuses 15 végétations inconnues le saisissent, lui nouent les pieds, le tirent à elles; il sent qu'il devient abîme, il fait partie de l'écume, les flots se le jettent de l'un à l'autre, il boit l'amertume, l'océan lâche s'acharne à le noyer, l'énormité joue avec son agonie. Il semble 20 que toute cette eau soit de la haine.

Il lutte pourtant.

Il essaie de se défendre, il essaie de se soutenir, il fait effort, il nage. Lui, cette pauvre force tout de suite épuisée, il combat l'inépuisable.

25 Où donc est le navire ? Là-bas. A peine visible dans les pâles ténèbres de l'horizon.

Les rafales soufflent; toutes les écumes l'accablent. Il lève les yeux et ne voit que les lividités des nuages. Il assiste, agonisant, à l'immense démente de la mer. 30 Il est supplicié par cette folie. Il entend des bruits étrangers à l'homme qui semblent venir d'au delà de la terre et d'on ne sait quel dehors effrayant.

Il y a des oiseaux dans les nuées, de même qu'il y a des anges au-dessus des détresses humaines, mais que peuvent-ils pour lui ? Cela vole, chante et plane, et lui, il râle.

Il se sent enseveli à la fois par ces deux infinis, 5 l'océan et le ciel ; l'un est une tombe, l'autre est un linceul.

La nuit descend, voilà des heures qu'il nage, ses forces sont à bout ; ce navire, cette chose lointaine où il y avait des hommes, s'est effacé ; il est seul dans le 10 formidable gouffre crépusculaire, il enfonce, il se roidit, il se tord, il sent au-dessous de lui les vagues monstres de l'invisible ; il appelle.

Il n'y a plus d'hommes. Où est Dieu ?

Il appelle. Quelqu'un ! quelqu'un ! Il appelle 15 toujours.

Rien à l'horizon. Rien au ciel.

Il implore l'étendue, la vague, l'algue, l'écueil ; cela est sourd. Il supplie la tempête ; la tempête im- 20 perturbable n'obéit qu'à l'infini.

Autour de lui l'obscurité, la brume, la solitude, le tumulte orageux et inconscient, le plissement indéfini, des eaux farouches. En lui l'horreur et la fatigue. Sous lui la chute. Pas de point d'appui. Il songe aux aventures ténébreuses du cadavre dans l'ombre 25 illimitée. Le froid sans fond le paralyse. Ses mains se crispent et se ferment et prennent du néant. Vents, nuées, tourbillons, souffles, étoiles inutiles ! Que faire ? Le désespéré s'abandonne ; qui est las prend le parti de mourir, il se laisse faire, il se laisse 30 aller, il lâche prise, et le voilà qui roule à jamais dans les profondeurs lugubres de l'engloutissement.

O marche implacable des sociétés humaines!
Pertes d'hommes et d'âmes chemin faisant! Océan
où tombe tout ce que laisse tomber la loi! Dispari-
tion sinistre du secours! O mort morale!

5 La mer, c'est l'inexorable nuit sociale où la pénalité
jette ses damnés. La mer, c'est l'immense misère.

L'âme, à vau-l'eau dans ce gouffre, peut devenir
un cadavre. Qui la ressuscitera?

LES MISÉRABLES

COSETTE

LIVRE PREMIER

WATERLOO

[The Waterloo episode in *les Misérables* is practically a digression, the reason for which lies in Hugo's worship of Napoleon. He, however, connects it with his main plot by making Thénardier, a pillager, rescue Marius' father from suffocation among the dead cuirassiers. The officer, half-alive, mistook Thénardier's purpose, and in gratitude for his supposed act of mercy enjoined on Marius to always befriend Thénardier. This command influenced Marius' conduct, even when he found out Thénardier's true character, as the cruel keeper of Cosette, and a highwayman.—The first fourteen chapters of the Waterloo episode are given here.]

I

CE QU'ON RENCONTRE EN VENANT DE NIVELLES

L'an dernier (1861), par une belle matinée de mai,
10 un passant, celui qui raconte cette histoire, arrivait

de Nivelles et se dirigeait vers La Hulpe. Il allait à pied. Il suivait, entre deux rangées d'arbres, une large chaussée pavée ondulant sur des collines qui viennent l'une après l'autre, soulèvent la route et la laissent retomber, et font là comme des vagues 5 énormes. Il avait dépassé Lillois et Bois-Seigneur-Isaac. Il apercevait, à l'ouest, le clocher d'ardoise de Braine-l'Alleud qui a la forme d'un vase renversé. Il venait de laisser derrière lui un bois sur une hauteur, et, à l'angle d'un chemin de traverse, à côté d'une 10 espèce de potence vermoulue portant l'inscription : *Ancienne barrière n° 4, un cabaret ayant sur sa façade cet écriteau : Aux quatre vents, Échabeau, café de particulier.*

Un demi-quart de lieue plus loin que ce cabaret, il 15 arriva au fond d'un petit vallon où il y a de l'eau qui passe sous une arche pratiquée dans le remblai de la route. Le bouquet d'arbres, clair-semé, mais très vert, qui emplit le vallon d'un côté de la chaussée, s'éparpille de l'autre dans les prairies et s'en va avec 20 grâce et comme en désordre vers Braine-l'Alleud.

Il y avait là, à droite, au bord de la route, une au-berge, une charrette à quatre roues devant la porte, un grand faisceau de perches à houblon, une charrue, un tas de broussailles sèches près d'une haie vive, de 25 la chaux qui fumait dans un trou carré, une échelle le long d'un vieux hangar à cloisons de paille. Une jeune fille sarclait dans un champ où une grande affiche jaune, probablement du spectacle forain de quelque kermesse, volait au vent. A l'angle de l'au- 30 berge, à côté d'une mare, où naviguait une flottille de

canards, un sentier mal pavé s'enfonçait dans les broussailles. Ce passant y entra.

Au bout d'une centaine de pas, après avoir longé un mur du quinzième siècle surmonté d'un pignon 5 aigu à briques contrariées, il se trouva en présence d'une grande porte de pierre cintrée, avec imposte rectiligne, dans le grave style de Louis XIV, accostée de deux médaillons plans. Une façade sévère dominait cette porte; un mur perpendiculaire à façade 10 venait presque toucher la porte et la flanquait d'un brusque angle droit. Sur le pré, devant la porte, gisaient trois herbes à travers lesquelles poussaient pêle-mêle toutes les fleurs de mai. La porte était fermée. Elle avait pour clôture deux battants décorés 15 puits ornés d'un vieux marteau rouillé.

Le soleil était charmant; les branches avaient ce doux frémissement de mai qui semble venir des nids plus encore que du vent. Un brave petit oiseau, probablement amoureux, vocalisait éperdument dans un 20 grand arbre.

Le passant se courba et considéra dans la pierre à gauche, au bas du pied-droit de la porte, une assez large excavation circulaire ressemblant à l'alvéole d'une sphère. En ce moment les battants s'écartèrent 25 et une paysanne sortit.

Elle vit le passant et aperçut ce qu'il regardait.

— C'est un boulet français qui a fait ça, lui dit-elle.

Et elle ajouta:

30 — Ce que vous voyez là, plus haut, dans la porte, près d'un clou, c'est le trou d'un gros biscaïen. Le biscaïen n'a pas traversé le bois.

— Comment s'appelle cet endroit-ci ? demanda le passant.

— Hougomont, dit la paysanne.

Le passant se redressa. Il fit quelques pas et s'en alla regarder au-dessus des haies. Il aperçut à l'horizon à travers les arbres, une espèce de monticule et sur ce monticule quelque chose qui, de loin, ressemblait à un lion.

Il était dans le champ de bataille de Waterloo.

II

HOUGOMONT

Hougomont, ce fut là un lieu funèbre, le commencement de l'obstacle, la première résistance que rencontra à Waterloo ce grand bûcheron de l'Europe qu'on appelait Napoléon, le premier nœud sous le coup de hache.

C'était un château, ce n'est plus qu'une ferme. Hougomont, pour l'antiquaire, c'est *Hugomons*. Ce manoir fut bâti par Hugo, sire de Somerel, le même qui dota la sixième chapellenie de l'abbaye de Villiers.

Le passant poussa la porte, coudoya sous un porche une vieille calèche, et entra dans la cour.

La première chose qui le frappa dans ce préau, ce fut une porte du seizième siècle qui y simule une arcade, tout étant tombé autour d'elle. L'aspect monumental naît souvent de la ruine. Auprès de l'arcade s'ouvre dans un mur une autre porte aux claveaux du temps de Henri IV, laissant voir les arbres d'un verger. A côté de cette porte, un trou à

fumier, des pioches et des pelles, quelques charrettes, un vieux puits avec sa dalle et son tourniquet de fer, un poulain qui saute, un dindon qui fait la roue, une chapelle que surmonte un petit clocher, un poirier en
 5 fleur en espalier sur le mur de la chapelle, voilà cette cour dont la conquête fut un rêve de Napoléon. Ce coin de terre, s'il eût pu le prendre, lui eût peut-être donné le monde. Des poules y éparpillent du bec la poussière. On entend un grondement, c'est un gros
 10 chien qui montre les dents et qui remplace les Anglais.

Les Anglais là ont été admirables. Les quatre compagnies des gardes de Cooke y ont tenu tête pendant sept heures à l'acharnement d'une armée.

15 Hougomont, vu sur la carte, en plan géométral, bâtiments et enclos compris, présente une espèce de rectangle irrégulier dont un angle aurait été entaillé. C'est à cet angle qu'est la porte méridionale, gardée par ce mur qui la fusille à bout portant. Hougomont
 20 a deux portes, la porte méridionale, celle du château, et la porte septentrionale, celle de la ferme. Napoléon envoya contre Hougomont son frère Jérôme; les divisions Guillemot, Foy et Bachelu s'y heurtèrent, presque tout le corps de Reille y fut em-
 25 ployé et y échoua, les boulets de Kellermann s'épuisèrent sur cet héroïque pan de mur. Ce ne fut pas trop de la brigade Bauduin pour forcer Hougomont au nord, et la brigade Soye ne put que l'entamer au sud, sans le prendre.

30 Les bâtiments de la ferme bordent la cour au sud. Un morceau de la porte nord, brisée par les Français, pend accroché au mur. Ce sont quatre planches

clouées sur deux traverses, et où l'on distingue les balafres de l'attaque.

La porte septentrionale, enfoncée par les Français, et à laquelle on a mis une pièce pour remplacer le panneau suspendu à la muraille, s'entrebâille au fond 5 du préau; elle est coupée carrément dans un mur, de pierre en bas, de brique en haut, qui ferme la cour au nord. C'est une simple porte charretière comme il y en a dans toutes les métairies, deux larges battants faits de planches rustiques; au delà, des 10 prairies. La dispute de cette entrée a été furieuse. On a longtemps vu sur le montant de la porte toutes sortes d'empreintes de mains sanglantes. C'est là que Bauduin fut tué.

L'orage du combat est encore dans cette cour; 15 l'horreur y est visible; le bouleversement de la mêlée s'y est pétrifié; cela vit, cela meurt; c'était hier. Les murs agonisent, les pierres tombent, les brèches crient; les trous sont des plaies; les arbres, penchés et frissonnants, semblent faire effort pour s'enfuir. 20

Cette cour, en 1815, était plus bâtie qu'elle ne l'est aujourd'hui. Des constructions qu'on a depuis jetées bas y faisaient des redans, des angles et des coudes d'équerre.

Les Anglais s'y étaient barricadés; les Français y 25 pénétrèrent, mais ne purent s'y maintenir. A côté de la chapelle, une aile du château, le seul débris du manoir d'Hougomont, se dresse écroulée, on pourrait dire éventrée. Le château servit de donjon, la chapelle servit de blockhaus. On s'y extermina. Les 30 Français, arquebusés de toutes parts, de derrière les murailles, du haut des greniers, du fond des caves,

par toutes les croisées, par tous les soupiraux, par toutes les fentes des pierres, apportèrent des fascines et mirent le feu aux murs et aux hommes; la mitraille eut pour réplique l'incendie.

5 On entrevoit dans l'aile ruinée, à travers des fenêtres garnies de barreaux de fer, les chambres démantelées d'un corps de logis en brique; les gardes anglaises étaient embusquées dans ces chambres, la spirale de l'escalier, crevassé du rez-de-chaussée
10 jusqu'au toit, apparaît comme l'intérieur d'un coquillage brisé. L'escalier a deux étages; les Anglais, assiégés dans l'escalier, et massés sur les marches supérieures, avaient coupé les marches inférieures. Ce sont de larges dalles de pierre bleue qui font un
15 monceau dans les orties. Une dizaine de marches tiennent encore au mur; sur la première est entaillée l'image d'un trident. Ces degrés inaccessibles sont solides dans leurs alvéoles. Tout le reste ressemble à une mâchoire édentée. Deux vieux arbres sont
20 là; l'un est mort, l'autre est blessé au pied, et reverdit en avril. Depuis 1815, il s'est mis à pousser à travers l'escalier.

On s'est massacré dans la chapelle. Le dedans, redevenu calme, est étrange. On n'y a plus dit la
25 messe depuis le carnage. Pourtant l'autel y est resté, un autel de bois grossier adossé à un fond de pierre brute. Quatre murs lavés au lait de chaux, une porte vis-à-vis l'autel, deux petites fenêtres cintrées, sur la porte un grand crucifix de bois, au-dessus du
30 crucifix un soupirail carré bouché d'une botte de foin, dans un coin, à terre, un vieux châssis vitré tout cassé, telle est cette chapelle. Près de l'autel

est clouée une statue en bois de sainte Anne, du quinzième siècle; la tête de l'enfant Jésus a été emportée par un biscaïen. Les Français, maîtres un moment de la chapelle, puis délogés, l'ont incendiée. Les flammes ont rempli cette mesure; elle a été four- 5 naise; la porte a brûlé, le plancher a brûlé, le Christ en bois n'a pas brûlé. Le feu lui a rongé les pieds, dont on ne voit plus que les moignons noircis, puis s'est arrêté. Miracle, au dire des gens du pays. L'enfant Jésus, décapité, n'a pas été aussi heureux 10 que le Christ.

Les murs sont couverts d'inscriptions. Près des pieds du Christ on lit ce nom: *Henquinez*. Puis ces autres: *Conde de Rio Maïor. Marques y Marquesa de Almagro (Habana)*. Il y a des noms français avec 15 des points d'exclamation, signes de colère. On a reblanchi le mur en 1849. Les nations s'y insultaient.

C'est à la porte de cette chapelle qu'a été ramassé un cadavre qui tenait une hache à la main. Ce ca- 20 davre était le sous-lieutenant Legros.

On sort de la chapelle, et à gauche on voit un puits. Il y en a deux dans cette cour. On demande: Pourquoi n'y-a-t-il pas de seau et de poulie à celui-ci? C'est qu'on n'y puise plus d'eau. Pourquoi n'y puise- 25 t-on plus d'eau? Parce qu'il est plein de squelettes.

Le dernier qui ait tiré de l'eau de ce puits se nommait Guillaume Van Kylsom. C'était un paysan qui habitait Hougomont et y était jardinier. Le 18 juin 1815, sa famille prit la fuite et s'alla cacher dans les 30 bois.

La forêt autour de l'abbaye de Villiers abrita pen-

dant plusieurs jours et plusieurs nuits toutes ces malheureuses populations dispersées. Aujourd'hui encore de certains vestiges reconnaissables, tels que de vieux troncs d'arbres brûlés, marquent la place de ces
 5 pauvres bivouacs tremblants au fond des halliers.

Guillaume Van Kylsom demeura à Hougomont "pour garder le château" et se blottit dans une cave. Les Anglais l'y découvrirent. On l'arracha de sa cachette, et, à coups de plats de sabre, les combattants
 10 se firent servir par cet homme effrayé. Ils avaient soif; ce Guillaume leur portait à boire. C'est à ce puits qu'il puisait l'eau. Beaucoup burent là leur dernière gorgée. Ce puits, où burent tant de morts, devait mourir lui aussi.

15 Après l'action, on eut une hâte, enterrer les cadavres. La mort a une façon à elle de harceler la victoire, et elle fait suivre la gloire par la peste. Le typhus est une annexe du triomphe. Ce puits était profond, on en fit un sépulcre. On y jeta trois cents
 20 morts. Peut-être avec trop d'empressement. Tous étaient-ils morts? La légende dit non. Il paraît que, la nuit qui suivit l'ensevelissement, on entendit sortir du puits des voix faibles qui appelaient.

Ce puits est isolé au milieu de la cour. Trois
 25 murs mi-partis pierre et brique, repliés comme les feuilles d'un paravent et simulant une tourelle carrée, l'entourent de trois côtés. Le quatrième côté est ouvert. C'est par là qu'on puisait l'eau. Le mur du fond a une façon d'œil-de-bœuf informe, peut-
 30 être un trou d'obus. Cette tourelle avait un plafond dont il ne reste que les poutres. La ferrure de soutènement du mur de droite dessine une croix.

On se penche et l'œil se perd dans un profond cylindre de brique qu'emplit un entassement de ténèbres. Tout autour du puits, le bas des murs disparaît dans les orties.

Ce puits n'a point pour devanture la large dalle 5 bleue qui sert de tablier à tous les puits de la Belgique. La dalle bleue y est remplacée par une traverse à laquelle s'appuient cinq ou six difformes tronçons de bois nouveaux et ankylosés qui ressemblent à de grands ossements. Il n'a plus ni seau, ni chaîne, 10 ni poulie; mais il a encore la cuvette de pierre qui servait de déversoir. L'eau des pluies s'y amasse, et de temps en temps un oiseau des forêts voisines vient y boire et s'envole.

Une maison dans cette ruine, la maison de la 15 ferme, est encore habitée. La porte de cette maison donne sur la cour. A côté d'une jolie plaque de serrure gothique, il y a sur cette porte une poignée de fer à trèfles, posée de biais. Au moment où le lieutenant hanovrien Wilda saisissait cette poignée 20 pour se réfugier dans la ferme, un sapeur français lui abattit la main d'un coup de hache.

La famille qui occupe la maison a pour grand-père l'ancien jardinier Van Kylsom, mort depuis longtemps. Une femme en cheveux gris nous dit: J'étais 25 là. J'avais trois ans. Ma sœur, plus grande, avait peur et pleurait. On nous a emportées dans les bois. J'étais dans les bras de ma mère. On se collait l'oreille à terre pour écouter. Moi, j'imitais le canon et je faisais *boum, boum*. 30

Une porte de la cour, à gauche, nous l'avons dit, donne dans le verger.

Le verger est terrible.

Il est en trois parties, on pourrait presque dire en trois actes. La première partie est un jardin, la deuxième est le verger, la troisième est un bois. Ces
5 trois parties ont une enceinte commune du côté de l'entrée des bâtiments du château et de la ferme, à gauche une haie, à droite un mur, au fond un mur. Le mur de droite est en brique, le mur du fond est en pierre. On entre dans le jardin d'abord. Il est en
10 contre-bas, planté de groseilliers, encombré de végétations sauvages, fermé d'un terrassement monumental en pierre de taille avec balustres à double renflement. C'était un jardin seigneurial dans ce premier style français qui a précédé Le Nôtre: ruine
15 et ronce aujourd'hui. Les pilastres sont surmontés de globes qui semblent des boulets de pierre. On compte encore quarante-trois balustres sur leurs dés; les autres sont couchés dans l'herbe. Presque tous ont des éraflures de mousqueterie. Un balustre brisé
20 est posé sur l'étrave comme une jambe cassée.

C'est dans ce jardin, plus bas que le verger, que six voltigeurs du 1^{er} léger, ayant pénétré là et n'en pouvant plus sortir, pris et traqués comme des ours dans leur fosse, acceptèrent le combat avec deux compa-
25 gnies hanovriennes, dont une était armée de carabines. Les Hanovriens bordaient ces balustres et tiraient d'en haut. Ces voltigeurs, ripostant d'en bas, six contre deux cents, intrépides, n'ayant pour abri que les groseilliers, mirent un quart d'heure à mourir.

30 On monte quelques marches, et du jardin on passe dans le verger proprement dit. Là, dans ces quelques toises carrées, quinze cents hommes tombèrent en

moins d'une heure. Le mur semble prêt à recommencer le combat. Les trente-huit meurtrières, percées par les Anglais à des hauteurs irrégulières, y sont encore. Devant la seizième sont couchées deux tombes anglaises en granit. Il n'y a de meurtrières 5 qu'au mur sud, l'attaque principale venait de là. Ce mur est caché au dehors par une grande haie vive; les Français arrivèrent, croyant n'avoir affaire qu'à la haie, la franchirent, et trouvèrent le mur, obstacle et embuscade, les gardes anglaises derrière, les trente- 10 huit meurtrières faisant feu à la fois, un orage de mitraille et de balles; et la brigade Soye s'y brisa. Waterloo commença ainsi.

Le verger pourtant fut pris. On n'avait pas d'échelles, les Français grimpèrent avec les ongles. On 15 se battit corps à corps sous les arbres. Toute cette herbe a été mouillée de sang. Un bataillon de Nassau, sept cents hommes, fut foudroyé là. Au dehors, le mur, contre lequel furent braquées les deux batteries de Kellermann, est rongé par la 20 mitraille.

Ce verger est sensible comme un autre au mois de mai. Il a ses boutons d'or et ses pâquerettes, l'herbe y est haute, des chevaux de charrue y paissent, des cordes de crin où sèche du linge traversent les inter- 25 valles des arbres et font baisser la tête aux passants, on marche dans cette friche, et le pied enfonce dans les trous de taupes. Au milieu de l'herbe on remarque un tronc déraciné, gisant, verdissant. Le major Blackmann s'y est adossé pour expirer. Sous un 30 grand arbre voisin est tombé le général allemand Duplat, d'une famille française réfugiée à la révo-

tion de l'édit de Nantes. Tout à côté se penche un vieux pommier malade, pansé avec un bandage de paille et de terre glaise. Presque tous les pommiers tombent de vieillesse. Il n'y en a pas un qui n'ait sa 5 balle ou son biscaïen. Les squelettes d'arbres morts abondent dans ce verger. Les corbeaux volent dans les branches; au fond il y a un bois plein de violettes.

Bauduin tué, Foy blessé, l'incendie, le massacre, 10 le carnage, un ruisseau fait de sang anglais, de sang allemand et de sang français furieusement mêlés, un puits comblé de cadavres, le régiment de Nassau et le régiment de Brunswick détruits, Duplat tué, Blackmann tué, les gardes anglaises mutilées, vingt batail- 15 lons français, sur les quarante du corps de Reille, décimés, trois mille hommes, dans cette seule mesure de Hougomont, sabrés, écharpés, égorgés, fusillés, brûlés; et tout cela pour qu'aujourd'hui un paysan dise à un voyageur: *Monsieur, donnez-moi trois 20 francs; si vous aimez, je vous expliquerai la chose de Waterloo!*

III

LE 18 JUIN 1815

Retournons en arrière, c'est un des droits du narrateur, et replaçons-nous en l'année 1815, et même un peu avant l'époque où commence l'action racontée 25 dans la première partie de ce livre.

S'il n'avait pas plu dans la nuit du 17 au 18 juin 1815, l'avenir de l'Europe était changé. Quelques gouttes d'eau de plus ou de moins ont fait pencher

Napoléon. Pour que Waterloo fût la fin d'Austerlitz, la providence n'a eu besoin que d'un peu de pluie, et un nuage traversant le ciel à contre-sens de la saison a suffi pour l'écroulement d'un monde.

La bataille de Waterloo, et ceci a donné à Blücher 5 le temps d'arriver, n'a pu commencer qu'à onze heures et demie. Pourquoi? Parce que la terre était mouillée. Il a fallu attendre un peu de raffermissement pour que l'artillerie pût manœuvrer.

Napoléon était officier d'artillerie et il s'en ressen- 10 tait. Le fond de ce prodigieux capitaine, c'était l'homme qui, dans le rapport au Directoire sur Aboukir, disait: *Tel de nos boulets a tué six hommes*. Tous ses plans de bataille sont faits pour le projectile. Faire converger l'artillerie sur un point donné, c'était 15 là sa clef de victoire. Il traitait la stratégie du général ennemi comme une citadelle, et il la battait en brèche. Il accablait le point faible de mitraille; il nouait et dénouait les batailles avec le canon. Il y avait du tir dans son génie. Enfoncer les carrés, 20 pulvériser les régiments, rompre les lignes, broyer et disperser les masses, tout pour lui était là, frapper, frapper, frapper sans cesse, et il confiait cette besogne au boulet. Méthode redoutable, et qui, jointe au génie, a fait invincible pendant quinze ans ce sombre 25 athlète du pugilat de la guerre.

Le 18 juin 1815, il comptait d'autant plus sur l'artillerie qu'il avait pour lui le nombre. Wellington n'avait que cent cinquante-neuf bouches à feu; Napoléon en avait deux cent quarante. 30

Supposez la terre sèche, l'artillerie pouvant rouler, l'action commençait à six heures du matin. La ba-

taille était gagnée et finie à deux heures, trois heures avant la péricléte prussienne.

Quelle quantité de faute y a-t-il de la part de Napoléon dans la perte de cette bataille ? le naufrage est-il imputable au pilote ?

Le déclin physique évident de Napoléon se compliquait-il à cette époque d'une certaine diminution intérieure ? les vingt ans de guerre avaient-ils usé la lame comme le fourreau, l'âme et le corps ? le vétérana rose faisait-il fâcheusement sentir dans le capitaine ? en un mot, ce génie, comme beaucoup d'historiens considérables l'ont cru, s'éclipsait-il ? entraînait-il en frénésie pour se déguiser à lui-même son affaiblissement ? commençait-il à osciller sous l'égarement d'un 15 souffle d'aventure ? devenait-il, chose grave dans un général, inconscient du péril ? Dans cette classe de grands hommes matériels qu'on peut appeler les géants de l'action, y a-t-il un âge pour la myopie du génie ? La vieillesse n'a pas de prise sur les génies 20 de l'idéal ; pour les Dantes et les Michel-Anges, vieillir, c'est croître, pour les Annibals et les Bonapartes, est-ce décroître ? Napoléon avait-il perdu le sens direct de la victoire ? en était-il à ne plus reconnaître l'écueil, à ne plus deviner le piège, à ne plus 25 discerner le bord croulant des abîmes ? manquait-il du flair des catastrophes ? lui qui jadis savait toutes les routes du triomphe et qui, du haut de son char d'éclairs, les indiquait d'un doigt souverain, avait-il maintenant cet ahurissement sinistre de mener aux 30 précipices son tumultueux attelage de légions ? était-il pris, à quarante-six ans, d'une folie suprême ? ce

cocher titanique du destin n'était-il plus qu'un immense casse-cou ?

Nous ne le pensons point.

Son plan de bataille était, de l'aveu de tous, un chef-d'œuvre. Aller droit au centre de la ligne 5 alliée, faire un trou dans l'ennemi, le couper en deux, pousser la moitié britannique sur Hal et la moitié prussienne sur Tongres, faire de Wellington et de Blücher deux tronçons, enlever Mont-Saint-Jean, saisir Bruxelles, jeter l'Allemand dans le Rhin et 10 l'Anglais dans la mer. Tout cela, pour Napoléon, était dans cette bataille. Ensuite on verrait.

Il va sans dire que nous ne prétendons pas faire ici l'histoire de Waterloo; une des scènes génératrices du drame que nous racontons se rattache à cette ba- 15 taille, mais cette histoire n'est pas notre sujet; cette histoire d'ailleurs est faite, et faite magistralement, à un point de vue par Napoléon, à l'autre point de vue par toute une pléiade d'historiens.* Quant à nous, nous laissons les historiens aux prises; nous ne som- 20 mes qu'un témoin à distance, un passant dans la plaine, un chercheur penché sur cette terre pétrie de chair humaine, prenant peut-être des apparences pour des réalités; nous n'avons pas le droit de tenir tête, au nom de la science, à un ensemble de faits où il y 25 a sans doute du mirage; nous n'avons ni la pratique militaire ni la compétence stratégique qui autorisent un système; selon nous, un enchaînement de hasards domine à Waterloo les deux capitaines; et quand il

* Walter Scott, Lamartine, Vaulabelle, Charras, Quinet, Thiers.

s'agit du destin, ce mystérieux accusé, nous jugeons comme le peuple, ce juge naïf.

IV

A

Ceux qui veulent se figurer nettement la bataille de Waterloo n'ont qu'à coucher sur le sol par la
 5 pensée un A majuscule. Le jambage gauche de l'A est la route de Nivelles, le jambage droit est la route de Genappe, la corde de l'A est le chemin creux d'Ohain à Braine-l'Alleud. Le sommet de l'A est
 10 Mont-Saint-Jean, là est Wellington; la pointe inférieure est Hougomont, là est Reille avec Jérôme Bonaparte; la pointe droite inférieure est la Belle-Alliance, là est Napoléon. Un peu au-dessous du point où la corde de l'A rencontre et coupe le jambage droit est la Haie-Sainte. Au milieu de cette
 15 corde est le point précis où s'est dit le mot final de la bataille. C'est là qu'on a placé le lion, symbole involontaire du suprême héroïsme de la garde impériale.

Le triangle compris au sommet de l'A, entre les
 20 deux jambages et la corde, est le plateau du Mont-Saint-Jean. La dispute de ce plateau fut toute la bataille.

Les ailes des deux armées s'étendent à droite et à gauche des deux routes de Genappe et de Nivelles;
 25 d'Erlon faisant face à Picton, Reille faisant face à Hill.

Derrière la pointe de l'A, derrière le plateau de Mont-Saint-Jean, est la forêt de Soignes.

Quant à la plaine en elle-même, qu'on se représente un vaste terrain ondulant; chaque pli domine le pli suivant, et toutes les ondulations montent vers Mont-Saint-Jean, et y aboutissent à la forêt.

Deux troupes ennemies sur un champ de bataille 5
sont deux lutteurs. C'est un bras-le-corps. L'une cherche à faire glisser l'autre. On se cramponne à tout; un buisson est un point d'appui; un angle de mur est un épaulement; faute d'une bicoque où s'adosser, un régiment lâche pied; un ravalement de 10
la plaine, un mouvement de terrain, un sentier transversal à propos, un bois, un ravin, peuvent arrêter le talon de ce colosse qu'on appelle une armée et l'empêcher de reculer. Qui sort du champ est battu. De là, pour le chef responsable, la nécessité d'exami- 15
ner la moindre touffe d'arbres et d'approfondir le moindre relief.

Les deux généraux avaient attentivement étudié la plaine de Mont-Saint-Jean, dite aujourd'hui plaine de Waterloo. Dès l'année précédente, Wellington, 20
avec une sagacité prévoyante, l'avait examinée comme un en-cas de grande bataille. Sur ce terrain et pour ce duel, le 18 juin, Wellington avait le bon côté, Napoléon le mauvais. L'armée anglaise était en haut, l'armée française en bas. 25

Esquisser ici l'aspect de Napoléon à cheval, sa lunette à la main, sur la hauteur de Rossomme, à l'aube du 13 juin 1815, cela est presque de trop. Avant qu'on le montre, tout le monde l'a vu. Ce profil calme sous le petit chapeau de l'école de 30
Brienne, cet uniforme vert, le revers blanc cachant la plaque, la redingote cachant les épaulettes, l'angle

du cordon rouge sous le gilet, la culotte de peau, le cheval blanc avec sa housse de velours pourpre ayant aux coins des N couronnés et des aigles, les bottes à l'écuycère sur des bas de soie, les éperons d'argent, 5 l'épée de Marengo, toute cette figure du dernier César est debout dans les imaginations, acclamée des uns, sévèrement regardée par les autres.

Cette figure a été longtemps toute dans la lumière; cela tenait à un certain obscurcissement légendaire 10 que la plupart des héros dégagent et qui voilent toujours plus ou moins longtemps la vérité; mais aujourd'hui l'histoire et le jour se font.

Cette clarté, l'histoire, est impitoyable; elle a cela d'étrange et de divin que, toute lumière qu'elle est et 15 précisément parce qu'elle est lumière, elle met souvent de l'ombre là où l'on voyait des rayons; du même homme elle fait deux fantômes différents, et l'un attaque l'autre, et en fait justice, et les ténèbres du despote luttent avec l'éblouissement du capitaine. 20 De là une mesure plus vraie dans l'appréciation définitive des peuples. Babylone violée diminue Alexandre; Rome enchaînée diminue César; Jérusalem tuée diminue Titus. La tyrannie suit le tyran. C'est un malheur pour un homme de laisser derrière lui de 25 la nuit qui a sa forme.

V

LE QUID OBSOURUM DES BATAILLES

Tout le monde connaît la première phase de cette bataille; début troublé, incertain, hésitant, menaçant

pour les deux armées, mais pour les Anglais plus encore que pour les Français.

Il avait plu toute la nuit; la terre était défoncée par l'averse; l'eau s'était çà et là amassée dans les creux de la plaine comme dans des cuvettes; sur de 5 certains points les équipages du train en avaient jusqu'à l'essieu; les sous-ventrières des attelages dégouttaient de boue liquide; si les blés et les seigles couchés par cette cohue de charrois en marche n'eussent comblé les ornières et fait litière sous les 10 roues, tout mouvement, tout particulièrement dans les vallons du côté de Papelotte, eût été impossible.

L'affaire commença tard; Napoléon, nous l'avons expliqué, avait l'habitude de tenir toute l'artillerie dans sa main comme un pistolet, visant tantôt tel 15 point, tantôt tel autre de la bataille, et il avait voulu attendre que les batteries attelées pussent rouler et galoper librement; il fallait pour cela que le soleil parût et séchât le sol. Mais le soleil ne parut pas. Ce n'était plus le rendez-vous d'Austerlitz. Quand 20 le premier coup de canon fut tiré, le général anglais Colville regarda à sa montre et constata qu'il était onze heures trente-cinq minutes.

L'action s'engagea avec furie, plus de furie peut-être que l'empereur n'eût voulu, par l'aile gauche 25 française sur Hougomont. En même temps Napoléon attaqua le centre en précipitant la brigade Quiot sur la Haie-Sainte, et Ney poussa l'aile droite française contre l'aile gauche anglaise qui s'appuyait sur Papelotte.

L'attaque sur Hougomont avait quelque simulation; attirer là Wellington, le faire pencher à gauche, tel

était le plan. Ce plan eût réussi, si les quatre compagnies des gardes anglaises et les braves Belges de la division Perponcher n'eussent solidement gardé la position, et Wellington, au lieu de s'y masser, put se
5 borner à y envoyer pour tout renfort quatre autres compagnies de gardes et un bataillon de Brunswick.

L'attaque de l'aile droite française sur Papelotte était à fond, culbuter la gauche anglaise, couper la route de Bruxelles, barrer le passage aux Prussiens
10 possibles, forcer Mont-Saint-Jean, refouler Wellington sur Hougomont, de là sur Braine-l'Alleud, de là sur Hal, rien de plus net. A part quelques incidents, cette attaque réussit. Papelotte fut pris; la Haie-Sainte fut enlevée.

15 Détails à noter. Il y avait dans l'infanterie anglaise, particulièrement dans la brigade de Kempt force recrues. Ces jeunes soldats, devant nos redoutables fantassins, furent vaillants; leur inexpérience se tira intrépidement d'affaire; ils firent
20 surtout un excellent service de tirailleurs; le soldat en tirailleur, un peu livré à lui-même, devient pour ainsi dire son propre général; ces recrues montrèrent quelque chose de l'invention et de la furie françaises. Cette infanterie novice eut de la verve. Ceci déplut
25 à Wellington.

Après la prise de la Haie-Sainte, la bataille vacilla.

Il y a dans cette journée, de midi à quatre heures, un intervalle obscur; le milieu de cette bataille est presque indistinct et participe du sombre de la mêlée.
30 Le crépuscule s'y fait. On aperçoit de vastes fluctuations dans cette brume, un mirage vertigineux, l'attirail de guerre d'alors presque inconnu aujour-

d'hui, les colbacks à flamme, les sabretaches flottantes, les buffleteries croisées, les gibernes à grenades, les dolmans des hussards, les bottes rouges à mille plis, les lourds shakos enguirlandés de torsades, l'infanterie presque noire de Brunswick mêlée à l'infanterie écarlate d'Angleterre, les soldats anglais ayant aux entournures pour épaulettes de gros bourrelets blancs circulaires, les chevaulégers hanovriens avec leur casque de cuir oblong à bandes de cuivre et à crinières de crins rouges, les Écossais aux genoux nus¹⁰ et aux plaids quadrillés, les grandes guêtres blanches de nos grenadiers; des tableaux, non des lignes stratégiques, ce qu'il faut à Salvator Rosa, non ce qu'il faut à Gribeauval.

Une certaine quantité de tempête se mêle toujours¹⁵ à une bataille. *Quid obscurum, quid divinum.* Chaque historien trace un peu le linéament qui lui plaît dans ces pêle-mêle. Quelle que soit la combinaison des généraux, le choc des masses armées a d'incalculables reflux; dans l'action, les deux plans²⁰ des deux chefs entrent l'un dans l'autre et se déforment l'un par l'autre. Tel point du champ de bataille dévore plus de combattants que tel autre, comme ces sols plus ou moins spongieux qui boivent plus ou moins vite l'eau qu'on y jette. On est obligé de²⁵ renverser là plus de soldats qu'on ne voudrait. Dépenses qui sont l'imprévu. La ligne de bataille flotte et serpente comme un fil, les traînées de sang ruissellent illogiquement, les fronts des armées ondoient, les régiments entrant ou sortant font des caps ou des³⁰ golfes, tous ces écueils remuent continuellement les uns devant les autres; où était l'infanterie, l'artillerie

arrive; où était l'artillerie accourt la cavalerie; les bataillons sont des fumées. Il y avait là quelque chose, cherchez, c'est disparu; les éclaircies se déplacent; les plis sombres avancent et reculent; une sorte
 5 de vent du sépulcre pousse, refoule, enfle et disperse ces multitudes tragiques. Qu'est-ce qu'une mêlée? une oscillation. L'immobilité d'un plan mathématique exprime une minute et non une journée. Pour peindre une bataille, il faut de ces puissants peintres
 10 qui aient du chaos dans le pinceau; Rembrandt vaut mieux que Vandermeulen. Vandermeulen, exact à midi, ment à trois heures. La géométrie trompe; l'ouragan seul est vrai. C'est ce qui donne à Folard le droit de contredire Polybe. Ajoutons qu'il y a
 15 toujours un certain instant où la bataille dégénère en combat, se particularise, et s'éparpille en d'innombrables faits de détails qui, pour emprunter l'expression de Napoléon lui-même, "appartiennent
 20 de l'armée." L'historien, en ce cas, a le droit évident de résumé. Il ne peut que saisir les contours principaux de la lutte, et il n'est donné à aucun narrateur, si consciencieux qu'il soit, de fixer absolument la forme de ce nuage horrible qu'on appelle
 25 une bataille.

Ceci, qui est vrai de tous les grands chocs armés, est particulièrement applicable à Waterloo.

Toutefois, dans l'après-midi, à un certain moment, la bataille se précisa.

VI

QUATRE HEURES DE L'APRÈS-MIDI

Vers quatre heures, la situation de l'armée anglaise était grave. Le prince d'Orange commandait le centre, Hill l'aile droite, Picton l'aile gauche. Le prince d'Orange, éperdu et intrépide, criait aux Hollando-Belges: *Nassau! Brunswick! jamais en* 5 *arrière!* Hill, affaibli, venait s'adosser à Wellington, Picton était mort. Dans la même nuit où les Anglais avaient enlevé aux Français le drapeau du 105^e de ligne, les Français avaient tué aux Anglais le général Picton d'une balle à travers la tête. La 10 bataille, pour Wellington, avait deux points d'appui, Hougomont et la Haie-Sainte; Hougomont tenait encore, mais brûlait; la Haie-Sainte était prise. Du bataillon allemand qui la défendait, quarante-deux hommes seulement survivaient; tous les officiers, 15 moins cinq, étaient mort ou pris. Trois mille combattants s'étaient massacrés dans cette grange. Un sergent des gardes anglaises, le premier boxeur de l'Angleterre, réputé par ses compagnons invulnérable, y avait été tué par un petit tambour français. 20 Baring était délogé, Alten était sabré. Plusieurs drapeaux étaient perdus, dont un de la division Alten, et un du bataillon de Lunebourg porté par un prince de la famille de Deux-Ponts. Les Écossais gris n'existaient plus; les gros dragons de Pon- 25 somby étaient hachés. Cette vaillante cavalerie avait plié sous les lanciers de Bro et sous les cuirassiers de Travers; de douze cents chevaux il en restait

six cents; des trois lieutenants-colonels, deux étaient à terre, Hamilton blessé, Mater tué. Ponsomby était tombé, troué de sept coups de lance. Gordon était mort, Marsh était mort. Deux divisions, la 5 cinquième et la sixième, étaient détruites.

Hougomont entamé, la Haie-Sainte prise, il n'y avait plus qu'un nœud, le centre. Ce nœud-là tenait toujours. Wellington le renforça. Il y appela Hill qui était à Merle-Brame, il y appela Chassé, qui était
10 à Braine-l'Alleud.

Le centre de l'armée anglaise, un peu concave, très-dense et très-compacte, était fortement situé. Il occupait le plateau de Mont-Saint-Jean, ayant derrière lui le village et devant lui la pente, assez âpre
15 alors. Il s'adossait à cette forte maison de pierre, qui était à cette époque un bien domanial de Nivelles et qui marque l'intersection des routes, masse du seizième siècle si robuste que les boulets y ricochaient sans l'entamer. Tout autour du plateau, les Anglais
20 avaient taillé çà et là les haies, fait des embrasures dans les aubépines, mis une gueule de canon entre deux branches, crénelé les buissons. Leur artillerie était en embuscade sous les broussailles. Ce travail punique, incontestablement autorisé par la guerre qui
25 admet le piège, était si bien fait que Haxo, envoyé par l'empereur à neuf heures du matin pour reconnaître les batteries ennemies, n'en avait rien vu, et était revenu dire à Napoléon qu'il n'y avait pas d'obstacle, hors les deux barricades barrant les routes de
30 Nivelles et de Genappe. C'était le moment où la moisson est haute; sur la lisière du plateau, un batail-

lon de la brigade Kempt, le 95^e, armé de carabines, était couché dans les grands blés.

Ainsi assuré et contre-buté, le centre de l'armée anglo-hollandaise était en bonne posture.

Le péril de cette position était la forêt de Soignes, 5 alors contiguë au champ de bataille et coupé par les étangs de Groenendael et de Boitsfort. Une armée n'eût pu y reculer sans se dissoudre; les régiments s'y fussent tout de suite désagrégés. L'artillerie s'y fût perdue dans les marais. La retraite, selon l'opi- 10 nion de plusieurs hommes du métier, contestée par d'autres, il est vrai, eût été là un sauve-qui-peut.

Wellington ajouta à ce centre une brigade de Chassé, ôtée à l'aile droite, et une brigade Wincke, ôtée à l'aile gauche, plus la division Clinton. A ses 15 Anglais, aux régiments de Halkett, à la brigade de Mitchell, aux gardes de Maitland, il donna comme épaulements et contreforts l'infanterie de Brunswick, le contingent de Nassau, les Hanovriens de Kielmansegge et les Allemands d'Ompeda. Cela lui mit sous 20 la main vingt-six bataillons. *L'aile droite, comme dit Charras, fut rabattue derrière le centre.* Une batterie énorme était masquée par des sacs à terre à l'endroit où est aujourd'hui ce qu'on appelle "le musée de Waterloo." Wellington avait en outre dans un 25 pli de terrain les dragons-gardes de Somerset, quatorze cents chevaux. C'était l'autre moitié de cette cavalerie anglaise, si justement célèbre. Ponsomby détruit, restait Somerset.

La batterie, qui, achevée, eût été presque une re- 30 doute, était disposée derrière un mur de jardin très bas, revêtu à la hâte d'une chemise de sacs de sable

et d'un large talus de terre. Cet ouvrage n'était pas fini; on n'avait pas eu le temps de le palissader.

- Wellington, inquiet, mais impassible, était à cheval, et y demeura toute la journée dans la même attitude, un peu en avant du vieux moulin de Mont-Saint-Jean, qui existe encore, sous un orme qu'un Anglais, depuis, vandale enthousiaste, a acheté deux cents francs, scié et emporté. Wellington fut là froidement héroïque. Les boulets pleuvaient. L'aide de camp Gordon venait de tomber à côté de lui. Lord Hill, lui montrant un obus qui éclatait, lui dit:—Milord, quelles sont vos instructions, et quels ordres nous laissez-vous, si vous vous faites tuer?—*De faire comme moi*, répondit Wellington. A Clinton, il dit laconiquement:—
- 15 *Tenir ici jusqu'au dernier homme.*—La journée visiblement tournait mal. Wellington criait à ses anciens compagnons de Talavera, de Vittoria et de Salamanque:—*Boys (garçons)! est-ce qu'on peut songer à lâcher pied! Pensez à la vieille Angleterre!*
- 20 Vers quatre heures, la ligne anglaise s'ébranla en arrière. Tout à coup on ne vit plus sur la crête du plateau que l'artillerie et les tirailleurs, le reste disparut; les régiments, chassés par les obus et les boulets français, se replièrent dans le fond que coupe
- 25 encore aujourd'hui le sentier de service de la ferme de Mont-Saint-Jean; un mouvement rétrograde se fit, le front de bataille anglais se déroba, Wellington recula.
- Commencement de retraite! cria Napoléon.

VII

NAPOLÉON DE BELLE HUMEUR

L'empereur, quoique malade et gêné à cheval par une souffrance locale, n'avait jamais été de si bonne humeur que ce jour-là. Depuis le matin, son impénétrabilité souriait. Le 18 juin 1815, cette âme profonde, masquée de marbre, rayonnait aveuglément. 5 L'homme qui avait été sombre à Austerlitz fut gai à Waterloo. Les plus grands prédestinés font des contre-sens. Nos joies sont de l'ombre. Le suprême sourire est à Dieu.

Ridet Cæsar, Pompeius flebit, disaient les légionnaires de la légion Fulminatrix. Pompée cette fois ne devait pas pleurer, mais il est certain que César riait.

Dès la veille, la nuit, à une heure, explorant à cheval, sous l'orage et la pluie, avec Bertrand, les communes qui avoisinent Rossomme, satisfait de voir la longue ligne des feux anglais illuminant tout l'horizon de Frischemont à Braine-l'Alleud, il lui avait semblé que le destin, assigné par lui à jour fixe sur le champ de Waterloo, était exact; il avait arrêté son cheval, et 20 était demeuré quelque temps immobile, regardant les éclairs, écoutant le tonnerre; et on avait entendu ce fataliste jeter dans l'ombre cette parole mystérieuse: "Nous sommes d'accord." Napoléon se trompait. Ils n'étaient plus d'accord.

Il n'avait pas pris une minute de sommeil; tous les instants de cette nuit-là avaient été marqués pour lui par une joie. Il avait parcouru toute la ligne des grand'gardes, en s'arrêtant çà et là pour parler aux 25

vedettes. A deux heures et demie, près du bois d'Hougomont, il avait entendu le pas d'une colonne en marche; il avait cru un moment à la reculade de Wellington. Il avait dit: *C'est l'arrière-garde anglaise qui s'ébranle pour décamper. Je ferai prisonniers les six mille Anglais qui viennent d'arriver à Ostende.* Il causait avec expansion; il avait retrouvé cette verve du débarquement du 1^{er} mars, quand il montrait au grand maréchal le paysan enthousiaste du golfe Juan, en s'écriant:—*Eh bien, Bertrand, voilà déjà du renfort!* La nuit du 17 au 18 juin, il raillait Wellington.—*Ce petit Anglais a besoin d'une leçon,* disait Napoléon. La pluie redoublait; il ton-
nait pendant que l'empereur parlait.

15 A trois heures et demie du matin, il avait perdu une illusion; des officiers envoyés en reconnaissance lui avaient annoncé que l'ennemi ne faisait aucun mouvement. Rien ne bougeait; pas un feu de bivouac n'était éteint. L'armée anglaise dormait. Le
20 silence était profond sur la terre; il n'y avait de bruit que dans le ciel. A quatre heures, un paysan lui avait été amené par les coureurs; ce paysan avait servi de guide à une brigade de cavalerie anglaise, probablement la brigade Vivian, qui allait prendre
25 position au village d'Ohain, à l'extrême gauche. A cinq heures, deux déserteurs belges lui avaient rapporté qu'ils venaient de quitter leur régiment, et que l'armée anglaise attendait la bataille.—*Tant mieux!* s'était écrié Napoléon. *J'aime encore mieux les cul-*
30 *buter que les refouler.*

Le matin, sur la berge qui fait l'angle du chemin de Plancenoit, il avait mis pied à terre dans la boue,

s'était fait apporter de la ferme de Rossomme une table de cuisine et une chaise de paysan, s'était assis, avec une botte de paille pour tapis, et avait déployé sur la table la carte du champ de bataille, en disant à Soult: *Joli échiquier!*

5

Par suite des pluies de la nuit, les convois de vivres, empêtrés dans les routes défoncées, n'avaient pu arriver le matin; le soldat n'avait pas dormi, était mouillé et à jeun; cela n'avait pas empêché Napoléon de crier allègrement à Ney: *Nous avons quatre-vingt-dix chances sur cent.* A huit heures, on avait apporté le déjeuner de l'empereur. Il y avait invité plusieurs généraux. Tout en déjeunant, on avait raconté que Wellington était l'avant-veille au bal à Bruxelles, chez la duchesse de Richmond, et Soult, rude homme de 15 guerre avec sa figure d'archevêque, avait dit: *Le bal, c'est aujourd'hui.* L'empereur avait plaisanté Ney, qui disait: *Wellington ne sera pas assez simple pour attendre votre majesté.* C'était là d'ailleurs sa manière. *Il badinait volontiers,* dit Fleury de Chabou-20 lon. *Le fond de son caractère était une humeur enjouée,* dit Gourgaud. *Il abondait en plaisanteries, plutôt bizarres que spirituelles,* dit Benjamin Constant. Ces gaietés de géant valent la peine qu'on y insiste. C'est lui qui avait appelé ses grenadiers 25 "les grognards;" il leur pinçait l'oreille, il leur tirait la moustache. *L'empereur ne faisait que nous faire des niches;* ceci est un mot de l'un d'eux. Pendant le mystérieux trajet de l'île d'Elbe en France, le 27 février, en pleine mer, le brick de guerre français le 30 *Zéphyr* avait rencontré le brick l'*Inconstant* où Napoléon était caché et ayant demandé à l'*Incon-*

stant des nouvelles de Napoléon, l'empereur, qui avait encore en ce moment-là à son chapeau la cocarde blanche et amarante semée d'abeilles, adoptée par lui à l'île d'Elbe, avait pris en riant le porte-voix et avait
 5 répondu lui-même : *L'empereur se porte bien*. Qui rit de la sorte est en familiarité avec les événements. Napoléon avait eu plusieurs accès de ce rire pendant le déjeuner de Waterloo. Après le déjeuner, il s'était recueilli un quart d'heure, puis deux généraux s'étaient
 10 assis sur la botte de paille, une plume à la main, une feuille de papier sur le genou, et l'empereur leur avait dicté l'ordre de bataille.

A neuf heures, à l'instant où l'armée française, échelonnée et mise en mouvement sur cinq colonnes,
 15 s'était déployée, les divisions sur deux lignes, l'artillerie entre les brigades, musique en tête, battant aux champs, avec les roulements des tambours et les sonneries des trompettes, puissante, vaste, joyeuse, mer de casques, de sabres et de bayonnettes sur l'horizon,
 20 l'empereur, ému, s'était écrié à deux reprises : Magnifique ! magnifique !

De neuf heures à dix heures et demie, toute l'armée, ce qui semble incroyable, avait pris position et s'était rangée sur six lignes, formant, pour répéter
 25 l'expression de l'empereur, "la figure de six V." Quelques instants après la formation du front en bataille, au milieu de ce profond silence de commencement d'orage qui précède les mêlées, voyant défiler les trois batteries de douze, détachées sur son ordre
 30 des trois corps d'Erlon, de Reille et de Lobau, et destinées à commencer l'action en battant Mont-Saint-Jean où est l'intersection des routes de Nivelles

et de Genappe, l'empereur avait frappé sur l'épaule de Haxo en lui disant: *Voilà vingt-quatre belles filles, général.*

Sûr de l'issue, il avait encouragé d'un sourire, à son passage devant lui, la compagnie de sapeurs du 5 premier corps, désignée par lui pour se barricader dans Mont-Saint-Jean, sitôt le village enlevé. Toute cette sérénité n'avait été traversée que par un mot de pitié hautaine; en voyant à sa gauche, à un endroit où il y a aujourd'hui une grande tombe, se masser 10 avec leurs chevaux superbes ces admirables Écossais gris, il avait dit: *C'est dommage.*

Puis il était monté à cheval, s'était porté en avant de Rossomme, et avait choisi pour observatoire une étroite croupe de gazon à droite de la route de 15 Genappe à Bruxelles qui fut sa seconde station pendant la bataille. La troisième station, celle de sept heures du soir, entre la Belle-Alliance et la Haie-Sainte, est redoutable; c'est un tertre assez élevé qui existe encore, et derrière lequel la garde était massée 20 dans une déclivité de la plaine. Autour de ce tertre, les boulets ricochaient sur le pavé de la chaussée jusqu'à Napoléon. Comme à Brienne, il avait sur sa tête le sifflement des balles et des biscaïens. On a ramassé, presque à l'endroit où étaient les pieds de 25 son cheval, des boulets vermoulus, de vieilles lames de sabres et des projectiles informes, mangés de rouille. *Scabra rubigine.* Il y a quelques années, on y a déterré un obus de soixante, encore chargé, dont la fusée s'était brisée au ras de la bombe. 30 C'est à cette dernière station que l'empereur disait à son guide Lacoste, paysan hostile, effaré, attaché à la

selle d'un hussard, se retournant à chaque paquet de mitraille, et tâchant de se cacher derrière Napoléon :—
Imbécile, c'est honteux, tu vas te faire tuer dans le dos.
 Celui qui écrit ces lignes a trouvé lui-même dans le
 5 talus friable de ce tertre, en creusant le sable, les restes du col d'une bombe, désagréés par l'oxide de quarante-six années, et de vieux tronçons de fer qui cassaient comme des bâtons de sureau entre ses doigts.

10 Les ondulations des plaines diversement inclinées où eut lieu la rencontre de Napoléon et de Wellington ne sont plus, personne ne l'ignore, ce qu'elles étaient le 18 juin 1815. En prenant à ce champ funèbre de quoi lui faire un monument, on lui a ôté
 15 son relief réel, et l'histoire déconcertée ne s'y reconnaît plus. Pour le glorifier, on l'a défiguré. Wellington, deux ans après, revoyant Waterloo, s'est écrié : *On m'a changé mon champ de bataille.* Là où est aujourd'hui la grosse pyramide de terre surmontée
 20 du lion, il y avait une crête qui vers la route de Nivelles s'abaissait en rampe praticable, mais qui du côté de la chaussée de Genappe était presque un escarpement. L'élévation de cet escarpement peut encore être mesurée aujourd'hui par la hauteur des
 25 deux tertres des deux grandes sépultures qui encaissent la route de Genappe à Bruxelles; l'une le tombeau anglais, à gauche; l'autre le tombeau allemand, à droite. Il n'y a point de tombeau français. Pour la France, toute cette plaine est sépulcre. Grâce aux
 30 mille et mille charretées de terre employées à la butte de cent cinquante pieds de haut et d'un demi-mille de circuit, le plateau de Mont-Saint-Jean est aujour-

d'hui accessible en pente douce; le jour de la bataille, surtout du côté de la Haie-Sainte, il était d'un abord âpre et abrupt. Le versant là était si incliné que les canons anglais ne voyaient pas au-dessous d'eux la ferme située au fond du vallon, centre du combat. 5 Le 18 juin 1815, les pluies avaient encore raviné cette roideur, la fange compliquait la montée, et non-seulement on gravissait, mais on s'embourbait. Le long de la crête du plateau courait une sorte de fossé impossible à deviner pour un observateur lointain. 10

Qu'était-ce que ce fossé? Disons-le. Braine-l'Alleud est un village de Belgique, Ohain en est un autre. Ces villages, cachés tous les deux dans des courbes de terrain, sont joints par un chemin d'une lieue et demie environ qui traverse une plaine à 15 niveau ondulant, et souvent entre et s'enfonce dans des collines comme un sillon, ce qui fait que sur divers points cette route est un ravin. En 1815, comme aujourd'hui, cette route coupait la crête du plateau de Mont-Saint-Jean entre les deux chaussées 20 de Genappe et de Nivelles; seulement, elle est aujourd'hui de plain-pied avec la plaine; elle était alors chemin creux. On lui a pris ses deux talus pour la butte-monument. Cette route était et est encore une tranchée dans la plus grande partie de son parcours; 25 tranchée creuse quelquefois d'une douzaine de pieds et dont les talus trop escarpés s'écroulaient çà et là, surtout en hiver, sous les averses. Des accidents y arrivaient. La route était si étroite à l'entrée de Braine-l'Alleud qu'un passant y avait été broyé par 30 un chariot, comme le constate une croix de pierre debout près du cimetière, qui donne le nom du mort,

*Monsieur Bernard Debrye, marchand à Bruxelles, et la date de l'accident, février 1637.** Elle était si profonde sur le plateau du Mont-Saint-Jean, qu'un paysan, Mathieu Nicaise, y avait été écrasé en 1783 5 par un éboulement du talus, comme le constatait une autre croix de pierre dont le faite a disparu dans les défrichements, mais dont le piédestal renversé est encore visible aujourd'hui sur la pente du gazon à gauche de la chaussée entre la Haie-Sainte et la ferme 10 de Mont-Saint-Jean.

Un jour de bataille, ce chemin creux dont rien n'avertissait, bordant la crête de Mont-Saint-Jean, fossé au sommet de l'escarpement, ornière cachée dans les terres, était invisible, c'est-à-dire terrible.

VIII

L'EMPEREUR FAIT UNE QUESTION AU GUIDE LACOSTE

15 Donc, le matin de Waterloo, Napoléon était content.

Il avait raison; le plan de bataille, conçu par lui, nous l'avons constaté, était en effet admirable.

Une fois la bataille engagée, ses péripéties très 20 diverses, la résistance d'Hougomont, la ténacité de la Haie-Sainte, Baudoïn tué, Foy mis hors de combat,

* Voici l'inscription:

DOM
CY A ETE ECRASE
PAR MALHEUR
SOUS UN CHARIOT
MONSIEUR BERNARD
DE BRYE MARCHAND
A BRUXELLE LE (illisible)
FEBVRIER 1637

la muraille inattendue où s'était brisée la brigade Soye, l'étourderie fatale de Guillemillot n'ayant ni pétards ni sacs à poudre, l'embourbement des batteries, les quinze pièces sans escorte culbutées par Uxbridge dans un chemin creux, le peu d'effet des 5 bombes tombant dans les lignes anglaises, s'y enfouissant dans le sol détrempé par les pluies et ne réussissant qu'à y faire des volcans de boue, de sorte que la mitraille se changeait en éclaboussure, l'inutilité de la démonstration de Piré sur Braine-l'Alleud, toute 10 cette cavalerie, quinze escadrons, à peu près annulée, l'aile droite anglaise mal inquiétée, l'aile gauche mal entamée, l'étrange malentendu de Ney massant, au lieu de les échelonner, les quatre divisions du premier corps, des épaisseurs de vingt-sept rangs et des fronts 15 de deux cents hommes livrés de la sorte à la mitraille, l'effrayante trouée des boulets dans ces masses, les colonnes d'attaque désunies, la batterie d'écharpe brusquement démasquée sur leur flanc, Bourgeois, Donzelot et Durutte compromis, Quiot repoussé, le 20 lieutenant Vieux, cet hercule sorti de l'école polytechnique, blessé au moment où il enfonçait à coup de hache la porte de la Haie-Sainte sous le feu plongeant de la barricade anglaise barrant le coude de la route de Genappe à Bruxelles, la division Marcognet, 25 prise entre l'infanterie et la cavalerie, fusillée à bout portant dans les blés par Best et Pack, sabrée par Ponsomby, sa batterie de sept pièces enclouée, le prince de Saxe-Weimar tenant et gardant, malgré le comte d'Erlon, Frischemont et Smohain, le drapeau 30 du 105^e pris, le drapeau du 45^e pris, ce hussard noir prussien arrêté par les coureurs de la colonne volante

de trois cents chasseurs battant l'estrade entre Wavre et Plancenoit, les choses inquiétantes que ce prisonnier avait dites, le retard de Grouchy, les quinze cents hommes tués en moins d'une heure dans le verger d'Hougomont, les dix-huit cents hommes couchés en moins de temps encore autour de la Haie-Sainte, tous ces incidents orageux, passant comme les nuées de la bataille devant Napoléon, avaient à peine troublé son regard et n'avaient point assombri cette face impériale
 10 de la certitude. Napoléon. était habitué à regarder la guerre fixement; il ne faisait jamais chiffre à chiffre l'addition poignante du détail; les chiffres lui importaient peu, pourvu qu'ils donnassent ce total: Victoire; que les commencements s'égarassent, il ne
 15 s'en alarmait point, lui qui se croyait maître et possesseur de la fin; il savait attendre, se supposant hors de question, et il traitait le destin d'égal à égal. Il paraissait dire au sort: Tu n'oserais pas.

Mi-parti lumière et ombre, Napoléon se sentait
 20 protégé dans le bien et toléré dans le mal. Il avait, ou croyait avoir pour lui, une connivence, on pourrait presque dire une complicité des événements, équivalente à l'antique invulnérabilité.

Pourtant, quand on a derrière soi la Bérésina,
 25 Leipsick et Fontainebleau, il semble qu'on pourrait se défier de Waterloo. Un mystérieux froncement de sourcil devient visible au fond du ciel.

Au moment où Wellington rétrograda, Napoléon tressaillit. Il vit subitement le plateau de Mont-
 30 Saint-Jean se dégarnir et le front de l'armée anglaise disparaître. Elle se ralliait, mais se dérobaît. L'em-

pereur se souleva à demi sur ses étrières. L'éclair de la victoire passa dans ses yeux.

Wellington acculé à la forêt de Soignes et détruit, c'était le terrassement définitif de l'Angleterre par la France; c'était Crécy, Poitiers, Malplaquet et Ra- 5 millies vengés. L'homme de Marengo raturait Azincourt.

L'empereur alors, méditant la péripétie terrible, promena une dernière fois sa lunette sur tous les points du champ de bataille. Sa garde, l'arme au 10 pied derrière lui, l'observait d'en bas avec une sorte de religion. Il songeait; il examinait les versants, notait les pentes, scrutait le bouquet d'arbres, le carré de seigles, le sentier; il semblait compter chaque buisson. Il regarda avec quelque fixité les barricades 15 anglaises des deux chaussées, deux larges abatis d'arbres, celle de la chaussée de Genappe au-dessus de la Haie-Sainte, armée de deux canons, les seuls de toute l'artillerie anglaise qui vissent le fond du champ de bataille, et celle de la chaussée de Nivelles où étince- 20 laient les bayonnettes hollandaises de la brigade Chassé. Il remarqua près de cette barricade la vieille chapelle de Saint-Nicolas peinte en blanc qui est à l'angle de la traverse vers Braine-l'Alleud. Il se pencha et parla à demi-voix au guide Lacoste. 25 Le guide fit un signe de tête négatif, probablement perfide.

L'empereur se redressa et se recueillit.

Wellington avait reculé.

Il ne restait plus qu'à achever ce recul par écrase- 30 ment.

Napoléon, se retournant brusquement, expédia une

estafette à franc étrier à Paris pour y annoncer que la bataille était gagnée.

Napoléon était un de ces génies d'où sort le tonnerre.

5 Il venait de trouver son coup de foudre.

Il donna l'ordre aux cuirassiers de Milhaud d'enlever le plateau de Mont-Saint-Jean.

IX

L'INATTENDU

Ils étaient trois mille cinq cents. Ils faisaient un front d'un quart de lieue. C'étaient des hommes
 10 géants sur des chevaux colosses. Ils étaient vingt-six escadrons; et ils avaient derrière eux, pour les appuyer, la division de Lefebvre-Desnouettes, les cent six gendarmes d'élite, les chasseurs de la garde, onze cent quatre-vingt-dix-sept hommes, et les lanciers de
 15 la garde, huit cent quatre-vingts lances. Ils portaient le casque sans crins et la cuirasse de fer battu, avec les pistolets d'arçon dans les fontes et le long sabre-épée. Le matin toute l'armée les avait admirés, quand, à neuf heures, les clairons sonnait, toutes
 20 les musiques chantant: *Veillons au salut de l'empire*, ils étaient venus, colonne épaisse, une de leurs batteries à leur flanc, l'autre à leur centre, se déployer sur deux rangs entre la chaussée de Genappe et Frischemont, et prendre leur place de bataille dans
 25 cette puissante deuxième ligne, si savamment composée par Napoléon, laquelle, ayant à son extrémité de gauche les cuirassiers de Kellermann et à son ex-

trémité de droite les cuirassiers de Milhaud, avait, pour ainsi dire, deux ailes de fer.

L'aide de camp Bernard leur porta l'ordre de l'empereur. Ney tira son épée et prit la tête. Les escadrons énormes s'ébranlèrent.

5

Alors on vit un spectacle formidable.

Toute cette cavalerie, sabres levés, étendards et trompettes au vent, formée en colonne par division, descendit, d'un même mouvement et comme un seul homme, avec la précision d'un béliet de bronze qui ouvre une brèche, la colline de la Belle-Alliance, s'enfonça dans le fond redoutable où tant d'hommes déjà étaient tombés, y disparut dans la fumée, puis, sortant de cette ombre, reparut de l'autre côté du vallon, toujours compacte et serrée, montant au grand trot, à travers un nuage de mitraille crevant sur elle, l'épouvantable pente de boue du plateau de Mont-Saint-Jean. Ils montaient, graves, menaçants, imperturbables; dans les intervalles de la mousqueterie et de l'artillerie, on entendait ce piétinement colossal. 20 Étant deux divisions, ils étaient deux colonnes; la division Wathier avait la droite, la division Delort avait la gauche. On croyait voir de loin s'allonger vers la crête du plateau deux immenses couleuvres d'acier. Cela traversa la bataille comme un prodige. 25

Rien de semblable ne s'était vu depuis la prise de la grande redoute de la Moskowa par la grosse cavalerie; Murat y manquait, mais Ney s'y retrouvait. Il semblait que cette masse était devenue monstre et n'eût qu'une âme. Chaque escadron ondulait et se gonflait comme un anneau du polype. On les apercevait à travers une vaste fumée déchirée ça et là.

Pêle-mêle de casques, de cris, de sabres, bondissement orageux des croupes des chevaux dans le canon et la fanfare, tumulte discipliné et terrible; là-dessus les cuirasses, comme les écailles sur l'hydre.

5 Ces récits semblent d'un autre âge. Quelque chose de pareil à cette division apparaissait sans doute dans les vieilles épopées orphiques racontant les hommes-chevaux, les antiques hippanthropes, ces titans à face humaine et à poitrail équestre dont le galop escalada
10 l'Olympe, horribles, invulnérables, sublimes; dieux et bêtes.

Bizarre coïncidence numérique, vingt-six bataillons allaient recevoir ces vingt-six escadrons. Derrière la crête du plateau, à l'ombre de la batterie masquée,
15 l'infanterie anglaise, formée en treize carrés, deux bataillons par carré, et sur deux lignes, sept sur la première, six sur la seconde, la crosse à l'épaule, couchant en joue ce qui allait venir, calme, muette, immobile, attendait. Elle ne voyait pas les cuiras-
20 siers et les cuirassiers ne la voyaient pas. Elle écoutait monter cette marée d'hommes. Elle entendait le grossissement du bruit des trois mille chevaux, le frappement alternatif et symétrique des sabots au grand trot, le froissement des cuirasses, le cliquetis
25 des sabres, et une sorte de grand souffle farouche. Il y eut un silence redoutable; puis, subitement, une longue file de bras levés brandissant des sabres apparut au-dessus de la crête, et les casques, et les trompettes, et les étendards, et trois mille têtes à
30 moustaches grises criant: Vive l'empereur! Toute cette cavalerie déboucha sur le plateau, et ce fut comme l'entrée d'un tremblement de terre.

Tout à coup, chose tragique, à la gauche des Anglais, à notre droite, la tête de colonne des cuirassiers se cabra avec une clameur effroyable. Parvenus au point culminant de la crête, effrénés, tout à leur furie et à leur course d'extermination sur les carrés et les canons, les cuirassiers venaient d'apercevoir entre eux et les Anglais un fossé, une fosse. C'était le chemin creux d'Ohain. 5

L'instant fut épouvantable. Le ravin était là, inattendu, béant, à pic sous les pieds des chevaux, profond de deux toises entre son double talus; le second rang y poussa le premier, et le troisième y poussa le second; les chevaux se dressaient, se rejetaient en arrière, tombaient sur la croupe, glissaient les quatre pieds en l'air, pilant et bouleversant les cavaliers, aucun moyen de reculer, toute la colonne n'était plus qu'un projectile, la force acquise pour écraser les Anglais écrasa les Français, le ravin inexorable ne pouvait se rendre que comblé; cavaliers et chevaux y roulèrent pêle-mêle se broyant les uns les autres, ne faisant qu'une chair dans ce gouffre, et, quand cette fosse fut pleine d'hommes vivants, on marcha dessus et le reste passa. Presque un tiers de la brigade Dubois croula dans cet abîme. 20

Ceci commença la perte de la bataille.

25

Une tradition locale, qui exagère évidemment, dit que deux mille chevaux et quinze cents hommes furent ensevelis dans le chemin creux d'Ohain. Ce chiffre vraisemblablement comprend tous les autres cadavres qu'on jeta dans ce ravin le lendemain du combat. 30

Notons en passant que c'était cette brigade Dubois, si funestement éprouvée, qui, une heure auparavant,

chargeant à part, avait enlevé le drapeau du bataillon de Lunebourg.

Napoléon, avant d'ordonner cette charge de cuirassiers de Milhaud, avait scruté le terrain, mais n'avait
5 pu voir ce chemin creux qui ne faisait même pas une ride à la surface du plateau. Averti, pourtant et mis en éveil par la petite chapelle blanche qui en marque l'angle sur la chaussée de Nivelles, il avait fait, probablement sur l'éventualité d'un obstacle, une ques-
10 tion au guide Lacoste. Le guide avait répondu non.

On pourrait presque dire que de ce signe de tête d'un paysan est sortie la catastrophe de Napoléon.

D'autres fatalités encore devaient surgir.

Était-il possible que Napoléon gagnât cette bataille?
15 Nous répondons non. Pourquoi? A cause de Wellington? à cause de Blücher? Non. A cause de Dieu.

Bonaparte vainqueur à Waterloo, ceci n'était plus dans la loi du dix-neuvième siècle. Une autre série
20 de faits se préparait, où Napoléon n'avait plus de place. La mauvaise volonté des événements s'était annoncée de longue date.

Il était temps que cet homme vaste tombât.

L'excessive pesanteur de cet homme dans la des-
25 tinée humaine troublait l'équilibre. Cet individu comptait à lui seul plus que le groupe universel. Ces pléthores de toute la vitalité humaine concentrée dans une seule tête, le monde montant au cerveau d'un homme, cela serait mortel à la civilisation, si cela
30 durait. Le moment était venu pour l'incorruptible équité suprême d'aviser. Probablement les principes et les éléments d'où dépendent les gravitations régu-

lières dans l'ordre moral comme dans l'ordre matériel, se plaignaient. Le sang qui fume, le trop-plein des cimetières, les mères en larmes, ce sont des plaidoyers redoutables. Il y a, quand la terre souffre d'une surcharge, de mystérieux gémissements de l'ombre, que 5 l'abîme entend.

Napoléon avait été dénoncé dans l'infini, et sa chute était décidée.

Il gênait Dieu.

Waterloo n'est point une bataille; c'est le change-10 ment de front de l'univers.

X

LE PLATEAU DE MONT-SAINT-JEAN

En même temps que le ravin, la batterie s'était démasquée.

Soixante canons et les treize carrés foudroyèrent les cuirassiers à bout portant. L'intrépide général 15 Delort fit le salut militaire à la batterie anglaise.

Toute l'artillerie volante anglaise était rentrée au galop dans les carrés. Les cuirassiers n'eurent pas même un temps d'arrêt. Le désastre du chemin creux les avaient décimés, mais non découragés. C'étaient 20 de ces hommes qui, diminués de nombre, grandissent de cœur.

La colonne Wathier seule avait souffert du désastre; la colonne Delort, que Ney avait fait obliquer à gauche, comme s'il pressentait l'embûche, était arri-25 vée entière.

Les cuirassiers se ruèrent sur les carrés anglais.

Ventre à terre, brides lâchées, sabre aux dents, pistolets au poing, telle fut l'attaque.

Il y a des moments dans les batailles où l'âme durcit l'homme jusqu'à changer le soldat en statue, et où toute cette chair se fait granit. Les bataillons anglais, éperdument assaillis, ne bougèrent pas.

5 Alors ce fut effrayant.

Toutes les faces des carrés anglais furent attaquées à la fois. Un tournoisement frénétique les enveloppa. Cette froide infanterie demeura impassible. Le premier rang, genou en terre, recevait les cuirassiers sur
 10 les bayonnettes, le second rang les fusillait; derrière le second rang, les canonniers chargeaient les pièces, le front du carré s'ouvrait, laissait passer une éruption de mitraille, et se refermait. Les cuirassiers répondaient par l'écrasement. Leurs grands chevaux
 15 se cabraient, enjambaient les rangs, sautaient par-dessus les bayonnettes et tombaient, gigantesques, au milieu de ces quatre murs vivants. Les boulets faisaient des trouées dans les cuirassiers, les cuirassiers faisaient des brèches dans les carrés. Des files
 20 d'hommes disparaissaient broyées sous les chevaux. Les bayonnettes s'enfonçaient dans les ventres de ces centaures. De là une difformité de blessures qu'on n'a pas vue peut-être ailleurs. Les carrés, rongés par cette cavalerie forcenée, se rétrécissaient sans bron-
 25 cher. Inépuisables en mitraille, ils faisaient explosion au milieu des assaillants. La figure de ce combat était monstrueuse. Ces carrés n'étaient plus des bataillons, c'étaient des cratères; ces cuirassiers n'étaient plus une cavalerie, c'était une tempête. Chaque
 30 carré était un volcan attaqué par un nuage; la lave combattait la foudre.

Le carré extrême de droite, le plus exposé de tous,

étant en l'air, fut presque anéanti dès les premiers chocs. Il était formé du 75^e régiment de highlanders. Le joueur de cornemuse au centre, pendant qu'on s'exterminait autour de lui, baissant dans une inattention profonde son œil mélancolique plein du reflet 5 des forêts et des lacs, assis sur un tambour, son pibroch sous le bras, jouait les airs de la montagne. Ces Écossais mouraient en pensant au Ben Lothian, comme les Grecs en se souvenant d'Argos. Le sabre d'un cuirassier, abattant le pibroch et le bras qui le por- 10 tait, fit cesser le chant en tuant le chanteur.

Les cuirassiers, relativement peu nombreux, amoindris par la catastrophe du ravin, avaient là contre eux presque toute l'armée anglaise, mais ils se multipliaient, chaque homme valant dix. Cependant quelques 15 bataillons hanovriens plièrent. Wellington le vit, et songea à sa cavalerie. Si Napoléon, en ce moment-là même, eût songé à son infanterie, il eût gagné la bataille. Cet oubli fut sa grande faute fatale.

Tout à coup les cuirassiers assaillants se sentirent 20 assaillis. La cavalerie anglaise était sur leur dos. Devant eux les carrés, derrière eux Somerset; Somerset, c'étaient les quatorze cents dragon-gardes. Somerset avait à sa droite Dornberg avec les chevaux-légers allemands, et à sa gauche Trip avec les carabi- 25 niers belges; les cuirassiers, attaqués en flanc et en tête, en avant et en arrière, par l'infanterie et par la cavalerie, durent faire face de tous les côtés. Que leur importait ? ils étaient tourbillon. La bravoure devint inexprimable. 30

En outre, ils avaient derrière eux la batterie toujours tonnante. Il fallait cela pour que ces hommes

fussent blessés dans le dos. Une de leurs cuirasses, trouée à l'omoplate gauche d'un biscaïen, est dans la collection du musée de Waterloo.

Pour de tels Français, il ne fallait pas moins que
5 de tels Anglais.

Ce ne fut plus une mêlée, ce fut une ombre, une furie, un vertigineux emportement d'âmes et de courages, un ouragan d'épées-éclairs. En un instant les quatorze cents dragon-gardes ne furent plus que huit
10 cents; Fuller, leur lieutenant-colonel, tomba mort. Ney accourut avec les lanciers et les chasseurs de Lefebvre-Desnouettes. Le plateau de Mont-Saint-Jean fut pris, repris, pris encore. Les cuirassiers quittaient la cavalerie pour retourner à l'infanterie, ou, pour
15 mieux dire, toute cette cohue formidable se colletait sans que l'un lâchât l'autre. Les carrés tenaient toujours.

Il y eut douze assauts. Ney eut quatre chevaux tués sous lui. La moitié des cuirassiers resta sur le
20 plateau. Cette lutte dura deux heures.

L'armée anglaise en fut profondément ébranlée. Nul doute que, s'ils n'eussent été affaiblis dans leur premier choc par le désastre du chemin creux, les cuirassiers n'eussent culbuté le centre et décidé la
25 victoire. Cette cavalerie extraordinaire pétrifia Olin-ton qui avait vu Talavera et Badajoz. Wellington, aux trois quarts vaincu, admirait héroïquement. Il disait à demi-voix: Sublime ! *

Les cuirassiers anéantirent sept carrés sur treize,
30 prirent ou enclouèrent soixante pièces de canon, et

* SPLENDID ! mot textuel.

enlevèrent aux régiments anglais six drapeaux, que trois cuirassiers et trois chasseurs de la garde allèrent porter à l'empereur devant la ferme de la Belle-Alliance.

La situation de Wellington avait empiré. Cette 5 étrange bataille était comme un duel entre deux blessés acharnés qui, chacun de leur côté, tout en combattant et en se résistant toujours, perdent tout leur sang. Lequel des deux tombera le premier ?

La lutte du plateau continuait. 10

Jusqu'où sont allés les cuirassiers ? personne ne saurait le dire. Ce qui est certain, c'est que, le lendemain de la bataille un cuirassier et son cheval furent trouvés morts dans la charpente de la bascule du passage des voitures à Mont-Saint-Jean, au point même 15 où s'entrecoupent et se rencontrent les quatres routes de Nivelles, de Genappe, de La Hulpe et de Bruxelles. Ce cavalier avait percé les lignes anglaises. Un des hommes qui ont relevé ce cadavre vit encore à Mont-Saint-Jean. Il se nomme Dehaze. Il avait alors dix- 20 huit ans.

Wellington se sentait pencher. La crise était proche.

Les cuirassiers n'avaient point réussi, en ce sens que le centre n'était pas enfoncé. Tout le monde 25 ayant le plateau, personne ne l'avait, et en somme il restait pour la grande part aux Anglais. Wellington avait le village et la plaine culminante ; Ney n'avait que la crête et la pente. Des deux côtés on semblait enraciné dans ce sol funèbre. 30

Mais l'affaiblissement des Anglais paraissait irrémédiable. L'hémorragie de cette armée était horrible.

Kempt, à l'aile gauche, réclamait du renfort.—*Il n'y en a pas*, répondait Wellington, *qu'il se fasse tuer!*—Presque à la même minute, rapprochement singulier qui peint l'épuisement des deux armées, Ney demandait de l'infanterie à Napoléon, et Napoléon s'écriait: *De l'infanterie! où veut-il que j'en prenne? Veut-il que j'en fasse?*

Pourtant l'armée anglaise était la plus malade. Les poussées furieuses de ces grands escadrons à
10 cuirasses de fer et à poitrines d'acier avaient broyé l'infanterie. Quelques hommes autour d'un drapeau marquaient la place d'un régiment, tel bataillon n'était plus commandé que par un capitaine ou par un lieutenant; la division Alten, déjà si maltraitée à
15 la Haie-Sainte, était presque détruite; les intrépides Belges de la brigade Van Kluze jonchaient les seigles le long de la route de Nivelles; il ne restait presque rien de ces grenadiers hollandais qui, en 1811, mêlés en Espagne à nos rangs, combattaient Wellington, et
20 qui, en 1815, ralliés aux Anglais, combattaient Napoléon. La perte en officiers était considérable. Lord Uxbridge, qui le lendemain fit enterrer sa jambe, avait le genou fracassé. Si, du côté des Français, dans cette lutte des cuirassiers, Delort, l'Héritier,
25 Colbert, Dnop, Travers et Blancard étaient hors de combat, du côté des Anglais, Alten était blessé, Barne était blessé, Delancey était tué, Van Meeren était tué, Ompteda était tué, tout l'état-major de Wellington était décimé, et l'Angleterre avait le pire
30 partage dans ce sanglant équilibre. Le 2^e régiment des gardes à pied avait perdu cinq lieutenants-colonels, quatre capitaines et trois enseignes; le premier

bataillon du 30^e d'infanterie avait perdu vingt-quatre officiers et cent douze soldats; le 79^e montagnards avait vingt-quatre officiers blessés, dix-huit officiers morts, quatre cent cinquante soldats tués. Les hus-sards hanovriens de Cumberland, un régiment tout 5 entier, ayant à sa tête son colonel Hacke, qui devait plus tard être jugé et cassé, avaient tourné bride devant la mêlée et étaient en fuite dans la forêt de Soignes, semant la déroute jusqu'à Bruxelles. Les charrois, les prolonges, les bagages, les fourgons 10 pleins de blessés, voyant les Français gagner du terrain et s'approcher de la forêt, s'y précipitaient; les Hollandais, sabrés par la cavalerie française, criaient: Alarme! De Vert-Coucou jusqu'à Groenendaël, sur une longueur de près de deux lieues dans la direction 15 de Bruxelles, il y avait, au dire des témoins qui existent encore, un encombrement de fuyards. Cette panique fut telle qu'elle gagna le prince de Condé à Malines et Louis XVIII à Gand. A l'exception de la faible réserve échelonnée derrière l'ambulance 20 établie dans la ferme de Mont-Saint-Jean et des brigades Vivian et Vandeleur qui flanquaient l'aile gauche, Wellington n'avait plus de cavalerie. Nombre de batteries gisaient démontées. Ces faits sont avoués par Siborne; et Pringle, exagérant le désastre, va jus- 25 qu'à dire que l'armée anglo-hollandaise était réduite à trente-quatre mille hommes. Le duc-de-fer demeurait calme, mais ses lèvres avaient blêmi. Le commissaire autrichien Vincent, le commissaire espagnol Alava, présents à la bataille dans l'état-major anglais, cro- 30 yaient le duc perdu. A cinq heures, Wellington tira

sa montre, et on l'entendit murmurer ce mot sombre :
Blücher, ou la nuit !

Ce fut vers ce moment-là qu'une ligne lointaine de bayonnettes étincela sur les hauteurs du côté de
5 Frischemont.

Ici est la péripétie de ce drame géant.

XI

MAUVAIS GUIDE À NAPOLÉON, BON GUIDE À BÜLOW

On connaît la poignante méprise de Napoléon ; Grouchy espéré, Blücher survenant ; la mort au lieu de la vie.

10 La destinée a de ces tournants ; on s'attendait au trône du monde ; on aperçoit Sainte-Hélène.

Si le petit pâtre, qui servait de guide à Bülow, lieutenant de Blücher, lui eût conseillé de déboucher de la forêt au-dessus de Frischemont plutôt qu'au des-
15 sous de Plancenoit, la forme du dix-neuvième siècle eût peut-être été différente. Napoléon eût gagné la bataille de Waterloo. Par tout autre chemin qu'au-dessous de Plancenoit, l'armée prussienne aboutissait à un ravin infranchissable à l'artillerie, et Bülow
20 n'arrivait pas.

Or, une heure de retard, c'est le général prussien Muffling qui le déclare, et Blücher n'aurait plus trouvé Wellington debout ; "la bataille était perdue."

25 Il était temps, on le voit, que Bülow arrivât. Il avait du reste été fort retardé. Il avait bivouaqué à Dion-le-Mont et était parti dès l'aube. Mais les chemins étaient impraticables et ses divisions s'étaient

embourbées. Les ornières venaient au moyen des canons. En outre, il avait fallu passer la Dyle sur l'étroit pont de Wavre; la rue menant au pont avait été incendiée par les Français; les caissons et les fourgons de l'artillerie, ne pouvant passer entre deux 5 rangs de maisons en feu, avaient dû attendre que l'incendie fût éteint. Il était midi que l'avant-garde de Bülow n'avait pu encore atteindre Chapelle-Saint-Lambert.

L'action, commencée deux heures plus tôt, eût été 10 finie à quatre heures, et Blücher serait tombé sur la bataille gagnée par Napoléon. Tels sont ces immenses hasards, proportionnés à un infini qui nous échappe.

Dès midi, l'empereur, le premier, avec sa longue- 15 vue, avait aperçu à l'extrême horizon quelque chose qui avait fixé son attention. Il avait dit:—Je vois là-bas un nuage qui me paraît être des troupes. Puis il avait demandé au duc de Dalmatie:—Soul, que voyez-vous vers Chapelle-Saint-Lambert?—Le 20 maréchal braquant sa lunette avait répondu:—Quatre ou cinq mille hommes, sire. Evidemment Grouchy.—Cependant cela restait immobile dans la brume. Toutes les lunettes de l'état-major avaient étudié "le nuage" signalé par l'empereur. Quelques-uns 25 avaient dit: Ce sont des colonnes qui font halte. La plupart avaient dit: Ce sont des arbres. La vérité est que le nuage ne remuait pas. L'empereur avait détaché en reconnaissance vers ce point obscur la division de cavalerie légère de Domon. 30

Bülow en effet n'avait pas bougé. Son avant-garde était très faible, et ne pouvait rien. Il devait at-

tendre le gros du corps d'armée et il avait l'ordre de se concentrer avant d'entrer en ligne; mais à cinq heures, voyant le péril de Wellington, Blücher ordonna à Bülow d'attaquer, et dit ce mot remarquable:
 5 "Il faut donner de l'air à l'armée anglaise."

Peu après, les divisions Losthin, Hiller, Hacke et Ryssel se déployaient devant le corps de Lobau, la cavalerie du prince Guillaume de Prusse débouchait du bois de Paris, Plancenoit était en flammes et les
 10 boulets prussiens commençaient à pleuvoir jusque dans les rangs de la garde en réserve derrière Napoléon.

XII

LA GARDE

On sait le reste; l'irruption d'une troisième armée, la bataille disloquée, quatre-vingt-six bouches à feu
 15 tonnant tout à coup, Pirch 1^{er} survenant avec Bülow, la cavalerie de Zieten menée par Blücher en personne, les Français refoulés, Marcognet balayé du plateau d'Ohain, Durutte délogé de Papelotte, Donzelot et Quiot reculant, Lobau pris en écharpe, une nouvelle
 20 bataille se précipitant à la nuit tombante sur nos régiments démantelés, toute la ligne anglaise reprenant l'offensive et poussée en avant, la gigantesque trouée faite dans l'armée française, la mitraille anglaise et la mitraille prussienne s'entraïdant, l'ex-
 25 termination, le désastre de front, le désastre en flanc, la garde entrant en ligne sous cet épouvantable écroulement.

Comme elle sentait qu'elle allait mourir, elle cria:

Vive l'empereur! L'histoire n'a rien de plus émouvant que cette agonie éclatant en acclamations.

Le ciel avait été couvert toute la journée. Tout à coup, en ce moment-là même, il était huit heures du soir, les nuages de l'horizon s'écartèrent et laissèrent 5 passer, à travers les ormes de la route de Nivelles, la grande rougeur sinistre du soleil qui se couchait. On l'avait vu se lever à Austerlitz.

Chaque bataillon de la garde, pour ce dénouement, était commandé par un général. Friant, Michel, 10 Roguet, Mallet, Harlet, Poret de Morvan, étaient là. Quand les hauts bonnets des grenadiers de la garde avec la large plaque à l'aigle apparurent, symétriques, alignés, tranquilles, dans la brume de cette mêlée, l'ennemi sentit le respect de la France; on crut voir 15 vingt victoires entrer sur le champ de bataille, ailes déployées, et ceux qui étaient vainqueurs, s'estimant vaincus, reculèrent; mais Wellington cria: *Debout, gardes, et visez juste!* Le régiment rouge des gardes 20 anglaises, couché derrière les haies, se leva, une nuée de mitraille cribla le drapeau tricolore frissonnant autour de nos aigles, tous se ruèrent et le suprême carnage commença. La garde impériale sentit dans l'ombre l'armée lâchant pied autour d'elle, et le vaste ébranlement de la déroute, elle entendit le sauve-qui- 25 peut! qui avait remplacé le vive l'empereur! et, avec la fuite derrière elle, elle continua d'avancer, de plus en plus foudroyée et mourant davantage à chaque pas qu'elle faisait. Il n'y eut point d'hésitants ni de timides. Le soldat dans cette troupe était aussi 30 héros que le général. Pas un homme ne manqua au suicide.

Ney, éperdu, grand de toute la hauteur de la mort acceptée, s'offrait à tous les coups dans cette tourmente. Il eut là son cinquième cheval tué sous lui. En sueur, la flamme aux yeux, l'écume aux lèvres, 5 l'uniforme déboutonné, une de ses épaulettes à demi coupée par le coup de sabre d'un horse-guard, sa plaque de grand-aigle bosselée par une balle, sanglant, fangeux, magnifique, une épée cassée à la main, il disait: *Venez voir comment meurt un maréchal de*
 10 *France sur le champ de bataille!* Mais en vain; il ne mourut pas. Il était hagard et indigné. Il jetait à Drouet d'Erlon cette question: *Est-ce que tu ne te fais pas tuer, toi?* Il criait au milieu de toute cette artillerie écrasant une poignée d'hommes:—*Il n'y a*
 15 *donc rien pour moi! Oh! je voudrais que tous ces boulets anglais m'entrassent dans le ventre!*—Tu étais réservé à des balles françaises, infortuné!

XIII

LA CATASTROPHE

La déroute derrière la garde fut lugubre.

L'armée plia brusquement de tous les côtés à la fois, 20 de Hougomont, de la Haie-Sainte, de Papelotte, de Plancenoit. Le cri: Trahison! fut suivi du cri: Sauve-qui-peut! Une armée qui se débande, c'est un dégel. Tout fléchit, se fêle, craque, flotte, roule, tombe, se heurte, se hâte, se précipite. Désagréga-
 25 tion inouïe. Ney emprunte un cheval, saute dessus, et, sans chapeau, sans cravate, sans épée, se met en travers de la chaussée de Bruxelles, arrêtant à la fois les Anglais et les Français. Il tâche de retenir l'armée,

il la rappelle, il l'insulte, il se cramponne à la déroute. Il est débordé. Les soldats le fuient, en criant: *Vive le maréchal Ney!* Deux régiments de Durutte vont et viennent effarés et comme ballottés entre le sabre des uhlans et la fusillade des brigades de Kempt, de Best, 5 de Pack et de Rylandt; la pire des mêlées, c'est la déroute; les amis s'entre-tuent pour fuir; les escadrons et les bataillons se brisent et se dispersent les uns contre les autres, énorme écume de la bataille. Lobau à une extrémité comme Reille à l'autre sont 10 roulés dans le flot. En vain Napoléon fait des murailles avec ce qui lui reste de la garde; en vain il dépense à un dernier effort ses escadrons de service. Quiot recule devant Vivian, Kellermann devant Vandeleur, Lobau devant Bülow, Morand devant Pirch, 15 Domon et Subervic devant le prince Guillaume de Prusse. Guyot, qui a mené à la charge les escadrons de l'empereur, tombe sous les pieds des dragons anglais. Napoléon court au galop le long des fuyards, les harangue, presse, menace, supplie. Toutes les 20 bouches qui criaient le matin vive l'empereur, restent béantes; c'est à peine si on le connaît. La cavalerie prussienne, fraîche venue, s'élance, vole, sabre, taille, hache, tue, extermine. Les attelages se ruent, les canons se sauvent; les soldats du train détellent les 25 caissons et en prennent les chevaux pour s'échapper; des fourgons culbutés les quatre roues en l'air entravent la route et sont des occasions de massacre. On s'écrase, on se foule, on marche sur les morts et sur les vivants. Les bras sont éperdus. Une multitude 30 vertigineuse emplit les routes, les sentiers, les ponts, les plaines, les collines, les vallées, les bois, encombrés

par cette évasion de quarante mille hommes. Cris, désespoir, sacs et fusils jetés dans les seigles, passages frayés à coups d'épée, plus de camarades, plus d'officiers, plus de généraux, une inexprimable épouvante. 5 Zieten sabrant la France à son aise. Les lions devenus chevreuils. Telle fut cette fuite.

A Genappe, on essaya de se retourner, de faire front, d'enrayer. Lobau rallia trois cents hommes. On barricada l'entrée du village, mais à la première volée 10 de la mitraille prussienne, tout se remit à fuir, et Lobau fut pris. On voit encore aujourd'hui cette volée de mitraille empreinte sur le vieux pignon d'une masure en brique à droite de la route, quelques minutes avant d'entrer à Genappe. Les Prussiens s'élan- 15 cèrent dans Genappe, furieux sans doute d'être si peu vainqueurs. La poursuite fut monstrueuse. Blücher ordonna l'extermination. Roguet avait donné ce lugubre exemple de menacer de mort tout grenadier français qui lui amènerait un prisonnier prussien. 20 Blücher dépassa Roguet. Le général de la jeune garde, Duhesme, acculé sur la porte d'une auberge de Genappe, rendit son épée à un hussard de la mort qui prit l'épée et tua le prisonnier. La victoire s'acheva par l'assassinat des vaincus. Punissons, 25 puisque nous sommes l'histoire: le vieux Blücher se déshonora. Cette férocité mit le comble au désastre. La déroute désespérée traversa Genappe, traversa les Quatre-Bras, traversa Gosselies, traversa Frasnès, traversa Charleroi, traversa Thuin, et ne s'arrêta qu'à 30 la frontière. Hélas! et qui donc fuyait de la sorte? la grande armée.

Ce vertige, cette terreur, cette chute en ruine de la

plus haute bravoure qui ait jamais étonné l'histoire, est-ce que cela est sans cause ? Non. L'ombre d'une droite énorme se projette sur Waterloo. C'est la journée du destin. La force au-dessus de l'homme a donné ce jour-là. De là, le pli épouvanté des têtes; 5 de là, toutes ces grandes âmes rendant leur épée. Ceux qui avaient vaincu l'Europe sont tombés terrassés, n'ayant plus rien à dire ni à faire, sentant dans l'ombre une présence terrible. *Hoc erat in fatis*. Ce jour-là, la perspective du genre humain a changé. 10 Waterloo, c'est le gond du dix-neuvième siècle. La disparition du grand homme était nécessaire à l'avènement du grand siècle. Quelqu'un à qui on ne réplique pas s'en est chargé. La panique des héros s'explique. Dans la bataille de Waterloo, il y a plus 15 que du nuage, il y a du météore. Dieu a passé.

A la nuit tombante, dans un champ près de Genappe, Bernard et Bertrand saisirent par un pan de sa redingote et arrêterent un homme hagard, pensif, sinistre, qui, entraîné jusque-là par le courant de la 20 déroute, venait de mettre pied à terre, avait passé sous son bras la bride de son cheval, et, l'œil égaré, s'en retournait seul vers Waterloo. C'était Napoléon, essayant encore d'aller en avant, immense somnambule de ce rêve écroulé.

25

XIV

LE DERNIER CARRÉ

Quelques carrés de la garde, immobiles dans le ruissellement de la déroute comme des rochers dans l'eau qui coule, tinrent jusqu'à la unit. La nuit venant, la

mort aussi, ils attendirent cette ombre double, et, inébranlables, s'en laissèrent envelopper. Chaque régiment, isolé des autres et n'ayant plus le lien avec l'armée rompue de toutes parts, mourait pour son compte. Ils avaient pris position, pour faire cette dernière action, les uns sur les hauteurs de Rossomme, les autres dans la plaine de Mont-Saint-Jean. Là, abandonnés, vaincus, terribles, ces carrés sombres agonisaient formidablement. Ulm, Wagram, Iéna, 10 Friedland, mouraient en eux.

Au crépuscule, vers neuf heures du soir, au bas du plateau de Mont-Saint-Jean, il en restait un. Dans ce vallon funeste, au pied de cette pente gravie par les cuirassiers, inondée maintenant par les masses 15 anglaises, sous les feux convergents de l'artillerie ennemie victorieuse, sous une effroyable densité de projectiles, ce carré luttait. Il était commandé par un officier obscur, nommé Cambronne. A chaque décharge, le carré diminuait et ripostait. Il répliquait 20 à la mitraille par la fusillade, rétrécissant continuellement ses quatre murs. De loin les fuyards, s'arrêtant par moment essoufflés, écoutaient dans les ténèbres ce sombre tonnerre décroissant.

Quand cette légion ne fut plus qu'une poignée, 25 quand leur drapeau ne fut plus qu'une loque, quand leurs fusils épuisés de balles, ne furent plus que des bâtons, quand le tas de cadavres fut plus grand que le groupe vivant, il y eut parmi les vainqueurs une sorte de terreur sacrée autour de ces mourants sublimes, 30 et l'artillerie anglaise, reprenant haleine, fit silence. Ce fut une espèce de répit. Ces combattants avaient, autour d'eux comme un fourmillement de spectres,

des silhouettes d'hommes à cheval, le profil noir des canons, le ciel blanc aperçu à travers les roues et les affûts; la colossale tête de mort que les héros entrevoient toujours dans la fumée, au fond de la bataille, s'avavançait sur eux et les regardait. Ils purent entendre dans l'ombre crépusculaire qu'on chargeait les pièces; les mèches allumées, pareilles à des yeux de tigre dans la nuit, firent un cercle autour de leurs têtes; tous les boute-feu des batteries anglaises s'approchèrent des canons; et alors, ému, tenant la minute 10 suprême suspendue au-dessus de ces hommes, un général anglais, Colville selon les uns, Maitland selon les autres, leur cria: Braves Français, rendez-vous? Cambronne répondit: . . . !

Au mot de Cambronne, la voix anglaise répondit: 15 feu! les batteries flamboyèrent, la colline trembla, de toutes ces bouches d'airain sortit un dernier vomissement de mitraille, épouvantable, une vaste fumée, vaguement blanchie du lever de la lune, roula, et, quand la fumée se dissipa, il n'y avait plus rien. Ce 20 reste formidable était anéanti, la garde était morte. Les quatre murs de la redoute vivante gisaient; à peine distinguait-on çà et là un tressaillement parmi les cadavres; et c'est ainsi que les légions françaises, plus grandes que les légions romaines, expirèrent à 25 Mont-Saint-Jean, sur la terre mouillée de pluie et de sang, dans les blés sombres, à l'endroit où passe maintenant, à quatre heures du matin en sifflant et en fouettant gaiement son cheval, Joseph, qui fait le service de la malle-poste de Nivelles.

LES MISÉRABLES

COSETTE

LIVRE CINQUIÈME

A CHASSE NOIRE MEUTE MUETTE

[Before the time given in this second selection from *Cosette*, Jean Valjean has escaped from the galleys, to which he had been again condemned after Fantine's death, has returned to Paris and has kept the promise he made to Fantine by rescuing Cosette from Thénardier. With her he finds a lodging in the most abandoned part of Paris. But Javert, the police inspector, is again on his track and forces him to flight. His pursuit by Javert and the police forms the subject of the following chapters.]

I

LES ZIGZAGS DE LA STRATÉGIE

Ici, pour les pages qu'on va lire et pour d'autres encore qu'on rencontrera plus tard, une observation est nécessaire.

Voilà bien des années déjà que l'auteur de ce livre, 5 forcé, à regret, de parler de lui, est absent de Paris. Depuis qu'il l'a quitté, Paris s'est transformé. Une ville nouvelle a surgi qui lui est en quelque sorte inconnue. Il n'a pas besoin de dire qu'il aime Paris; Paris est la ville natale de son esprit. Par suite des 10 démolitions et des reconstructions, le Paris de sa jeunesse, ce Paris qu'il a religieusement emporté dans sa mémoire, est à cette heure un Paris d'autrefois. Qu'on lui permette de parler de ce Paris-là comme

s'il existait encore. Il est possible que là où l'auteur va conduire les lecteurs en disant : " Dans telle rue il y a telle maison," il n'y ait plus aujourd'hui ni maison ni rue. Les lecteurs vérifieront, s'ils veulent en prendre la peine. Quant à lui, il ignore le Paris 5 nouveau, et il écrit avec le Paris ancien devant les yeux dans une illusion qui lui est précieuse. C'est une douceur pour lui de rêver qu'il reste derrière lui quelque chose de ce qu'il voyait quand il était dans son pays, et que tout ne s'est pas évanoui. Tant 10 qu'on va et vient dans le pays natal, on s'imagine que ces rues vous sont indifférentes, que ces fenêtres, ces toits et ces portes ne vous sont de rien, que ces murs vous sont étrangers, que ces arbres sont les premiers arbres venus, que ces maisons où l'on n'entre pas vous 15 sont inutiles, que ces pavés où l'on marche sont des pierres. Plus tard, quand on n'y est plus, on s'aperçoit que ces rues vous sont chères, que ces toits, ces fenêtres et ces portes vous manquent, que ces murailles vous sont nécessaires, que ces arbres sont vos 20 bien-aimés, que ces maisons où l'on n'entrait pas, on y entrait tous les jours, et qu'on a laissé de ses entrailles, de son sang et de son cœur dans ces pavés. Tous ces lieux qu'on ne voit plus, qu'on ne reverra jamais peut-être, et dont on a gardé l'image, prennent 25 un charme douloureux, vous reviennent avec la mélancolie d'une apparition, vous font la terre sainte visible, et sont, pour ainsi dire, la forme même de la France; et on les aime et on les évoque tels qu'ils sont, tels qu'ils étaient, et l'on s'obstine, et l'on n'y 30 veut rien changer, car on tient à la figure de la patrie comme au visage de sa mère.

Qu'il nous soit donc permis de parler du passé au présent. Cela dit, nous prions le lecteur d'en tenir note, et nous continuons.

Jean Valjean avait tout de suite quitté le boulevard et s'était engagé dans les rues, faisant le plus de lignes brisées qu'il pouvait, revenant quelquefois sur ses pas pour s'assurer qu'il n'était point suivi.

Cette manœuvre est propre au cerf traqué. Sur les terrains où la trace peut s'imprimer, cette manœuvre, entre autres avantages, celui de tromper les chasseurs et les chiens par le contre-pied. C'est ce qu'en vénerie on appelle *faux rembuchement*.

C'était une nuit de pleine lune. Jean Valjean n'en fut pas fâché. La lune, encore très près de l'horizon, coupait dans les rues de grands pans d'ombre et de lumière. Jean Valjean pouvait se glisser le long des maisons et des murs dans le côté sombre et observer le côté clair. Il ne réfléchissait peut-être pas assez que le côté obscur lui échappait. Pourtant, dans toutes les ruelles désertes qui avoisinent la rue de Poliveau, il crut être certain que personne ne venait derrière lui.

Cosette marchait sans faire de questions. Les souffrances des six premières années de sa vie avaient introduit quelque chose de passif dans sa nature. D'ailleurs, et c'est là une remarque sur laquelle nous aurons plus d'une occasion de revenir, elle était habituée, sans trop s'en rendre compte, aux singularités du bonhomme et aux bizarreries de la destinée. Et puis elle se sentait en sûreté étant avec lui.

Jean Valjean, pas plus que Cosette, ne savait où il allait. Il se confiait à Dieu comme elle se confiait à



lui. Il lui semblait qu'il tenait, lui aussi, quelqu'un de plus grand que lui par la main; il croyait sentir un être qui le menait, invisible. Du reste, il n'avait aucune idée arrêtée, aucun plan, aucun projet. Il n'était même pas absolument sûr que ce fût Javert, 5 et puis ce pouvait être Javert sans que Javert sût que c'était lui Jean Valjean. N'était-il pas déguisé? ne le croyait-on pas mort? Cependant depuis quelques jours il se passait des choses singulières. Il ne lui en fallait pas davantage. Il était déterminé à ne plus 10 rentrer dans la maison Gorbeau. Comme l'animal chassé du gîte, il cherchait un trou où se cacher, en attendant qu'il en trouvât un où se loger.

Jean Valjean décrivit plusieurs labyrinthes variés dans le quartier Mouffetard, déjà endormi comme s'il 15 avait encore la discipline du moyen âge et le joug du couvre-feu; il combina de diverses façons, dans des stratégies savantes, la rue Censier et la rue Copeau, la rue du Battoir-Saint-Victor et la rue du Puits-l'Ermitte. Il y a par là des logeurs, mais il n'y entraît 20 même pas, ne trouvant point ce qui lui convenait. Par exemple, il ne doutait pas que, si, par hasard, on avait cherché sa piste, on ne l'eût perdue.

Comme onze heures sonnaient à Saint-Étienne-du-Mont, il traversait la rue de Pontoise devant le 25 bureau du commissaire de police qui est au n° 14. Quelques instants après, l'instinct dont nous parlions plus haut fit qu'il se retourna. En ce moment, il vit distinctement, grâce à la lanterne du commissaire qui les trahissait, trois hommes qui le suivaient 30 d'assez près passer successivement sous cette lanterne dans le côté ténébreux de la rue. L'un de ces trois

hommes entra dans l'allée de la maison du commissaire. Celui qui marchait en tête lui parut décidément suspect.

— Viens, enfant, dit-il à Cosette, et il se hâta de quitter la rue de Pontoise.

Il fit un circuit, tourna le passage des Patriarches qui était fermé à cause de l'heure, arpenta la rue de l'Épée-de-Bois et la rue de l'Arbalète et s'enfonça dans la rue des Postes.

10 Il y a là un carrefour, où est aujourd'hui le collège Rollin et où vient s'embrancher la rue Neuve-Sainte-Geneviève.

(Il va sans dire que la rue Neuve-Sainte-Geneviève est une vieille rue, et qu'il ne passe pas une chaise de 15 poste tous les dix ans rue des Postes. Cette rue des Postes était au treizième siècle habitée par des potiers et son vrai nom est rue des Pots.)

La lune jetait une vive lumière dans ce carrefour. Jean Valjean s'embusqua sous une porte, calculant 20 que si ces hommes les suivaient encore, il ne pourrait manquer de les très-bien voir lorsqu'ils traverseraient cette clarté.

En effet, il ne s'était pas écoulé trois minutes que les hommes parurent. Ils étaient maintenant quatre; 25 tous de haute taille, vêtus de longues redingotes brunes, avec des chapeaux ronds, et de gros bâtons à la main. Ils n'étaient pas moins inquiétants par leur grande stature et leurs vastes poings que par leur marche sinistre dans les ténèbres. On eût dit quatre 30 spectres déguisés en bourgeois.

Ils s'arrêtèrent au milieu du carrefour et firent groupe comme des gens qui se consultent. Ils avaient

l'air indécis. Celui qui paraissait les conduire se tourna et désigna vivement de la main droite la direction où s'était engagé Jean Valjean; un autre semblait indiquer avec une certaine obstination la direction contraire. A l'instant où le premier se 5 retourna, la lune éclaira en plein son visage. Jean Valjean reconnut parfaitement Javert.

II

IL EST HEUREUX QUE LE PONT D'AUSTERLITZ PORTE
VOITURES

L'incertitude cessait pour Jean Valjean; heureusement elle durait encore pour ces hommes. Il profita de leur hésitation; c'était du temps perdu pour eux, 10 gagné pour lui. Il sortit de dessous la porte où il s'était tapi, et poussa dans la rue des Postes, vers la région du Jardin des Plantes. Cosette commençait à se fatiguer, il la prit dans ses bras et la porta. Il n'y avait point un passant, et l'on n'avait pas allumé 15 les réverbères à cause de la lune.

Il doubla le pas.

En quelques enjambées, il atteignit la poterie Goblet, sur la façade de laquelle le clair de la lune faisait très distinctement lisible la vieille inscription: 20

*De Goblet fils c'est ici la fabrique ;
Venez choisir des cruches et des brocs,
Des pots à fleurs, des tuyaux, de la brique,
A tout venant le Cœur vend des Carreaux.*

Il laissa derrière lui la rue de la Clef, puis la fontaine Saint-Victor, longea le Jardin des Plantes par les rues basses et arriva au quai. Là il se retourna.

Le quai était désert. Les rues étaient désertes. Personne derrière lui. Il respira.

Il gagna le pont d'Austerlitz.

Le péage y existait encore à cette époque.

- 5 Il se présenta au bureau du péager et donna un sou.
— C'est deux sous, dit l'invalidé du pont. Vous portez là un enfant qui peut marcher. Payez pour deux.

Il paya, contrarié que son passage eût donné lieu à
10 une observation. Toute fuite doit être un glissement.

Une grosse charrette passait la Seine en même temps que lui et allait comme lui sur la rive droite. Cela lui fut utile. Il put traverser tout le pont dans l'ombre de cette charrette.

- 15 Vers le milieu du pont, Cosette, ayant les pieds engourdis, désira marcher. Il la posa à terre et la reprit par la main.

Le pont franchi, il aperçut un peu à droite des chantiers devant lui. Il y marcha. Pour y arriver,
20 il fallait s'aventurer dans un assez large espace découvert et éclairé. Il n'hésita pas. Ceux qui le traquaient étaient évidemment dépistés, et Jean Valjean se croyait hors de danger. Cherché, oui; suivi, non.

- 25 Une petite rue, la rue du Chemin-Vert-Saint-Antoine, s'ouvrait entre deux chantiers enclos de murs. Cette rue était étroite, obscure, et comme faite exprès pour lui. Avant d'y entrer il regarda en arrière.

- 30 Du point où il était, il voyait dans toute sa longueur le pont d'Austerlitz.

Quatre ombres venaient d'entrer sur le pont.



Ces ombres tournaient le dos au Jardin des Plantes et se dirigeaient vers la rive droite.

Ces quatres ombres, c'étaient les quatre hommes.

Jean Valjean eut le frémissement de la bête reprise. 5

Il lui restait une espérance; c'est que ces hommes peut-être n'étaient pas encore entrés sur le pont et ne l'avaient pas aperçu au moment où il avait traversé, tenant Cosette par la main, la grande place éclairée.

En ce cas-là, en s'enfonçant dans la petite rue qui 10 était devant lui, s'il parvenait à atteindre les chantiers, les marais, les cultures, les terrains non bâtis, il pouvait échapper.

Il lui sembla qu'on pouvait se confier à cette petite rue silencieuse. Il y entra. 15

III

VOIR LE PLAN DE PARIS DE 1727

Au bout de trois cents pas, il arriva à un point où la rue se bifurquait. Elle se partageait en deux rues, obliquant l'une à gauche, l'autre à droite. Jean Valjean avait devant lui comme les deux branches d'un Y. Laquelle choisir? 20

Il ne balançait point et prit la droite.

Pourquoi?

C'est que la branche gauche allait vers le faubourg, c'est-à-dire vers les lieux habités, et la branche droite vers la campagne, c'est-à-dire vers les lieux déserts. 25

Cependant ils ne marchaient plus très rapidement. Le pas de Cosette ralentissait le pas de Jean Valjean.

Il se remit à la porter. Cosette appuyait sa tête sur l'épaule du bonhomme et ne disait pas un mot.

Il se retournait de temps en temps et regardait. Il avait soin de se tenir toujours du côté obscur de la rue. La rue était droite derrière lui. Les deux ou trois premières fois qu'il se retourna, il ne vit rien, le silence était profond, il continua sa marche un peu rassuré. Tout à coup, à un certain instant, s'étant retourné, il lui sembla voir dans la partie de la rue où il venait de passer, loin dans l'obscurité, quelque chose qui bougeait.

Il se précipita en avant, plutôt qu'il ne marcha, espérant trouver quelque ruelle latérale, s'évader par là, et rompre encore une fois sa piste.

15 Il arriva à un mur.

Ce mur pourtant n'était point une impossibilité d'aller plus loin; c'était une muraille bordant une rue transversale à laquelle aboutissait la rue où s'était engagé Jean Valjean.

20 Ici encore il fallait se décider; prendre à droite ou à gauche.

Il regarda à droite. La ruelle se prolongeait en tronçon entre des constructions qui étaient des hangars ou des granges, puis se terminait en impasse.

25 On voyait distinctement le fond du cul-de-sac; un grand mur blanc.

Il regarda à gauche. La ruelle de ce côté était ouverte, et, au bout de deux cents pas environ, tombait dans une rue dont elle était l'affluent. C'était 30 de ce côté-là qu'était le salut.

Au moment où Jean Valjean songeait à tourner à gauche, pour tâcher de gagner la rue qu'il entrevoy-

ait au bout de la ruelle, il aperçut, à l'angle de la ruelle et de cette rue vers laquelle il allait se diriger, une espèce de statue noire, immobile.

C'était quelqu'un, un homme, qui venait d'être posté là évidemment, et qui, barrant le passage, at- 5 tendait.

Jean Valjean recula.

Le point de Paris où se trouvait Jean Valjean, situé entre le faubourg Saint-Antoine et la Râpée, est un de ceux qu'ont transformés de fond en comble les 10 travaux récents, enlaidissement selon les uns, transfiguration selon les autres. Les cultures, les chantiers et les vieilles bâtisses se sont effacés. Il y a là aujourd'hui de grandes rues toutes neuves, des arènes, des cirques, des hippodromes, des embarcadères de 15 chemins de fer, une prison, Mazas; le progrès, comme on voit, avec son correctif.

Il y a un demi-siècle, dans cette langue usuelle populaire, toute faite de traditions, qui s'obstine à appeler l'Institut *les Quatre-Nations* et l'Opéra- 20 Comique *Feydeau* l'endroit précis où était parvenu Jean Valjean se nommait *le Petit-Picpus*. La porte Saint-Jacques, la porte Paris, la barrière des Sergents, les Porcherons, la Galiote, les Célestins, les Capucins, le Mail, la Bourbe, l'Arbre de Cracovie, la 25 Petite-Pologne, le Petit-Picpus, ce sont les noms du vieux Paris surnageant dans le nouveau. La mémoire du peuple flotte sur ces épaves du passé.

Le Petit-Picpus, qui du reste a existé à peine et n'a jamais été qu'une ébauche de quartier, avait 30 presque l'aspect monacal d'une ville espagnole. Les chemins étaient peu pavés, les rues étaient peu bâties.

Excepté les deux ou trois rues dont nous allons parler, tout y était muraille et solitude. Pas une boutique, pas une voiture, à peine çà et là une chandelle allumée aux fenêtres; toute lumière éteinte après 5 dix heures. Des jardins, des couvents, des chantiers, des marais; de rares maisons basses, et de grands murs aussi hauts que les maisons.

Tel était ce quartier au dernier siècle. La révolution l'avait déjà fort rabroué. L'édilité républicaine 10 l'avait démoli, percé, troué. Des dépôts de gravats y avaient été établis. Il y a trente ans, ce quartier disparaissait sous la rature des constructions nouvelles. Aujourd'hui il est biffé tout à fait. Le Petit-Picpus, dont aucun plan actuel n'a gardé trace, 15 est assez clairement indiqué dans le plan de 1727, publié à Paris chez Denis Thierry, rue Saint-Jacques, vis-à-vis la rue du Plâtre, et à Lyon chez Jean Girin, rue Mercière, à la Prudence. Le Petit-Picpus avait ce que nous venons d'appeler un Y de rues, formé 20 par la rue du Chemin-Vert-Saint-Antoine s'écartant en deux branches et prenant à gauche le nom de petite rue Picpus et à droite le nom de rue Polonceau. Les deux branches de l'Y étaient réunies à leur sommet comme par une barre. Cette barre se 25 nommait rue Droit-Mur. La rue Polonceau y aboutissait; la petite rue Picpus passait outre, et montait vers le marché Lenoir. Celui qui, venant de la Seine, arrivait à l'extrémité de la rue Polonceau avait à sa gauche la rue Droit-Mur, tournant brusquement à angle droit, devant lui la muraille de cette 30 rue, et à sa droite un prolongement tronqué de la rue Droit-Mur, sans issue, appelé le cul-de-sac Genrot.

C'était là qu'était Jean Valjean.

Comme nous venons de le dire, en apercevant la silhouette noire, en vedette à l'angle de la rue Droit-Mur et de la petite rue Picpus, il recula. Nul doute. Il était guetté par ce fantôme.

5

Que faire ?

Il n'était plus temps de rétrograder. Ce qu'il avait vu remuer dans l'ombre à quelque distance derrière lui le moment d'auparavant, c'était sans doute Javert et son escouade. Javert était probablement déjà au commencement de la rue à la fin de laquelle était Jean Valjean. Javert, selon toute apparence, connaissait ce petit dédale et avait pris ses précautions en envoyant un de ses hommes garder l'issue. Ces conjectures, si ressemblantes à des évidences, tourbillonnèrent tout de suite, comme une poignée de poussière qui s'envole à un vent subit, dans le cerveau douloureux de Jean Valjean. Il examina le cul-de-sac Genrot; là, barrage. Il examina la petite rue Picpus; là, une sentinelle. Il voyait cette figure sombre se détacher en noir sur le pavé blanc inondé de lune. Avancer, c'était tomber sur cet homme. Reculer, c'était se jeter dans Javert. Jean Valjean se sentait pris comme dans un filet qui se resserrait lentement. Il regarda le ciel avec désespoir.

25

IV

LES TATONNEMENTS DE L'ÉVASION

Pour comprendre ce qui va suivre, il faut se figurer d'une manière exacte la ruelle Droit-Mur et en particulier l'angle qu'on laissait à gauche quand on sor-

tait de la rue Polonceau pour entrer
 La ruelle Droit-Mur était à peu p
 bordée à droite jusqu'à la petite rue
 maisons de pauvre apparence; à gau
 5 bâtiment d'une ligne sévère comp
 corps de logis qui allaient se haussan
 d'un étage ou deux à mesure qu'ils
 la petite rue Picpus, de sorte que c
 élevé du côté de la petite rue Picpus
 10 du côté de la rue Polonceau. Là, à l'
 avons parlé, il s'abaissait au point
 qu'une muraille. Cette muraille n'all
 carrément à la rue; elle dessinait un
 en retraite, dérobé par ses deux angle
 15 vateurs qui eussent été l'un rue Pol
 rue Droit-Mur.

A partir des deux angles du pan cou
 se prolongeait sur la rue Polonceau jus
 son qui portait le n° 49 et sur la r
 20 où son tronçon était beaucoup plus c
 bâtiment sombre dont nous avons parl
 coupait le pignon, faisant ainsi dans la
 angle rentrant. Ce pignon était d'un
 on n'y voyait qu'une seule fenêtre, ou
 25 dire deux volets revêtus d'une feuille d
 jours fermés.

L'état des lieux que nous dressons
 rigoureuse exactitude et éveillera cer
 souvenir très précis dans l'esprit des anc
 30 du quartier.

Le pan coupé était entièrement ren
 chose qui ressemblait à une porte col

sérable. C'était un vaste assemblage informe de planches perpendiculaires, celles d'en haut plus larges que celles d'en bas, reliées par de longues lanières de fer transversales. A côté il y avait une porte cochère de dimension ordinaire et dont le 5 percement ne remontait évidemment pas à plus d'une cinquantaine d'années.

Un tilleul montrait son branchage au-dessus du pan coupé et le mur était couvert de lierre du côté de la rue Polonceau. 10

Dans l'imminent péril où se trouvait Jean Valjean, ce bâtiment sombre avait quelque chose d'inhabité et de solitaire qui le tentait. Il le parcourut rapidement des yeux. Il se disait que s'il parvenait à y pénétrer, il était peut-être sauvé. Il eut d'abord une idée et 15 une espérance.

Dans la partie moyenne de la devanture de ce bâtiment sur la rue Droit-Mur, il y avait à toutes les fenêtres des divers étages de vieilles cuvettes-entonnoirs en plomb. Les embranchements variés des conduits 20 qui allaient d'un conduit central aboutir à toutes ces cuvettes, dessinaient sur la façade une espèce d'arbre. Ces ramifications de tuyaux avec leurs cent coudes imitaient ces vieux ceps de vigne dépouillés qui se tordent sur la devanture des anciennes fermes. 25

Ce bizarre escalier aux branches de tôle et de fer fut le premier objet qui frappa Jean Valjean. Il assit Cosette le dos contre une borne en lui recommandant le silence, et courut à l'endroit où le conduit venait toucher le pavé. Peut-être y avait-il moyen 30 d'escalader par là et d'entrer dans la maison. Mais le conduit était délabré et hors de service et tenait à

peine à son scellement. D'ailleurs toutes les fenêtres de ce logis silencieux étaient grillées d'épaisses barres de fer, même les mansardes du toit. Et puis la lune éclairait pleinement cette façade, et l'homme qui 5 l'observait du bout de la rue aurait vu Jean Valjean faire l'escalade. Enfin que faire de Cosette ? comment la hisser au haut d'une maison à trois étages ?

Il renonça à grimper par le conduit et rampa le long du mur pour rentrer dans la rue Polonceau.

10 Quand il fut au pan coupé où il avait laissé Cosette, il remarqua que, là, personne ne pouvait le voir. Il échappait, comme nous venons de l'expliquer, à tous les regards, de quelque côté qu'ils vinssent. En outre il était dans l'ombre. Enfin il y avait deux 15 portes. Peut-être pourrait-on les forcer. Le mur au-dessus duquel il voyait le tilleul et le lierre donnait évidemment dans un jardin où il pourrait au moins se cacher, quoiqu'il n'y eût pas encore de feuilles aux arbres, et passer le reste de la nuit.

20 Le temps s'écoulait. Il fallait faire vite.

Il tâta la porte cochère et reconnut toute de suite qu'elle était condamnée au dedans et au dehors.

Il s'approcha de l'autre grande porte avec plus d'espoir. Elle était affreusement décrépite, son immen- 25 sité même la rendait moins solide, les planches étaient pourries, les ligatures de fer, il n'y en avait que trois, étaient rouillées. Il semblait possible de percer cette clôture vermoulue.

En l'examinant, il vit que cette porte n'était pas 30 une porte. Elle n'avait ni gonds, ni pentures, ni serrure, ni fente au milieu. Les bandes de fer la traversaient de part en part sans solution de continuité.

Par les crevasses des planches, il entrevit des moellons et des pierres grossièrement cimentés que les passants pouvaient y voir encore il y a dix ans. Il fut forcé de s'avouer avec consternation que cette apparence de porte était simplement le parement en bois d'une 5 bâtisse à laquelle elle était adossée. Il était facile d'arracher une planche, mais on se trouvait face à face avec un mur.

V

QUI SERAIT IMPOSSIBLE AVEC L'ÉCLAIRAGE AU GAZ

En ce moment un bruit sourd et cadencé commença à se faire entendre à quelque distance. Jean 10 Valjean risqua un peu son regard en dehors du coin de la rue. Sept ou huit soldats disposés en peloton venaient de déboucher dans la rue Polonceau. Il voyait briller les bayonnettes. Cela venait vers lui.

Ces soldats, en tête desquels il distinguait la haute 15 stature de Javert, s'avançaient lentement et avec précaution. Ils s'arrêtaient fréquemment. Il était visible qu'ils exploraient tous les recoins des murs et toutes les embrasures de portes et d'allées.

C'était, et ici la conjecture ne pouvait se tromper, 20 quelque patrouille que Javert avait rencontrée et qu'il avait requise.

Les deux acolytes de Javert marchaient dans leurs rangs.

Du pas dont ils marchaient et avec les stations 25 qu'ils faisaient, il leur fallait environ un quart d'heure pour arriver à l'endroit où se trouvait Jean Valjean. Ce fut un instant affreux. Quelques minutes sépa-

raient Jean Valjean de cet épouvantable précipice qui s'ouvrait devant lui pour la troisième fois. Et le bagne maintenant n'était plus seulement le bagne, c'était Cosette perdue à jamais; c'est-à-dire une vie
5 qui ressemblait au dedans d'une tombe.

Il n'y avait plus qu'une chose possible.

Jean Valjean avait cela de particulier qu'on pouvait dire qu'il portait deux besaces; dans l'une il avait les pensées d'un saint, dans l'autre les redoutables talents
10 d'un forçat. Il fouillait dans l'une ou dans l'autre, selon l'occasion.

Entre autres ressources, grâce à ses nombreuses évasions du bagne de Toulon, il était, on s'en souvient, passé maître dans cet art incroyable de s'élever,
15 sans échelles, sans crampons, par la seule force musculaire, en s'appuyant de la nuque, des épaules, des hanches et des genoux, en s'aidant à peine des rares reliefs de la pierre, dans l'angle droit d'un mur, au besoin jusqu'à la hauteur d'un sixième étage; art qui
20 a rendu si effrayant et si célèbre le coin de la cour de la Conciergerie de Paris par où s'échappa, il y a une vingtaine d'années, le condamné Battemolle.

Jean Valjean mesura des yeux la muraille au-dessus de laquelle il voyait le tilleul. Elle avait
25 environ dix-huit pieds de haut. L'angle qu'elle faisait avec le pignon du grand bâtiment était rempli, dans sa partie inférieure, d'un massif de maçonnerie de forme triangulaire, probablement destiné à préserver ce trop commode recoin des stations de ces
30 stercoraires qu'on appelle les passants. Ce remplissage préventif des coins de mur est fort usité à Paris.

Ce massif avait environ cinq pieds de haut. Du sommet de ce massif l'espace à franchir pour arriver sur le mur n'était guère que de quatorze pieds.

Le mur était surmonté d'une pierre plate sans chevron.

5

La difficulté était Cosette. Cosette, elle, ne savait pas escalader un mur. L'abandonner? Jean Valjean n'y songeait pas. L'emporter était impossible. Toutes les forces d'un homme lui sont nécessaires pour mener à bien ces étranges ascensions. Le moindre fardeau dérangerait son centre de gravité et le précipiterait.

Il aurait fallu une corde. Jean Valjean n'en avait pas. Où trouver une corde à minuit, rue Polonceau? Certes, en cet instant-là, si Jean Valjean avait eu un royaume, il l'eût donné pour une corde.

Toutes les situations extrêmes ont leurs éclairs qui tantôt nous aveuglent, tantôt nous illuminent.

Le regard désespéré de Jean Valjean rencontra la potence du réverbère du cul-de-sac Genrot.

20

A cette époque, il n'y avait point de becs de gaz dans les rues de Paris. A la nuit tombante on y allumait des réverbères placés de distance en distance, lesquels montaient et descendaient au moyen d'une corde qui traversait la rue de part en part et qui s'ajustait dans la rainure d'une potence. Le tourniquet où se dévidait cette corde était scellé au-dessous de la lanterne dans une petite armoire de fer dont l'allumeur avait la clef, et la corde elle-même était protégée par un étui de métal.

30

Jean Valjean, avec l'énergie d'une lutte suprême, franchit la rue d'un bond, entra dans le cul-de-sac, fit

sauter le pêne de la petite armoire avec la pointe de son couteau, et un instant après il était revenu près de Cosette. Il avait une corde. Ils vont vite en besogne, ces sombres trouveurs d'expédients, aux prises avec la fatalité.

Nous avons expliqué que les réverbères n'avaient pas été allumés cette nuit-là. La lanterne du cul-de-sac Genrot se trouvait donc naturellement éteinte comme les autres; et l'on pouvait passer à côté sans même remarquer qu'elle n'était plus à sa place.

Cependant l'heure, le lieu, l'obscurité, la préoccupation de Jean Valjean, ses gestes singuliers, ses allées et venues, tout cela commençait à inquiéter Cosette. Tout autre enfant qu'elle aurait depuis longtemps jeté les hauts cris. Elle se borna à tirer Jean Valjean par le pan de sa redingote. On entendait toujours de plus en plus distinctement le bruit de la patrouille qui approchait.

— Père, dit-elle tout bas, j'ai peur. Qu'est-ce qui vient donc là ?

— Chut ! répondit le malheureux homme, c'est la Thénardier.

Cosette tressaillit. Il ajouta :

— Ne dis rien. Laisse-moi faire. Si tu cries, si tu pleures, la Thénardier te guette. Elle vient pour te ravoïr.

Alors, sans se hâter, mais sans s'y prendre à deux fois pour rien, avec une précision ferme et brève, d'autant plus remarquable en un pareil moment que la patrouille et Javert pouvaient survenir d'un instant à l'autre, il défit sa cravate la passa autour du corps de Cosette sous les aisselles, en ayant soin qu'elle ne

pût blesser l'enfant, rattacha cette cravate à un bout de la corde au moyen de ce nœud que les gens de mer appellent nœud d'hirondelle, prit l'autre bout de cette corde dans ses dents, ôta ses souliers et ses bas, qu'il jeta par-dessus la muraille, monta sur le massif de maçonnerie et commença à s'élever dans l'angle du mur et du pignon avec autant de solidité et de certitude que s'il eût eu des échelons sous les talons et sous les coudes. Une demi-minute ne s'était pas écoulée qu'il était à genoux sur le mur. 10

Cosette le considérait avec stupeur, sans dire une parole. La recommandation de Jean Valjean et le nom de la Thénardier l'avaient glacée.

Tout à coup elle entendit la voix de Jean Valjean qui lui criait, tout en restant très basse : 15

— Adosse-toi au mur.

Elle obéit.

— Ne dis pas un mot et n'aie pas peur, reprit Jean Valjean.

Et elle se sentit enlever de terre. 20

Avant qu'elle eût le temps de se reconnaître, elle était au haut de la muraille.

Jean Valjean la saisit, la mit sur son dos, lui prit ses deux petites mains dans sa main gauche, se coucha à plat ventre et rampa sur le haut du mur jusqu'au pan coupé. Comme il l'avait deviné, il y avait là une bâtisse dont le toit partait du haut de la clôture en bois et descendait fort près de terre, selon un plan assez doucement incliné, en effleurant le tilleul. Circonstance heureuse, car la muraille était 30 beaucoup plus haute de ce côté que du côté de la rue.

Jean Valjean n'apercevait le sol au-dessous de lui que très profondément.

Il venait d'arriver au plan incliné du toit et n'avait pas encore lâché la crête de la muraille lorsqu'un 5 hourvari violent annonça l'arrivée de la patrouille. On entendit la voix tonnante de Javert :

— Fouillez le cul-de-sac ! La rue Droit-Mur est gardée, la petite rue Picpus aussi. Je réponds qu'il est dans le cul-de-sac !

10 Les soldats se précipitèrent dans le cul-de-sac Genrot.

Jean Valjean se laissa glisser le long du toit, tout en soutenant Cosette, atteignit le tilleul et sauta à terre. Soit terreur, soit courage, Cosette n'avait pas 15 soufflé. Elle avait les mains un peu écorchées.

VI

COMMENCEMENT D'UNE ÉNIGME

Jean Valjean se trouvait dans une espèce de jardin fort vaste et d'un aspect singulier ; un de ces jardins tristes qui semblent faits pour être regardés l'hiver et la nuit. Ce jardin était d'une forme oblongue avec 20 une allée de grands peupliers au fond, des futaies assez hautes dans les coins et un espace sans ombre au milieu, où l'on distinguait un très grand arbre isolé, puis quelques arbres fruitiers tordus et hérissés comme de grosses broussailles, des carrés de légumes, 25 une melonnière dont les cloches brillaient à la lune et un vieux puisard. Il y avait çà et là des bancs de pierre qui semblaient noirs de mousse. Les allées étaient bordées de petits arbustes sombres et toutes

droites. L'hérbe en envahissait la moitié et une moisissure verte couvrait le reste.

Jean Valjean avait à côté de lui la bâtisse dont le toit lui avait servi pour descendre, un tas de fagots, et derrière les fagots, tout contre le mur, une statue 5 de pierre dont la face mutilée n'était plus qu'un masque informe qui apparaissait vaguement dans l'obscurité.

La bâtisse était une sorte de ruine où l'on distinguait des chambres démantelées dont une, tout en- 10 combrée, semblait servir de hangar.

Le grand bâtiment de la rue Droit-Mur, qui faisait retour sur la petite rue Picpus, développait sur ce jardin deux façades en équerre. Ces façades du dedans étaient plus tragiques encore que celle du 15 dehors. Toutes les fenêtres étaient grillées. On n'y entrevoyait aucune lumière. Aux étages supérieurs il y avait des hottes comme aux prisons. L'une de ces façades projetait sur l'autre son ombre, qui retombait sur le jardin comme un immense drap noir. 20

On n'apercevait pas d'autre maison. Le fond du jardin se perdait dans la brume et dans la nuit. Cependant on y distinguait confusément des murailles qui s'entrecoupaient comme s'il y avait d'autres cultures au delà, et les toits bas de la rue Polonceau. 25

On ne pouvait rien se figurer de plus farouche et de plus solitaire que ce jardin. Il n'y avait personne, ce qui était tout simple à cause de l'heure; mais il ne semblait pas que cet endroit fût fait pour que quel- 30 qu'un y marchât, même en plein midi.

Le premier soin de Jean Valjean avait été de retrouver ses souliers et de se rechausser, puis d'entrer

dans le hangar avec Cosette. Celui qui s'évade ne se croit jamais assez caché. L'enfant, songeant toujours à la Thénardier, partageait son instinct de se blottir le plus possible.

5 Cosette tremblait et se serrait contre lui. On entendait le bruit tumultueux de la patrouille qui fouillait le cul-de-sac et la rue, les coups de crosses contre les pierres, les appels de Javert aux mouchards qu'il avait postés, et ses imprécations mêlées de paroles qu'on ne
10 distinguait point.

Au bout d'un quart d'heure, il sembla que cette espèce de grondement orageux commençait à s'éloigner. Jean Valjean ne respirait pas.

Il avait posé doucement sa main sur la bouche de
15 Cosette.

Au reste la solitude où il se trouvait était si étrangement calme que cet effroyable tapage, si furieux et si proche, n'y jetait même pas l'ombre d'un trouble.

Il semblait que ces murs fussent bâtis avec ces pierres
20 sourdes dont parle l'Écriture.

Tout à coup au milieu de ce calme profond, un nouveau bruit s'éleva; un bruit céleste, divin, ineffable, aussi ravissant que l'autre était horrible.

C'était un hymne qui sortait des ténèbres, un éblouissement de prière et d'harmonie dans l'obscur et effrayant silence de la nuit; des voix de femmes, mais des voix composées à la fois de l'accent pur des vierges et de l'accent naïf des enfants, de ces voix qui ne sont pas de la terre et qui ressemblent à celles
30 que les nouveau-nés entendent encore et que les moribonds entendent déjà. Ce chant venait du sombre édifice qui dominait le jardin. Au moment où le

vacarmē des démons s'éloignait, on eût dit un chœur d'anges qui s'approchait dans l'ombre.

Cosette et Jean Valjean tombèrent à genoux.

Ils ne savaient pas ce que c'était, ils ne savaient pas où ils étaient, mais ils sentaient tous deux, l'homme et 5 l'enfant, le pénitent et l'innocent, qu'il fallait qu'ils fussent à genoux.

Ces voix avaient cela d'étrange qu'elles n'empêchaient pas que le bâtiment ne parût désert. C'était comme un chant surnaturel dans une demeure inha- 10 bitée.

Pendant que ces voix chantaient, Jean Valjean ne songeait plus à rien. Il ne voyait plus la nuit, il voyait un ciel bleu. Il lui semblait sentir s'ouvrir ces ailes que nous avons tous au dedans de nous. 15

Le chant s'éteignit. Il avait peut-être duré longtemps. Jean Valjean n'aurait pu le dire. Les heures de l'extase ne sont jamais qu'une minute.

Tout était retombé dans le silence. Plus rien dans la rue, plus rien dans le jardin. Ce qui menaçait, ce 20 qui rassurait, tout s'était évanoui. Le vent froissait dans la crête du mur quelques herbes sèches qui faisaient un petit bruit doux et lugubre.

QUATREVINGT-TREIZE

LIVRE DEUXIÈME

[The royalist expedition to incite resistance against the Revolution embarked at Jersey, on the Claymore, June 1 1793, intending to land on the French coast opposite While the officers were talking over the war on deck, they heard below a cry and tumult.]

IV

TORMENTUM BELLI

Une des caronades de la batterie, une pièce de vingt-quatre, s'était détachée.

Ceci est le plus redoutable peut-être des événements de mer. Rien de plus terrible ne peut arriver à un
5 navire de guerre au large et en pleine marche.

Un canon qui casse son amarre devient brusquement on ne sait quelle bête surnaturelle. C'est une machine qui se transforme en un monstre. Cette masse court sur ses roues, a des mouvements de bille de bil-
10 lard, penche avec le roulis, plonge avec le tangage, va, vient, s'arrête, paraît méditer, reprend sa course, traverse comme une flèche le navire d'un bout à l'autre, pirouette, se dérobe, s'évade, se cabre, heurte, ébrèche, tue, extermine. C'est un béliet qui bat à sa fantaisie
15 une muraille. Ajoutez ceci: le béliet est de fer, la muraille est de bois. C'est l'entrée en liberté de la matière; on dirait que cet esclave éternel se venge; il semble que la méchanceté qui est dans ce que nous appelons les objets inertes sorte et éclate tout à coup;
20 cela a l'air de perdre patience et de prendre une

étrange revanche obscure; rien de plus inexorable que la colère de l'inanimé. Ce bloc forcené a les sauts de la panthère, la lourdeur de l'éléphant, l'agilité de la souris, l'opiniâtreté de la cognée, l'inattendu de la houle, les coups de coude de l'éclair, la surdité du sépulcre. Il pèse dix mille et ricoche comme une balle d'enfant. Ce sont des tournolements brusquement coupés d'angles droits. Et que faire? Comment en venir à bout? Une tempête cesse, un cyclône passe, un vent tombe, un mât brisé se remplace, une voie d'eau se bouche, un incendie s'éteint; mais que devenir avec cette énorme brute de bronze? De quelle façon s'y prendre? Vous pouvez raisonner un dogue, étonner un taureau, fasciner un boa, effrayer un tigre, attendrir un lion; aucune ressource avec ce monstre, un canon lâché. Vous ne pouvez pas le tuer, il est mort; en même temps il vit. Il vit d'une vie sinistre qui lui vient de l'infini. Il a sous lui son plancher qui le balance. Il est remué par le navire, qui est remué par la mer, qui est remuée par le vent. Cet exterminateur est un jouet. Le navire, les flots, les souffles, tout cela le tient; de là sa vie affreuse. Que faire à cet engrenage? Comment entraver ce mécanisme monstrueux du naufrage? Comment prévoir ces allées et venues, ces retours, ces arrêts, ces chocs? Chacun de ses coups au bordage peut défoncer le navire. Comment deviner ces affreux méandres? On a affaire à un projectile qui se ravise, qui a l'air d'avoir des idées, et qui change à chaque instant de direction. Comment arrêter ce qu'il faut éviter? L'horrible ca- non se démène, avance, recule, frappe à droite, frappe à gauche, fuit, passe, déconcerte l'attente, broie l'oba-

tacle, écrase les hommes comme des mouches. Toute la terreur de la situation est dans la mobilité du plancher. Comment combattre un plan incliné qui a des caprices ? Le navire a, pour ainsi dire, dans le ventre 5 la foudre prisonnière qui cherche à s'échapper ; quelque chose comme un tonnerre roulant sur un tremblement de terre.

En un instant tout l'équipage fut sur pied. La faute était au chef de pièce qui avait négligé de serrer 10 l'écrou de la chaîne d'amarrage et mal entravé les quatre roues de la caronade ; ce qui donnait du jeu à la semelle et au châssis, désaccordait les deux plateaux, et avait fini par disloquer la brague. Le combleau s'était cassé, de sorte que le canon n'était plus 15 ferme à l'affût. La brague fixe, qui empêche le recul, n'était pas encore en usage à cette époque. Un paquet de mer étant venu frapper le sabord, la caronade mal amarrée avait reculé et brisé sa chaîne, et s'était mise à errer formidablement dans l'entre-pont.

20 Qu'on se figure, pour avoir une idée de ce glissement étrange, une goutte d'eau courant sur une vitre.

Au moment où l'amarre cassa, les canonniers étaient dans la batterie. Les uns groupés, les autres épars, occupés aux ouvrages de mer que font les marins en 25 prévoyance d'un branle-bas de combat. La caronade, lancée par le tangage, fit une trouée dans ce tas d'hommes et en écrasa quatre du premier coup, puis, reprise et décochée par le roulis, elle coupa en deux un cinquième misérable, et alla heurter à la muraille du 30 bord une pièce de la batterie qu'elle démonta. De là le cri de détresse qu'on venait d'entendre. Tous les

hommes se pressèrent à l'escalier-échelle. La batterie se vida en un clin d'œil.

L'énorme pièce avait été laissée seule. Elle était livrée à elle-même. Elle était sa maîtresse et la maîtresse du navire. Elle pouvait en faire ce qu'elle voulait. Tout cet équipage d'hommes accoutumés à rire dans la bataille tremblait. Dire l'épouvante est impossible. 5

Le capitaine Boisberthelot et le lieutenant La Vieuville, deux intrépides pourtant, s'étaient arrêtés en haut de l'escalier, et muets, pâles, hésitants, regardaient dans l'entre-pont. Quelqu'un les écarta du coude et descendit. 10

C'était leur passager, le paysan, l'homme dont ils venaient de parler le moment d'auparavant. 15

Arrivé au bas de l'escalier-échelle, il s'arrêta.

V

VIS ET VIR

Le canon allait et venait dans l'entre-pont. On eût dit le chariot vivant de l'Apocalypse. Le falot de marine, oscillant sous l'étrave de la batterie, ajoutait à cette vision un vertigineux balancement d'ombre et de lumière. La forme du canon s'effaçait dans la violence de sa course, et il apparaissait, tantôt noir dans la clarté, tantôt reflétant de vagues blancheurs dans l'obscurité. 20

Il continuait l'exécution du navire. Il avait déjà fracassé quatre autres pièces et fait dans la muraille deux crevasses, heureusement au-dessus de la flottaison, mais par où l'eau entrerait, s'il survenait une 25

bourrasque. Il se ruait frénétiquement sur la membrure; les porques très robustes résistaient, les bois courbes ont une solidité particulière; mais on entendait leurs craquements sous cette massue démesurée, 5 frappant avec une sorte d'ubiquité inouïe, de tous les côtés à la fois. Un grain de plomb secoué dans une bouteille n'a pas des percussions plus insensées et plus rapides. Les quatre roues passaient et repassaient sur les hommes tués, les coupaient, les dépe- 10 çaient et les déchiquetaient, et des cinq cadavres avaient fait vingt tronçons qui roulaient à travers la batterie; les têtes mortes semblaient crier; des ruisseaux de sang se tordaient sur le plancher selon les balancements du roulis. Le vaigrage, avarié en 15 plusieurs endroits, commençait à s'entr'ouvrir. Tout le navire était plein d'un bruit monstrueux.

Le capitaine avait promptement repris son sang-froid, et sur son ordre on avait jeté par le carré, dans l'entrepont, tout ce qui pouvait amortir et entraver la 20 course effrénée du canon, les matelas, les hamacs, les rechanges de voiles, les rouleaux de cordages, les sacs d'équipage, et les ballots de faux assignats dont la corvette avait tout un chargement, cette infamie anglaise étant regardée comme de bonne guerre.

25 Mais que pouvaient faire ces chiffons? Personne n'osant descendre pour les disposer comme il eût fallu, en quelques minutes ce fut de la charpie.

Il y avait juste assez de mer pour que l'accident fût aussi complet que possible. Une tempête eût été 30 désirable; elle eût peut-être culbuté le canon, et, une fois les quatre roues en l'air, on eût pu s'en rendre maître. Cependant le ravage s'aggravait. Il y avait

des écorchures et même des fractures aux mâts, qui, emboîtés dans la charpente de la quille, traversent les étages des navires et y font comme de gros piliers ronds. Sous les frappaements convulsifs du canon, le mât de misaine s'était lézardé, le grand mât lui-même 5 était entamé. La batterie se disloquait. Dix pièces sur trente étaient hors de combat ; les brèches au bordage se multipliaient et la corvette commençait à faire eau.

Le vieux passager descendu dans l'entre-pont 10 semblait un homme de pierre au bas de l'escalier. Il jetait sur cette dévastation un œil sévère. Il ne bougeait point. Il paraissait impossible de faire un pas dans la batterie.

Chaque mouvement de la caronade en liberté ébau- 15 chait l'effondrement du navire. Encore quelques instants, et le naufrage était inévitable.

Il fallait périr ou couper court au désastre ; prendre un parti, mais lequel ?

Quelle combattante que cette caronade ! 20

Il s'agissait d'arrêter cette épouvantable folle.

Il s'agissait de colleter cet éclair.

Il s'agissait de terrasser cette foudre.

Boisberthelot dit à la Vieuville :

— Croyez-vous en Dieu, chevalier ? 25

La Vieuville répondit :

— Oui. Non. Quelquefois.

— Dans la tempête ?

— Oui. Et dans des moments comme celui-ci.

— Il n'y a en effet que Dieu qui puisse nous tirer 30 de là, dit Boisberthelot.

Tous se taisaient, laissant la caronade faire son fracas horrible.

Du dehors, le flot battant le navire répondait aux chocs du canon par des coups de mer. On eût dit
5 deux marteaux alternant.

Tout à coup, dans cette espèce de cirque inabordable où bondissait le canon échappé, on vit un homme apparaître, une barre de fer à la main. C'était l'auteur de la catastrophe, le chef de pièce coupable de
10 négligence et cause de l'accident, le maître de la caronade. Ayant fait le mal, il voulait le réparer. Il avait empoigné une barre d'aspect d'une main, une drosse à nœud coulant de l'autre main, et il avait sauté par le carré dans l'entre-pont.

15 Alors une chose farouche commença; spectacle titanique; le combat du canon contre le canonnier; la bataille de la matière et de l'intelligence, le duel de la chose contre l'homme.

L'homme s'était posté dans un angle, et, sa barre
20 et sa corde dans ses deux poings, adossé à une porque, affermi sur ses jarrets qui semblaient deux piliers d'acier, livide, calme, tragique, comme enraciné dans le plancher, il attendait.

Il attendait que le canon passât près de lui.

25 Le canonnier connaissait sa pièce, et il lui semblait qu'elle devait le connaître. Il vivait depuis longtemps avec elle. Que de fois il lui avait fourré la main dans la gueule! C'était son monstre familier. Il se mit à lui parler comme à son chien.

30 — Viens, disait-il. Il l'aimait peut-être.

Il paraissait souhaiter qu'elle vînt à lui.

Mais venir à lui, c'était venir sur lui. Et alors il

était perdu. Comment éviter l'écrasement? Là était la question. Tous regardaient, terrifiés.

Pas une poitrine ne respirait librement, excepté peut-être celle du vieillard qui était seul dans l'entre-pont avec les deux combattants, témoin sinistre. 5

Il pouvait lui-même être broyé par la pièce. Il ne bougeait pas.

Sous eux le flot, aveugle, dirigeait le combat.

Au moment où, acceptant ce corps à corps effroyable, le canonnier vint provoquer le canon, un hasard 10 des balancements de la mer fit que la caronade demeura un moment immobile et comme stupéfaite. "Viens donc!" lui disait l'homme. Elle semblait écouter.

Subitement elle sauta sur lui. L'homme esquiva 15 le choc.

La lutte s'engagea. Lutte inouïe. Le fragile se colletant avec l'invulnérable. Le belluaire de chair attaquant la bête d'airain. D'un côté une force, de l'autre une âme. 20

Tout cela se passait dans une pénombre. C'était comme la vision indistincte d'un prodige.

Une âme; chose étrange, on eût dit que le canon en avait une, lui aussi; mais une âme de haine et de rage. Cette cécité paraissait avoir des yeux. Le 25 monstre avait l'air de guetter l'homme. Il y avait, on l'eût pu croire du moins, de la ruse dans cette masse. Elle aussi choisissait son moment. C'était on ne sait quel gigantesque insecte de fer ayant ou semblant avoir une volonté de démon. Par moment, 30 cette sauterelle colossale cognait le plafond bas de la batterie, puis elle retombait sur ses quatre roues

comme un tigre sur ses quatre griffes, et se remettait à courir sur l'homme. Lui, souple, agile, adroit, se tordait comme une couleuvre sous tous ces mouvements de foudre. Il évitait les rencontres, mais les 5 coups auxquels il se dérobaient tombaient sur le navire et continuaient de le démolir.

Un bout de chaîne cassée était resté accroché à la caronade. Cette chaîne s'était enroulée on ne sait comment dans la vis du bouton de culasse. Une ex- 10 trémité de la chaîne était fixée à l'affût. L'autre, libre, tournoyait éperdûment autour du canon dont elle exagérait tous les soubresauts. La vis la tenait comme une main fermée, et cette chaîne, multipliant les coups de bélier par des coups de lanière, faisait 15 autour du canon un tourbillon terrible, fouet de fer dans un poing d'airain. Cette chaîne compliquait le combat.

Pourtant l'homme luttait. Même, par instant, c'était l'homme qui attaquait le canon; il rampait le 20 long du bordage, sa barre et sa corde à la main; et le canon avait l'air de comprendre, et, comme s'il devenait un piège, fuyait. L'homme, formidable, le poursuivait.

De telles choses ne peuvent durer longtemps. Le 25 canon sembla se dire tout à coup: Allons! il faut en finir! et il s'arrêta. On sentit l'approche du dénoûment. Le canon, comme en suspens, semblait avoir ou avait, car pour tous c'était un être, une préméditation féroce. Brusquement il se précipita sur le 30 canonnier. Le canonnier se rangea de côté, le laissa passer, et lui cria en riant: "A refaire!" Le canon, comme furieux, brisa une caronade à bâbord; puis

ressaisi par la fronde invisible qui le tenait, il s'élança à tribord sur l'homme, qui échappa. Trois caronades s'effondrèrent sous la poussée du canon ; alors, comme aveugle et ne sachant plus ce qu'il faisait, il tourna le dos à l'homme, roula de l'arrière à l'avant, détraqua 5 l'étrave et alla faire une brèche à la muraille de proue. L'homme s'était réfugié au pied de l'escalier, à quelques pas du vieillard témoin. Le canonnier tenait sa barre d'aspect en arrêt. Le canon parut l'apercevoir, et, sans prendre la peine de se retourner, recula sur 10 l'homme avec une promptitude de coup de hache. L'homme acculé au bordage était perdu. Tout l'équipage poussa un cri.

Mais le vieux passager jusqu'alors immobile s'était élancé lui-même plus rapide que toutes ces rapidités 15 farouches. Il avait saisi un ballot de faux assignats, et, au risque d'être écrasé, il avait réussi à le jeter entre les roues de la caronade. Ce mouvement décisif et périlleux n'eût pas été exécuté avec plus de justesse et de précision par un homme rompu à tous les exer- 20 cises décrits dans le livre de Durosél sur la *Manœuvre du canon de mer*.

Le ballot fit l'effet d'un tampon. Un caillou enraye un bloc, une branche d'arbre détourne une avalanche. La caronade trébucha. Le canonnier à son tour, sais- 25 sissant ce joint redoutable, plongea sa barre de fer entre les rayons d'une des roues d'arrière. Le canon s'arrêta.

Il penchait. L'homme, d'un mouvement de levier imprimé à la barre, le fit basculer. La lourde masse 30 se renversa, avec le bruit d'une cloche qui s'écroule, et l'homme se ruant à corps perdu, ruisselant de

sueur, passa le nœud coulant de la drosse au cou de bronze du monstre terrassé.

C'était fini. L'homme avait vaincu. La fourmi avait eu raison du mastodonte; le pygmée avait fait
5 le tonnerre prisonnier.

Les soldats et les marins battirent des mains.

Tout l'équipage se précipita avec des câbles et des chaînes, et en un instant le canon fut amarré.

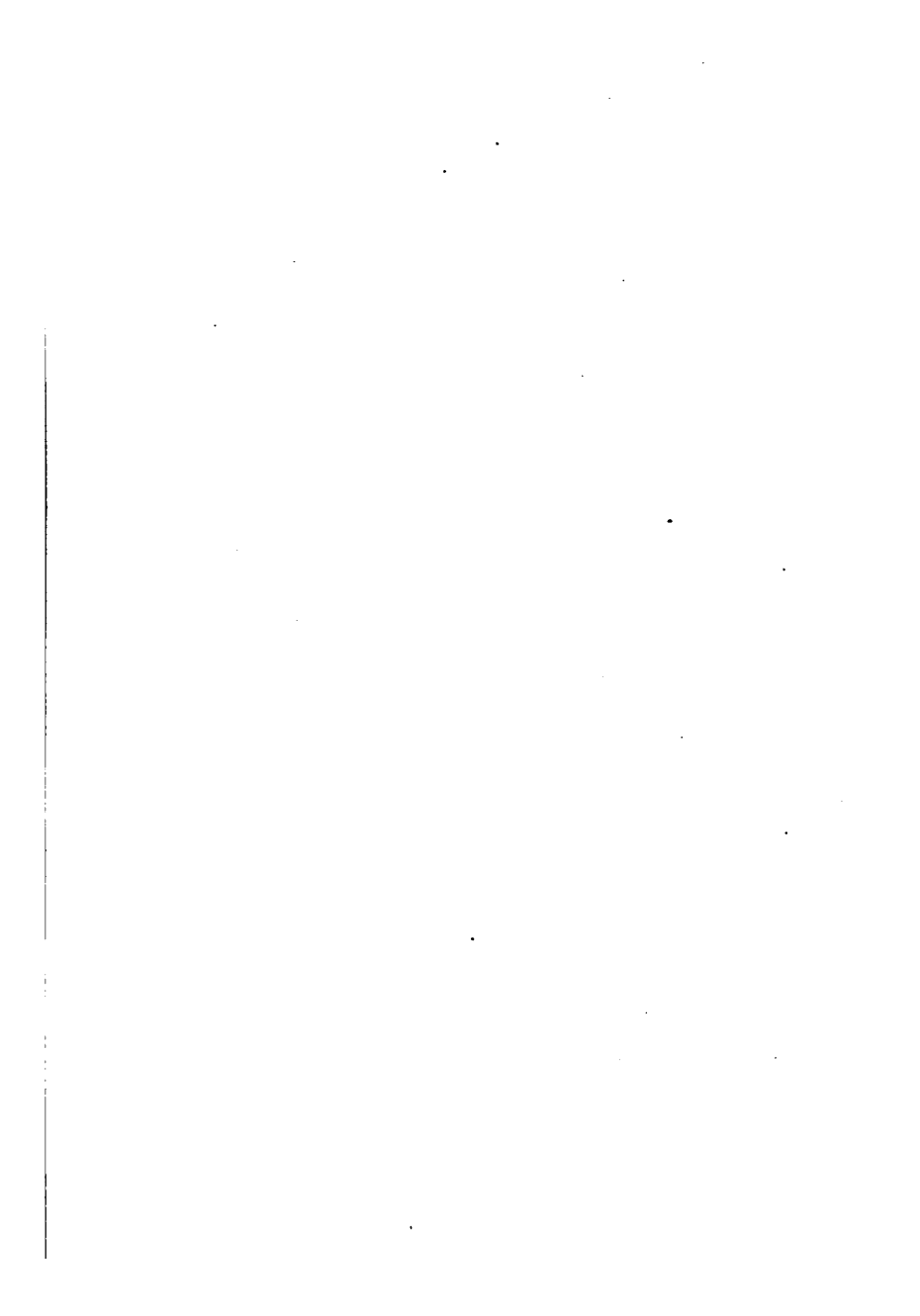
Le canonnier salua le passager.

10 — Monsieur, lui dit-il, vous m'avez sauvé la vie.

Le vieillard avait repris son attitude impassible, et ne répondit pas.

PART II

POETRY



ODES ET BALLADES

UNE FÉE

... La reine Mab m'a visité. C'est elle
Qui fait dans le sommeil veiller l'âme immortelle.
ÉMILE DESCHAMPS.—*Roméo et Juliette.*

5 Que ce soit Urgèle ou Morgane,
J'aime, en un rêve sans effroi,
Qu'une fée au corps diaphane,
Ainsi qu'une fleur qui se fane,
Vienne pencher son front sur moi.

10 C'est elle dont le luth d'ivoire
Me redit, sur un mâle accord,
Vos contes, qu'on n'oserait croire,
Bons paladins, si votre histoire
N'était plus merveilleuse encor.

15 C'est elle, aux choses qu'on révère
Qui m'ordonne de m'allier,
Et qui veut que ma main sévère
Joigne la harpe du trouvère
Au gantelet du chevalier.

Dans le désert qui me réclame,
Cachée en tout ce que je vois,

C'est elle qui fait, pour mon âme,
De chaque rayon une flamme,
Et de chaque bruit une voix ;

Elle,—qui dans l'onde agitée
Murmure en sortant du rocher, 5
Et, de me plaire tourmentée,
Suspend la cigogne argentée
Au faite aigu du noir clocher ;

Quand, l'hiver, mon foyer pétille,
C'est elle qui vient s'y tapir, 10
Et me montre, au ciel qui scintille,
L'étoile qui s'éteint et brille,
Comme un œil prêt à s'assoupir.

Qui, lorsqu'en des manoirs sauvages
J'erre, cherchant nos vieux berceaux, 15
M'environnant de mille images,
Comme un bruit du torrent des âges,
Fait mugir l'air sous les arceaux.

Elle,—qui, la nuit, quand je veille,
M'apporte de confus abois, 20
Et, pour endormir mon oreille,
Dans le calme du soir, éveille
Un cor lointain au fond des bois !

Que ce soit Urgèle ou Morgane,
J'aime, en un rêve sans effroi, 25
Qu'une fée au corps diaphane,
Ainsi qu'une fleur qui se fane,
Vienne pencher son front sur moi !

A LA COLONNE DE LA PLACE VENDÔME

Parva magnis.

I

O monument vengeur ! trophée indélébile !
 Bronze qui, tournoyant sur ta base immobile,
 Sembles porter au ciel ta gloire et ton néant ;
 Et, de tout ce qu'a fait une main colossale,
 5 Seul es resté debout ; — ruine triomphale
 De l'édifice du géant !

Débris du Grand Empire et de la Grande Armée,
 Colonne, d'où si haut parle la renommée !
 Je t'aime. L'étranger t'admire avec effroi.
 10 J'aime tes vieux héros, sculptés par la victoire,
 Et tous ces fantômes de gloire
 Qui se pressent autour de toi.

J'aime à voir sur tes flancs, colonne étincelante,
 Revivre ces soldats qu'en leur onde sanglante
 15 Ont roulés le Danube, et le Rhin, et le Pô !
 Tu mets comme un guerrier le pied sur ta conquête.
 J'aime ton piédestal d'armures, et ta tête
 Dont le panache est un drapeau !

Au bronze de Henri mon orgueil te marie.
 20 J'aime à vous voir tous deux, honneur de la patrie,
 Immortels, dominant nos troubles passagers,
 Sortir, signes jumeaux d'amour et de colère,
 Lui, de l'épargne populaire,
 Toi, des arsenaux étrangers !

Que de fois, tu le sais, quand la nuit sous ses voiles
Fait fuir la blanche lune ou trembler les étoiles,
Je viens, triste, évoquer tes fastes devant moi;
Et, d'un œil enflammé dévorant ton histoire,
Prendre, convive obscur, ma part de tant de gloire, 5
 Comme un pâtre au banquet d'un roi!

Que de fois j'ai cru voir, ô colonne française,
Ton arain ennemi rugir dans la fournaise!
Que de fois, ranimant tes combattants épars,
Heurtant sur tes parois leurs armes dérouillées, 10
 J'ai ressuscité ces mêlées
 Qui t'assiégent de toutes parts!

Jamais, ô monument, même ivres de leur nombre,
Les étrangers sans peur n'ont passé sous ton ombre.
Leurs pas n'ébranlent point ton bronze souverain. 15
Quand le sort une fois les poussa vers nos rives,
Ils n'osaient étaler leurs parades oisives
 Devant tes batailles d'airain!

II

Mais quoi! n'entends-je point, avec de sourds mur-
 mures
De ta base à ton front bruire les armures? 20
Colonne! il m'a semblé qu'éblouissant mes yeux,
Tes bataillons cuivrés cherchaient à redescendre . . .
Que tes demi-dieux, noirs d'une héroïque cendre,
Interrompaient soudain leur marche vers les cieux.

Leur voix mêlait des noms à leur vieille devise: 25
"TARENTE, REGGIO, DALMATIE ET TRÉVISE!"

Et leurs aigles, sortant de leur puissant sommeil,
Suivaient d'un bec ardent cette aigle à double tête,
Dont l'œil, ami de l'ombre où son essor s'arrête,
Se baisse à leur regard, comme aux feux du soleil!

5 Qu'est-ce donc?—Et pourquoi, bronze envié de Rome,
Vois-je tes légions frémir comme un seul homme?
Quel impossible outrage à ta hauteur atteint?
Qui donc a réveillé ces ombres immortelles,
Ces aigles qui, battant ta base de leurs ailes,
10 Dans leur ongle captif pressent leur foudre éteint?

III

Je comprends:—l'étranger, qui nous croit sans mémoire,
Veut, feuillet par feuillet, déchirer notre histoire,
Écrite avec du sang, à la pointe du fer.—
Ose-t-il, imprudent! heurter tant de trophées?
15 De ce bronze, forgé de foudres étouffées,
Chaque étincelle est un éclair!

Est-ce Napoléon qu'il frappe en notre armée?
Veut-il, de cette gloire en tant de lieux semée,
Disputer l'héritage à nos vieux généraux?
20 Pour un fardeau pareil il a la main débile!
L'empire d'Alexandre et les armes d'Achille
Ne se partagent qu'aux héros.

Mais non! l'Autrichien, dans sa fierté qu'il dompte,
Est content si leurs noms ne disent que sa honte.
25 Il fait de sa défaite un titre à nos guerriers,

Et, craignant des vainqueurs moins que des feudataires,

Il pardonne aux fleurons de nos ducs militaires,
Si ce ne sont que des lauriers.

Bronze! il n'a donc jamais, fier pour une victoire,
Subi de tes splendeurs l'aspect expiatoire? 5
D'où vient tant de courage à cet audacieux?
Croit-il impunément toucher à nos annales?
Et comment donc lit-il ces pages triomphales
Que tu déroules dans les cieux?

Est-ce un langage obscur à ses regards timides? 10
Eh! qu'il s'en fasse instruire au pied des Pyramides,
A Vienne, au vieux Kremlin, au morne Escurial!
Qu'il en parle à ces rois, cour dorée et nombreuse,
Qui naguère peuplait d'une tente poudreuse
Le vestibule impérial! 15

IV

A quoi pense-t-il donc, l'étranger qui nous brave?
N'avions-nous pas hier l'Europe pour esclave?
Nous, subir de son joug l'indigne talion!
Non! au champ du combat nous pouvons reparaître.
On nous a mutilés; mais le temps a peut-être 20
Fait croître l'ongle du lion.

De quel droit viennent-ils découronner nos gloires?
Les Bourbons ont toujours adopté des victoires.
Nos rois t'ont défendu d'un ennemi tremblant,
O trophée! à leurs pieds tes palmes se déposent; 25
Et si tes quatre aigles reposent,
C'est à l'ombre du drapeau blanc.

Quoi! le globe est ému de volcans électriques;
 Derrière l'océan grondent les Amériques;
 Stamboul rugit; Hellé remonte aux jours anciens;
 Lisbonne se débat aux mains de l'Angleterre . . .
 5 Seul, le vieux peuple franc s'indigne que la terre
 Tremble à d'autres pas que les siens!

Prenez garde, étrangers!—nous ne savons que faire!
 La paix nous berce en vain dans son oisive sphère,
 L'arène de la guerre a pour nous tant d'attrait!
 10 Nous froissons dans nos mains, hélas! inoccupées,
 Des lyres, à défaut d'épées!
 Nous chantons, comme on combattrait!

Prenez garde!—La France, où grandit un autre âge,
 N'est pas si morte encor qu'elle souffre un outrage!
 15 Les partis pour un temps voileront leur tableau.
 Contre une injure, ici, tout s'unit, tout se lève,
 Tout s'arme, et la Vendée aiguïsera son glaive
 Sur la pierre de Waterloo.

Vous dérobez des noms!—Quoi donc! faut-il qu'on
 aille
 20 Lever sur tous vos champs des titres de bataille?
 Faut-il, quittant ces noms par la valeur trouvés,
 Pour nos gloires, chez vous, chercher d'autres bap-
 têmes?
 Sur l'airain de vos canons mêmes
 Ne sont-ils point assez gravés?

25 L'étranger briserait le blason de la France!
 On verrait, enhardi par notre indifférence,

Sur nos fiers écussons tomber son vil marteau !
Ah ! comme ce Romain qui remuait la terre,
Vous portez, ô Français ! et la paix et la guerre
 Dans le pli de votre manteau.

Votre aile en un moment touche, à sa fantaisie, 5
L'Afrique par Cadix et par Moscou l'Asie.
Vous chassez en courant Anglais, Russes, Germains ;
Les tours croulent devant vos trompettes fatales ;
 Et de toutes les capitales
 Vos drapeaux savent les chemins. 10

Quand leur destin se pèse avec vos destinées,
Toutes les nations s'inclinent détronées.
La gloire pour vos noms n'a point assez de bruit.
Sans cesse autour de vous les états se déplacent.
Quand votre astre paraît, tous les autres s'effacent ; 15
 Quand vous marchez, l'univers suit !

Que l'Autriche en rampant de nœuds vous environne,
Les deux géants de France ont foulé sa couronne !
L'histoire, qui des temps ouvre le Panthéon,
Montre empreints aux deux fronts du vautour d'Alle- 20
 magne
 La sandale de Charlemagne,
 L'éperon de Napoléon.

Allez !—Vous n'avez plus l'aigle qui de son aire
Sur tous les fronts trop hauts portait votre tonnerre ;
Mais il vous reste encor l'oriflamme et les lys. 25
Mais c'est le coq gaulois qui réveille le monde ;
Et son cri peut promettre à votre nuit profonde
 L'aube du soleil d'Austerlitz !

V

C'est moi qui me tairais ! Moi qu'enivrait naguère
 Mon nom saxon, mêlé parmi des cris de guerre !
 Moi, qui suivais le vol d'un drapeau triomphant !
 Qui, joignant aux clairons ma voix entrecoupée,
 5 Eus pour premier hochet le nœud d'or d'une épée !
 Moi, qui fus un soldat quand j'étais un enfant !

Non, frères ! non, Français de cet âge d'attente !
 Nous avons tous grandi sur le seuil de la tente.
 Condamnés à la paix, aiglons bannis des cieux,
 10 Sachons du moins, veillant aux gloires paternelles,
 Garder de tout affront, jalouses sentinelles,
 Les armures de nos aïeux !
 Février 1827.

LES ORIENTALES

A M. LOUIS BOULANGER

MAZEPPA

Away !— Away !—

BYRON.—*Mazeppa*.

En avant ! en avant !

I

Ainsi, quand Mazeppa, qui rugit et qui pleure,
 A vu ses bras, ses pieds, ses flancs qu'un sabre effleure,
 15 Tous ses membres liés
 Sur un fougueux cheval, nourri d'herbes marines,

Qui fume, et fait jaillir le feu de ses narines
Et le feu de ses pieds;

Quand il s'est dans ses nœuds roulé comme un reptile,

Qu'il a bien réjoui de sa rage inutile

Ses bourreaux tout joyeux,

5

Et qu'il retombe enfin sur la croupe farouche,

La sueur sur le front, l'écume dans la bouche,

Et du sang dans les yeux,

Un cri part; et soudain voilà que par la plaine

Et l'homme et le cheval, emportés, hors d'haleine,

10

Sur les sables mouvants,

Seuls, emplissant de bruit un tourbillon de poudre

Pareil au noir nuage où serpente la foudre,

Volent avec les vents!

Ils vont. Dans les vallons comme un orage ils passent,
sent,

Comme ces ouragans qui dans les monts s'entassent,

Comme un globe de feu;

Puis déjà ne sont plus qu'un point noir dans la brume,

Puis s'effacent dans l'air comme un flocon d'écume

Au vaste océan bleu.

20

Ils vont. L'espace est grand. Dans le désert immense,

Dans l'horizon sans fin qui toujours recommence,

Ils se plongent tous deux.

Leur course comme un vol les emporte, et grands
chênes,

Villes et tours, monts noirs liés en longues chaînes,
Tout chancelle autour d'eux.

Et si l'infortuné, dont la tête se brise,
Se débat, le cheval, qui devance la brise,
5 D'un bond plus effrayé
S'enfonce au désert vaste, aride, infranchissable,
Qui devant eux s'étend, avec ses plis de sable,
Comme un manteau rayé.

Tout vacille et se peint de couleurs inconnues;
10 Il voit courier les bois, courir les larges nues,
Le vieux donjon détruit,
Les monts dont un rayon baigne les intervalles;
Il voit; et des troupeaux de fumantes cavales
Le suivent à grand bruit.

15 Et le ciel, où déjà les pas du soir s'allongent,
Avec ses océans de nuages où plongent
Des nuages encor,
Et son soleil qui fend leurs vagues de sa proue,
Sur son front ébloui tourne comme une roue
20 De marbre aux veines d'or.

Son œil s'égare et luit, sa chevelure traîne,
Sa tête pend; son sang rougit la jaune arène,
Les buissons épineux;
Sur ses membres gonflés la corde se replie
25 Et comme un long serpent resserre et multiplie
Sa morsure et ses nœuds.

Le cheval, qui ne sent ni le mors ni la selle,
Toujours fuit, et toujours son sang coule et ruisselle,

Sa chair tombe en lambeaux;
Hélas! voici déjà qu'aux cavales ardentes
Qui le suivaient, dressant leurs crinières pendantes,
Succèdent les corbeaux!

Les corbeaux, le grand-duc à l'œil rond, qui s'ef- 5
fraie,

L'aigle effaré des champs de bataille, et l'orfraie,
Monstre au jour inconnu,

Les obliques hiboux, et le grand vautour fauve
Qui fouille au flanc des morts, où son col rouge et
chauve

Plonge comme un bras nu! 10

Tous viennent élargir la funèbre volée;
Tous quittent pour le suivre et l'yeuse isolée
Et les nids du manoir.

Lui, sanglant, éperdu, sourd à leurs cris de joie,
Demande en les voyant: Qui donc là-haut déploie 15
Ce grand éventail noir?

La nuit descend lugubre, et sans robe étoilée.
L'essaim s'acharne, et suit, tel qu'une meute ailée,
Le voyageur fumant.

Entre le ciel et lui, comme un tourbillon sombre, 20
Il les voit, puis les perd, et les entend dans l'ombre
Voler confusément.

Enfin, après trois jours d'une course insensée,
Après avoir franchi fleuves à l'eau glacée,

Steppes, forêts, déserts, 25

Le cheval tombe aux cris des mille oiseaux de proie,
Et son ongle de fer sur la pierre qu'il broie
Éteint ses quatre éclairs.

Voilà l'infortuné gisant, nu, misérable,
Tout tacheté de sang, plus rouge que l'érable
Dans la saison des fleurs.

Le nuage d'oiseaux sur lui tourne et s'arrête;
5 Maint bec ardent aspire à ronger dans sa tête
Ses yeux brûlés de pleurs.

Eh bien ! ce condamné qui hurle et qui se traîne,
Ce cadavre vivant, les tribus de l'Ukraine
Le feront prince un jour.

10 Un jour, semant les champs de morts sans sépultures,
Il dédommagera par de larges pâtures
L'orfraie et le vautour.

Sa sauvage grandeur naîtra de son supplice.
Un jour, des vieux hetmans il ceindra la pelisse,
15 Grand à l'œil ébloui;
Et quand il passera, ces peuples de la tente,
Prosternés, enverront la fanfare éclatante
Bondir autour de lui !

II

Ainsi, lorsqu'un mortel, sur qui son dieu s'étale,
20 S'est vu lier vivant sur ta croupe fatale,
Génie, ardent coursier,
En vain il lutte, hélas ! tu bondis, tu l'emportes
Hors du monde réel, dont tu brises les portes
Avec tes pieds d'acier !

25 Tu franchis avec lui déserts, cimes chenues
Des vieux monts, et les mers, et, par delà les nues,
De sombres régions;

Et mille impurs esprits que ta course réveille
Autour du voyageur, insolente merveille,
Pressent leurs légions.

Il traverse d'un vol, sur tes ailes de flamme,
Tous les champs du possible, et les mondes de l'âme; 5
Boit au fleuve éternel;
Dans la nuit orageuse ou la nuit étoilée,
Sa chevelure, aux crins des comètes mêlée,
Flamboie au front du ciel.

Les six lunes d'Herschel, l'anneau du vieux Saturne, 10
Le pôle, arrondissant une aurore nocturne
Sur son front boréal,
Il voit tout; et pour lui ton vol, que rien ne lasse,
De ce monde sans borne à chaque instant déplace
L'horizon idéal. 15

Qui peut savoir, hormis les démons et les anges,
Ce qu'il souffre à te suivre, et quels éclairs étranges
A ses yeux reluiront,
Comme il sera brûlé d'ardentes étincelles,
Hélas! et dans la nuit combien de froides ailes 20
Viendront battre son front?

Il crie épouvanté, tu poursuis implacable.
Pâle, épuisé, béant, sous ton vol qui l'accable
Il ploie avec effroi;
Chaque pas que tu fais semble creuser sa tombe. 25
Enfin le terme arrive . . . il court, il vole, il tombe,
Et se relève roi!

Mai 1828.

LES DJINNS

E come i gru van cantando lor lai,
Facendo in aer di se lunga riga ;
Così vid' io venir traendo guai
Ombre portate dalla detta briga.

DANTE.

Et comme les grues qui font dans l'air
de longues files vont chantant leur plainte,
ainsi je vis venir traînant des gémissements
les ombres emportées par cette tempête.

5 Murs, ville,
 Et port,
 Asile
 De mort,
 Mer grise
 Où brise
 La brise,
 Tout dort.

10 Dans la plaine
 Naît un bruit.
 C'est l'haleine
 De la nuit.
 Elle brame
 Comme une âme
15 Qu'une flamme
 Toujours suit.

La voix plus haute
Semble un grelot.
D'un nain qui saute

C'est le galop.
Il fuit, s'élance,
Puis en cadence
Sur un pied danse
Au bout d'un flot. 5

La rumeur approche,
L'écho la redit.
C'est comme la cloche
D'un couvent maudit;
Comme un bruit de foule 10
Qui tonne et qui roule,
Et tantôt s'écroule
Et tantôt grandit.

Dieu ! la voix sépulcrale
Des Djinns ! . . . Quel bruit ils font ! 15
Fuyons sous la spirale
De l'escalier profond !
Déjà s'éteint ma lampe,
Et l'ombre de la rampe,
Qui le long du mur rampe, 20
Monte jusqu'au plafond.

C'est l'essaim des Djinns qui passe,
Et tourbillonne en sifflant.
Les ifs, que leur vol fracasse,
Craquent comme un pin brûlant. 25
Leur troupeau lourd et rapide,
Volant dans l'espace vide,
Semble un nuage livide
Qui porte un éclair au flanc.

Ils sont tout près !—Tenons fermée
Cette salle où nous les narguons.
Quel bruit dehors ! Hideuse armée
De vampires et de dragons !
5 La poutre du toit descendée
Ploie ainsi qu'une herbe mouillée,
Et la vieille porte rouillée
Tremble à déraciner ses gonds.

Cris de l'enfer ! voix qui hurle et qui pleure !
10 L'horrible essaim, poussé par l'aiglon,
Sans doute, ô ciel ! s'abat sur ma demeure.
Le mur fléchit sous le noir bataillon.
La maison crie et chancelle penchée,
Et l'on dirait que, du sol arrachée,
15 Ainsi qu'il chasse une feuille séchée,
Le vent la roule avec leur tourbillon !

Prophète ! si ta main me sauve
De ces impurs démons des soirs,
J'irai prosterner mon front chauve
20 Devant tes sacrés encensoirs !
Fais que sur ces portes fidèles
Meure leur souffle d'étincelles,
Et qu'en vain l'ongle de leurs ailes
Grince et crie à ces vitraux noirs !

Ils sont passés !—Leur cohorte
25 S'envole et fuit, et leurs pieds
Cessent de battre ma porte
De leurs coups multipliés.
L'air est plein d'un bruit de chaînes,

Et dans les forêts prochaines
Frissonnent tous les grands chênes,
Sous leur vol de feu pliés !

De leurs ailes lointaines
Le battement décroît, 5
Si confus dans les plaines,
Si faible, que l'on croit
Oùir la sauterelle
Crier d'une voix grêle,
Ou petiller la grêle 10
Sur le plomb d'un vieux toit.

D'étranges syllabes
Nous viennent encor :
Ainsi, des Arabes
Quand sonne le cor, 15
Un chant sur la grève
Par instants s'élève,
Et l'enfant qui rêve
Fait des rêves d'or.

Les Djinns funèbres, 20
Fils du trépas,
Dans les ténèbres
Pressent leurs pas ;
Leur essaim gronde :
Ainsi, profonde, 25
Murmure une onde
Qu'on ne voit pas.

Ce bruit vague
Qui s'endort,

C'est la vague
Sur le bord ;
C'est la plainte
Presque éteinte
5 D'une sainte
Pour un mort.

On doute
La nuit . . .
J'écoute :—
10 Tout fuit,
Tout passe ;
L'espace
Efface
Le bruit.

28 août 1828.

LES FEUILLES D'AUTOMNE

Data fata secutus.

Devise des Saint-John.

15 Ce siècle avait deux ans. Rome remplaçait Sparte,
Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte,
Et du premier consul déjà, par maint endroit,
Le front de l'empereur brisait le masque étroit.
Alors dans Besançon, vieille ville espagnole,
20 Jeté comme la graine au gré de l'air qui vole,
Naquit d'un sang breton et lorrain à la fois
Un enfant sans couleur, sans regard et sans voix ;

Si débile qu'il fut, ainsi qu'une chimère,
Abandonné de tous, excepté de sa mère,
Et que son cou ployé comme un frêle roseau
Fit faire en même temps sa bière et son berceau.
Cet enfant que la vie effaçait de son livre, 5
Et qui n'avait pas même un lendemain à vivre,
C'est moi.—

Je vous dirai peut-être quelque jour
Quel lait pur, que de soins, que de vœux, que d'amour,
Prodigués pour ma vie en naissant condamnée,
M'ont fait deux fois l'enfant de ma mère obstinée; 10
Ange qui sur trois fils attachés à ses pas
Épandait son amour et ne mesurait pas !

Oh ! l'amour d'une mère ! amour que nul n'oublie !
Pain merveilleux qu'un dieu partage et multiplie !
Table toujours servie au paternel foyer ! 15
Chacun en a sa part et tous l'ont tout entier !

Je pourrai dire un jour, lorsque la nuit douteuse
Fera parler les soirs ma vieillesse conteuse,
Comment ce haut destin de gloire et de terreur,
Dans son souffle orageux m'emportant sans défense, 20
A tous les vents de l'air fit flotter mon enfance.
Car, lorsque l'aquilon bat ses flots palpitants,
L'océan convulsif tourmente en même temps
Le navire à trois ponts qui tonne avec l'orage,
Et la feuille échappée aux arbres du rivage. 25

Maintenant, jeune encore et souvent éprouvé,
J'ai plus d'un souvenir profondément gravé,
Et l'on peut distinguer bien des choses passées

- Dans ces plis de mon front que creusent mes pensées.
Certes, plus d'un vieillard sans flamme et sans cheveux,
Tombé de lassitude au bout de tous ses vœux,
Pâlerait, s'il voyait, comme un gouffre dans l'onde,
- 5 Mon âme où ma pensée habite comme un monde,
Tout ce que j'ai souffert, tout ce que j'ai tenté,
Tout ce qui m'a menti comme un fruit avorté,
Mon plus beau temps passé sans espoir qu'il renaisse,
Les amours, les travaux, les deuils de ma jeunesse,
- 10 Et quoique encore à l'âge où l'avenir sourit,
Le livre de mon cœur à toute page écrit.
- Si parfois de mon sein s'envolent mes pensées,
Mes chansons par le monde en lambeaux dispersées ;
S'il me plaît de cacher l'amour et la douleur
- 15 Dans le coin d'un roman ironique et railleur ;
Si j'ébranle la scène avec ma fantaisie,
Si j'entre-choque aux yeux d'une foule choisie
D'autres hommes comme eux, vivant tous à la fois
De mon souffle et parlant au peuple avec ma voix ;
- 20 Si ma tête, fournaise où mon esprit s'allume,
Jette le vers d'arain qui bouillonne et qui fume
Dans le rythme profond, moule mystérieux
D'où sort la strophe ouvrant ses ailes dans les cieux ;
C'est que l'amour, la tombe, et la gloire, et la vie,
- 25 L'onde qui fuit, par l'onde incessamment suivie,
Tout souffle, tout rayon, ou propice ou fatal,
Fait reluire et vibrer mon âme de cristal,
Mon âme aux mille voix, que le Dieu que j'adore
Mit au centre de tout comme un écho sonore.
- 30 D'ailleurs j'ai purement passé les jours mauvais,
Et je sais d'où je viens, si j'ignore où je vais.

L'orage des partis avec son vent de flamme
 Sans en altérer l'onde a remué mon âme.
 Rien d'immonde en mon cœur, pas de limon impur
 Qui n'attendit qu'un vent pour en troubler l'azur.

Après avoir chanté, j'écoute et je contemple, 5
 A l'empereur tombé dressant dans l'ombre un temple,
 Aimant la liberté pour ses fruits, pour ses fleurs,
 Le trône pour son droit, le roi pour ses malheurs;
 Fidèle enfin au sang qu'ont versé dans ma veine
 Mon père vieux soldat, ma mère vendéenne ! 10

Juin 1830.

DICTÉ EN PRÉSENCE DU GLACIER DU RHONE

Causa tangor ab omni.

OVIDE.

Souvent, quand mon esprit riche en métamorphoses
 Flotte et roule endormi sur l'océan des choses,
 Dieu, foyer du vrai jour qui ne luit point aux yeux,
 Mystérieux soleil dont l'âme est embrasée,
 Le frappe d'un rayon, et, comme une rosée, 15
 Le ramasse et l'enlève aux cieux.

Alors, nuage errant, ma haute poésie
 Vole capricieuse et sans route choisie,
 De l'occident au sud, du nord à l'orient;
 Et regarde, du haut des radieuses voûtes, 20

Les cités de la terre, et, les dédaignant toutes,
Leur jette son ombre en fuyant.

Puis, dans l'or du matin luisant comme une étoile,
Tantôt elle y découpe une frange à son voile,
5 Tantôt, comme un guerrier qui résonne en marchant,
Elle frappe d'éclairs la forêt qui murmure,
Et tantôt en passant rougit sa noire armure
Dans la fournaise du couchant.

Enfin sur un vieux mont, colosse à tête grise,
10 Sur des alpes de neige un vent jaloux la brise.
Qu'importe ? Suspendu sur l'abîme béant,
Le nuage se change en un glacier sublime,
Et des mille fleurons qui hérissent sa cime,
Fait une couronne au géant !

15 Comme le haut cimier du mont inabordable,
Alors il dresse au loin sa crête formidable.
L'arc-en-ciel vacillant joue à son flanc d'acier ;
Et, chaque soir, tandis que l'ombre en bas l'assiège,
Le soleil, ruisselant en lave sur sa neige,
20 Change en cratère le glacier.

Son front blanc dans la nuit semble une aube éternelle ;
Le chamois effaré, dont le pied vaut une aile,
L'aigle même le craint, sombre et silencieux ;
La tempête à ses pieds tourbillonne et se traîne ;
25 L'œil ose à peine atteindre à sa face sereine,
Tant il est avant dans les cieux !

can.
 Et seul, à ces hauteurs, sans crainte et sans vertige,
 Mon esprit, de la terre oubliant le prestige,
 Voit le jour étoilé, le ciel qui n'est plus bleu,
 Et contemple de près ces splendeurs sidérales
 Dont la nuit sème au loin ses sombres cathédrales, 5
 Jusqu'à ce qu'un rayon de Dieu

Le frappe de nouveau, le précipite, et change
 Les prismes du glacier en flots mêlés de fange;
 Alors il croule, alors, éveillant mille échos,
 Il retombe en torrent dans l'océan du monde, 10
 Chaos aveugle et sourd, mer immense et profonde,
 Où se ressemblent tous les flots !

Au gré du divin souffle ainsi vont mes pensées,
 Dans un cercle éternel incessamment poussées.
 Du terrestre océan, dont les flots sont amers, 15
 Comme sous un rayon monte une nue épaisse,
 Elles montent toujours vers le ciel, et sans cesse
 Redescendent des cieux aux mers.

1^{er} mai 1828.

LES CHANTS DU CRÉPUSCULE

AUTRE CHANSON

L'aube naît et ta porte est close !
 Ma belle, pourquoi sommeiller ? 20
 A l'heure où s'éveille la rose
 Ne vas-tu pas te réveiller ?

O ma charmante,
Écoute ici
L'amant qui chante
Et pleure aussi !

5 Tout frappe à ta porte bénie.
L'aurore dit: Je suis le jour !
L'oiseau dit: Je suis l'harmonie !
Et mon cœur dit: Je suis l'amour !

10 O ma charmante,
Écoute ici
L'amant qui chante
Et pleure aussi !

15 Je t'adore ange et t'aime femme.
Dieu qui par toi m'a complété
A fait mon amour pour ton âme
Et mon regard pour ta beauté.

20 O ma charmante,
Écoute ici
L'amant qui chante
Et pleure aussi !

Février 18 . . .

LES VOIX INTÉRIEURES

Regardez. Les enfants se sont assis en rond.
Leur mère est à côté, leur mère au jeune front
Qu'on prend pour une sœur aînée;

Inquiète, au milieu de leurs jeux ingénus,
De sentir s'agiter leurs chiffres inconnus
Dans l'urne de la destinée.

Près d'elle naît leur rire et finissent leurs pleurs.
Et son cœur est si pur et si pareil aux leurs, 5
Et sa lumière si choisie,
Qu'en passant à travers les rayons de ses jours,
La vie aux mille soins, laborieux et lourds,
Se transfigure en poésie.

Toujours elle les suit, veillant et regardant; 10
Soit que janvier rassemble au coin de l'âtre ardent
Leur joie aux plaisirs occupée;
Soit qu'un doux vent de mai, qui ride le ruisseau,
Remue au-dessus d'eux les feuilles, vert monceau
D'où tombe une ombre découpée. 15

Parfois, lorsque, passant près d'eux, un indigent
Contemple avec envie un beau hochet d'argent
Que sa faim dévorante admire,
La mère est là; pour faire, au nom du Dieu vivant,
Du hochet une aumône, un ange de l'enfant, 20
Il ne lui faut qu'un doux sourire.

Et moi qui, mère, enfants, les vois tous sous mes
yeux,
Tandis qu'après de moi les petits sont joyeux
Comme des oiseaux sur les grèves,
Mon cœur gronde et bouillonne, et je sens lente- 25
ment,

Couvercle soulevé par un flot écumant,
S'entr'ouvrir mon front plein de rêves.
Juin 1834.

La tombe dit à la rose :
— Des pleurs dont l'aube t'arrose
5 Que fais-tu, fleur des amours ?
La rose dit à la tombe :
— Que fais-tu de ce qui tombe
Dans ton gouffre ouvert toujours ?

La rose dit :—Tombeau sombre,
10 De ces pleurs je fais dans l'ombre
Un parfum d'ambre et de miel.
La tombe dit :—Fleur plaintive,
De chaque âme qui m'arrive
Je fais un ange du ciel.

8 juin 1837.

LES RAYONS ET LES OMBRES

SPECTACLE RASSURANT

15 Tout est lumière, tout est joie.
L'araignée au pied diligent
Attache aux tulipes de soie
Ses rondes dentelles d'argent.

La frissonnante libellule
20 Mire les globes de ses yeux
Dans l'étang splendide où pullule
Tout un monde mystérieux.

La rose semble, rajeunie,
S'accoupler au bouton vermeil;
L'oiseau chante plein d'harmonie
Dans les rameaux pleins de soleil.

Sa voix bénit le Dieu de l'âme
Qui, toujours visible au cœur pur,
Fait l'aube, paupière de flamme,
Pour le ciel, prunelle d'azur.

Sous les bois, où tout bruit s'émousse,
Le faon craintif joue en rêvant;
Dans les verts écrins de la mousse
Luit le scarabée, or vivant.

10

La lune au jour est tiède et pâle
Comme un joyeux convalescent;
Tendre, elle ouvre ses yeux d'opale
D'où la douceur du ciel descend.

15

La giroflée avec l'abeille
Folâtre en baisant le vieux mur;
Le chaud sillon gaîment s'éveille,
Remué par le germe obscur.

20

Tout vit, et se pose avec grâce,
Le rayon sur le seuil ouvert,
L'ombre qui fuit sur l'eau qui passe,
Le ciel bleu sur le coteau vert.

La plaine brille, heureuse et pure;
Le bois jase; l'herbe fleurit.

25

— Homme ! ne crains rien ! la nature
Sait le grand secret, et sourit.

1^{er} juin 1839.

LES CHÂTIMENTS

L'EXPIATION

I *Report to the front*

Il neigeait. On était vaincu par sa conquête.

Pour la première fois l'aigle baissait la tête.

Sombres jours ! l'empereur revenait lentement,

Laissant derrière lui brûler Moscou fumant.

5 Il neigeait. L'âpre hiver fondait en avalanche.

Après la plaine blanche une autre plaine blanche.

On ne connaissait plus les chefs ni le drapeau.

Hier la grande armée, et maintenant troupeau.

On ne distinguait plus les ailes ni le centre :

10 Il neigeait. Les blessés s'abritaient dans le ventre

Des chevaux morts : au seuil des bivouacs désolés

On voyait des clairons à leur poste gelés

Restés debout, en selle et muets, blancs de givre,

Collant leur bouche en pierre aux trompettes de
cuivre.

15 Boulets, mitraille, obus, mêlés aux flocons blancs,

Pleuvaient ; les grenadiers, surpris d'être tremblants,

Marchaient pensifs, la glace à leur moustache grise.

Il neigeait, il neigeait toujours ! la froide bise

Sifflait ; sur le verglas, dans des lieux inconnus,

20 On n'avait pas de pain et l'on allait pieds nus.

Ce n'étaient plus des cœurs vivants, des gens de
guerre ;

C'était un rêve errant dans la brume, un mystère,

Une procession d'ombres sur le ciel noir.

La solitude, vaste, épouvantable à voir,

Partout apparaissait, muette vengeresse.
Le ciel faisait sans bruit avec la neige épaisse
Pour cette immense armée un immense linceul;
Et, chacun se sentant mourir, on était seul.
— Sortira-t-on jamais de ce funeste empire ? 5
Deux ennemis ! le czar, le nord. Le nord est pire.
On jetait les canons pour brûler les affûts.
Qui se couchait, mourait. Groupe morne et confus.
Ils fuyaient; le désert dévorait le cortège.
On pouvait, à des plis qui soulevaient la neige, 10
Voir que des régiments s'étaient endormis là.
O chutes d'Annibal ! Lendemain d'Attila !
Fuyards, blessés, mourants, caissons, brancards, civières,
On s'écrasait aux ponts pour passer les rivières.
On s'endormait dix mille, on se réveillait cent. 15
Ney, que suivait naguère une armée, à présent
S'évadait, disputant sa montre à trois cosaques.
Toutes les nuits, qui vive ! alerte ! assauts ! attaques !
Ces fantômes prenaient leur fusil, et sur eux
Ils voyaient se ruer, effrayants, ténébreux, 20
Avec des cris pareils aux voix des vautours chauves,
D'horribles escadrons, tourbillons d'hommes fauves.
Toute une armée ainsi dans la nuit se perdait.
L'empereur était là, debout, qui regardait.
Il était comme un arbre en proie à la cognée. 25
Sur ce géant, grandeur jusqu'alors épargnée,
Le malheur, bûcheron sinistre, était monté;
Et lui, chêne vivant, par la hache insulté, *et pour Vire*
Tressaillant sous le spectre aux lugubres revanches, *de oak*
Il regardait tomber autour de lui ses branches. 30
Chefs, soldats, tous mouraient. Chacun avait son tour.

Tandis qu'environnant sa tente av
 Voyant son ombre aller et venir su
 Ceux qui restaient, croyant toujou
 Accusaient le destin de lèse-majes
 5 Lui se sentit soudain dans l'âme é
 Stupéfait du désastre et ne sachan
 L'empereur se tourna vers Dieu ; l'
 Trembla : Napoléon comprit qu'il
 Quelque chose peut-être, et, livide,
 10 Devant ses légions sur la neige serr
 — Est-ce le châtiment, dit-il, Dieu
 Alors il s'entendit appeler par son
 Et quelqu'un qui parlait dans l'oml

II

Waterloo ! Waterloo ! Waterloo ! r
 15 Comme une onde qui bout dans une
 Dans ton cirque de bois, de coteaux
 La pâle mort mêlait les sombres bat
 D'un côté c'est l'Europe et de l'autr
 Choc sanglant ! des héros Dieu tron
 20 Tu désertais, victoire, et le sort était
 O Waterloo ! je pleure et je m'arrête
 Car ces derniers soldats de la dernière
 Furent grands ; ils avaient vaincu to
 Chassé vingt rois, passé les Alpes et
 25 Et leur âme chantait dans les clairon

Le soir tombait ; la lutte était ardent
 Il avait l'offensive et presque la victoi
 Il tenait Wellington acculé sur un bo
 Sa lunette à la main, il observait parl

Le centre du combat, point obscur où tressaille
La mêlée, effroyable et vivante broussaille,
Et parfois l'horizon, sombre comme la mer.
Soudain, joyeux, il dit : Grouchy !—C'était Blücher !
L'espoir changea de camp, le combat changea d'âme. 5
La mêlée en hurlant grandit comme une flamme.
La batterie anglaise écrasa nos carrés.
La plaine où frissonnaient les drapeaux déchirés
Ne fut plus, dans les cris des mourants qu'on égorge,
Qu'un gouffre flamboyant, rouge comme une forge; 10
Gouffre où les régiments, comme des pans de murs,
Tombaient, où se couchaient comme des épis mûrs
Les hauts tambours-majors aux panaches énormes,
Où l'on entrevoyait des blessures difformes !
Carnage affreux ! moment fatal ! l'homme inquiet 15
Sentit que la bataille entre ses mains pliait.
Derrière un mamelon la garde était massée,
La garde, espoir suprême et suprême pensée !
— Allons ! faites donner la garde, cria-t-il,—
Et lanciers, grenadiers aux guêtres de coutil, 20
Dragons que Rome eût pris pour des légionnaires,
Cuirassiers, canonniers qui traînaient des tonnerres,
Portant le noir colback ou le casque poli,
Tous, ceux de Friedland et ceux de Rivoli,
Comprenant qu'ils allaient mourir dans cette fête, 25
Saluèrent leur dieu, debout dans la tempête.
Leur bouche, d'un seul cri, dit : Vive l'empereur !
Puis, à pas lents, musique en tête, sans fureur,
Tranquille, souriant à la mitraille anglaise,
La garde impériale entra dans la fournaise. 30
Hélas ! Napoléon, sur sa garde penché,
Regardait, et, sitôt qu'ils avaient débouché

Sous les sombres canons crachant
 Voyait, l'un après l'autre, en cet
 Fondre ces régiments de granit et
 Comme fond une cire au souffle d
 5 Ils allaient, l'arme au bras, front ha
 Pas un ne recula. Dormez, morts
 Le reste de l'armée hésitait sur les
 Et regardait mourir la garde.— C'e
 Qu'élevant tout à coup sa voix dés
 10 La Déroute, géante à la face effaré
 Qui, pâle, épouvantant les plus fier
 Changeant subitement les drapeaux
 A de certains moments, spectre fai
 Se lève grandissante au milieu des
 15 La Déroute apparut au soldat qui s
 Et se tordant les bras, cria: Sauve
 Sauve qui peut ! affront ! horreur !
 Criaient; à travers champs, fous, éj
 Comme si quelque souffle avait pass
 20 Parmi les lourds caissons et les four
 Roulant dans les fossés, se cachant
 Jetant shakos, manteaux, fusils, jets
 Sous les sabres prussiens, ces vétérans
 Tremblaient, hurlaient, pleuraient,
 un clin d'œil,
 25 Comme s'envole au vent une paille e
 S'évanouit ce bruit qui fut la grande
 Et cette plaine, hélas ! où l'on rêve a
 Vit fuir ceux devant qui l'univers av
 Quarante ans sont passés, et ce coin
 30 Waterloo, ce plateau funèbre et solit

Ce champ sinistre où Dieu mêla tant de néants,
Tremble encor d'avoir vu la fuite des géants !
Napoléon les vit s'écouler comme un fleuve;
Hommes, chevaux, tambours, drapeaux;—et dans
l'épreuve

Sentant confusément revenir son remords, 5
Levant les mains au ciel, il dit:—Mes soldats morts.
Moi vaincu ! mon empire est brisé comme verre.
Est-ce le châtiment, cette fois, Dieu sévère ?—
Alors parmi les cris, les rumeurs, le canon,
Il entendit la voix qui lui répondait: Non ! 10

JERSEY, 25-30 novembre 1852.

LES CONTEMPLATIONS

Aujourd'hui

Quand nous habitions tous ensemble
Sur nos collines d'autrefois,
Où l'eau court, où le buisson tremble,
Dans la maison qui touche aux bois,

Elle avait dix ans, et moi trente: 15
J'étais pour elle l'univers.
Oh ! comme l'herbe est odorante
Sous les arbres profonds et verts !

Elle faisait mon sort prospère,
Mon travail léger, mon ciel bleu. 20
Lorsqu'elle me disait: Mon père,
Tout mon cœur s'écriait: Mon Dieu !

LES CONTEMPLATIONS.—A

A travers mes songes sans
J'écoutais son parler joyeux
Et mon front s'éclairait d'un
A la lumière de ses yeux.

5 Elle avait l'air d'une prince
Quand je la tenais par la main
Elle cherchait des fleurs sèches
Et des pauvres dans le chemin

10 Elle donnait comme on décro
En se cachant aux yeux de l'enfant
Oh ! la belle petite robe
Qu'elle avait, vous rappelez-

15 Le soir, auprès de ma bougie
Elle jasant à petit bruit,
Tandis qu'à la vitre rouge
Heurtaient les papillons de nuit

20 Les anges se miraient en elle.
Que son bonjour était charmant
Le ciel mettait dans sa prunelle
Ce regard qui jamais ne ment

Oh ! je l'avais, si jeune encore
Vue apparaître en mon destin
C'était l'enfant de mon aurore
Et mon étoile du matin !

25 Quand la lune claire et sereine
Brillait aux cieux, dans ces beaux
Comme nous allions dans la plaine
Comme nous courions dans les

Puis, vers la lumière isolée
Étoilant le logis obscur,
Nous revenions par la vallée
En tournant le coin du vieux mur;

Nous revenions, cœurs pleins de flamme, 5
En parlant des splendeurs du ciel.
Je composais cette jeune âme
Comme l'abeille fait son miel.

Doux ange aux candides pensées,
Elle était gaie en arrivant . . . — 10
Toutes ces choses sont passées
Comme l'ombre et comme le vent !

VILLEQUIER, 4 septembre 1844.

LA LÉGENDE DES SIÈCLES

AYMERILLOT


Charlemagne, empereur à la barbe fleurie,
Revient d'Espagne; il a le cœur triste, il s'écrie:
— Roncevaux! Roncevaux! ô traître Ganelon! 15
Car son neveu Roland est mort dans ce vallon
Avec les douze pairs et toute son armée.
Le laboureur des monts qui vit sous la ramée
Est rentré chez lui, grave et calme, avec son chien;
Il a baisé sa femme au front et dit: C'est bien. 20
Il a lavé sa trompe et son arc aux fontaines;
Et les os des héros blanchissent dans les plaines.

LA LÉGENDE DES SIÈCLES

Le bon roi Charle est plein de d
Son cheval syrien est triste com
Il pleure; l'empereur pleure de l
D'avoir perdu ses preux, ses dou
5 Ses meilleurs chevaliers qui n'éta
Et son neveu Roland, et la batail
Et surtout de songer, lui, vainqu
Qu'on fera des chansons dans tou
Sur ses guerriers tombés devant c
10 Et qu'on en parlera plus de quatr

Cependant il chemine; au bout d
Il arrive au sommet des hautes P
Là, dans l'espace immense il regar
Et sur une montagne, au loin, et
15 Dans les terres, il voit une ville tr
Ceinte de murs avec deux tours à
Elle offre à qui la voit ainsi dans l
Trente maîtresses tours avec des t
Et des mâchicoulis de forme sarra
20 Encor tout ruisselants de poix et d
Au centre est un donjon si beau, q
On ne le peindrait pas dans tout u
Ses créneaux sont scellés de plomb,
Cache un archer dont l'œil toujours
25 Ses gargouilles font peur, à son fait
Rayonne un diamant gros comme l
Qu'on ne peut regarder fixement de

Sur la gauche est la mer aux grand
Qui jusqu'à cette ville apporte ses c
30 Charle, en voyant ces tours, tressail



— Mon sage conseiller, Naymes, duc de Bavière,
Quelle est cette cité près de cette rivière ?
Qui la tient la peut dire unique sous les cieux.
Or, je suis triste, et c'est le cas d'être joyeux.
Oui, dussé-je rester quatorze ans dans ces plaines, 5
O gens de guerre, archers, compagnons, capitaines,
Mes enfants! mes lions! saint Denis m'est témoin
Que j'aurai cette ville avant d'aller plus loin! —

Le vieux Naymes frissonne à ce qu'il vient d'entendre.

— Alors, achetez-la, car nul ne peut la prendre. 10
Elle a pour se défendre, outre ses béarnais,
Vingt mille tures ayant chacun double harnais.
Quant à nous, autrefois, c'est vrai, nous triomphâmes;
Mais, aujourd'hui, vos preux ne valent pas des femmes,
Ils sont tous harassés et du gîte envieux, 15
Et je suis le moins las, moi qui suis le plus vieux.
Sire, je parle franc et je ne farde guère.
D'ailleurs, nous n'avons point de machines de guerre;
Les chevaux sont rendus, les gens rassasiés;
Je trouve qu'il est temps que vous vous reposiez, 20
Et je dis qu'il faut être aussi fou que vous l'êtes
Pour attaquer ces tours avec des arbalètes.

L'empereur répondit au duc avec bonté:

— Duc, tu ne m'as pas dit le nom de la cité ?

— On peut bien oublier quelque chose à mon âge. 25
Mais, sire, ayez pitié de votre baronnage;
Nous voulons nos foyers, nos logis, nos amours.
C'est ne jouir jamais que conquérir toujours.

LA LÉGENDE DES SIÈCLES.

Nous venons d'attaquer bien des
Et nous en avons pris de quoi doi
Ces assiégés riraient de vous du h
Ils ont, pour recevoir sûrement d
5 Si quelque insensé vient heurter l
Trois souterrains creusés par les t
Et qui vont, le premier, dans le vi
Le second, à Bordeaux, le dernier

L'empereur, souriant, reprit d'un
10 — Duc, tu ne m'as pas dit le nom

— C'est Narbonne.

— Narbonne est
Et je l'aurai; je n'ai jamais vu, su
Ces belles filles-là sans leur rire au
Et me piquer un peu les doigts à l

15 Alors, voyant passer un comte de l
Et qu'on appelait Dreus de Montd
Comte, ce bon duc Naymes expire
Mais vous, ami, prenez Narbonne,
Tout le pays d'ici jusques à Montp
20 Car vous êtes le fils d'un gentil che
Votre oncle, que j'estime, était abb
Vous-même êtes vaillant; donc, bea
L'assaut!

— Sire empereur, répondit
Je ne suis désormais bon qu'à cong
25 J'ai trop porté haubert, maillot, cas
J'ai besoin de mon lit, car je suis fr

J'ai la fièvre; un ulcère aux jambes m'est venu;
Et voilà plus d'un an que je n'ai couché nu.
Gardez tout ce pays, car je n'en ai que faire.

L'empereur ne montra ni trouble ni colère.
Il chercha du regard Hugo de Cotentin;
Ce seigneur était brave et comte palatin.

5

— Hugues, dit-il, je suis aise de vous apprendre
Que Narbonne est à vous; vous n'avez qu'à la prendre.

Hugo de Cotentin salua l'empereur.

— Sire c'est un manant heureux qu'un laboureur ! 10
Le drôle gratte un peu la terre brune ou rouge,
Et, quand sa tâche est faite, il rentre dans son bouge.
Moi, j'ai vaincu Tryphon, Thessalus, Gaïffer;
Par le chaud, par le froid, je suis vêtu de fer;
Au point du jour, j'entends le clairon pour antienne; 15
Je n'ai plus à ma selle une boucle qui tienne;
Voilà longtemps que j'ai pour unique destin
De m'endormir fort tard pour m'éveiller matin,
De recevoir des coups pour vous et pour les vôtres,
Je suis très fatigué. Donnez Narbonne à d'autres. 20

Le roi laissa tomber sa tête sur son sein.
Chacun songeait, poussant du coude son voisin.
Pourtant Charle, appelant Richer de Normandie:
— Vous êtes grand seigneur et de race hardie,
Duc; ne voudrez-vous pas prendre Narbonne un peu ? 25

— Empereur, je suis duc par la grâce de Dieu.
Ces aventures-là vont aux gens de fortune.
Quand on a ma duché, roi Charle, on n'en veut qu'une.

LA LÉGENDE DES SIÈCLE

L'empereur se tourna vers le co

— Tu mis jadis à bas Maugiron
Le jour où tu naquis sur la plag
L'audace avec le souffle entra da
5 Bavon, ta mère était de fort bon
Jamais on ne t'a fait choir que p
Ton âme après la chute était enc
Je me rappellerai jusqu'à ma der
L'air joyeux qui parut dans ton c
10 Un jour que nous étions en marc
Et que nous entendions dans les
Le cliquetis confus des lances sar
Le péril fut toujours de toi bien e
Comte; eh bien! prends Narbonne

15 — Sire, dit le gantois, je voudrais
J'ai faim, mes gens ont faim; ne
prendre

Une guerre à travers un pays endi
Nous y mangions, au lieu de farin
Des rats et des souris, et, pour tou
20 Nous avons dévoré beaucoup de vi
Et puis votre soleil d'Espagne m'a
Tellement, que je suis tout noir et
Et, quand je reviendrai de ce ciel i
Dans ma ville de Gand avec ce fro
25 Ma femme, qui déjà peut-être a qu
Me prendra pour un maure et non
J'ai hâte d'aller voir là-bas ce qui
Quand vous me donneriez, pour pr

Tout l'or de Salomon et tout l'or de Pépin,
Non ! je m'en vais en Flandre, où l'on mange du pain.

— Ces bons flamands, dit Charle, il faut que cela
mange. —

Il reprit :

— Ça, je suis stupide. Il est étrange
Que je cherche un preneur de ville, ayant ici 5
Mon vieil oiseau de proie, Eustache de Nancy.
Eustache, à moi ! Tu vois, cette Narbonne est rude ;
Elle a trente châteaux, trois fossés, et l'air prude ;
A chaque porte un camp, et, pardieu ! j'oubliais,
Là-bas, six grosses tours en pierre de liais. 10
Ces douves-là nous font parfois si grise mine
Qu'il faut recommencer à l'heure où l'on termine,
Et que, la ville prise, on échoue au donjon.
Mais qu'importe ! es-tu pas le grand aigle ?

— Un pigeon,
Un moineau, dit Eustache, un pinson dans la haie ! 15
Roi, je me sauve au nid. Mes gens veulent leur paie ;
Or, je n'ai pas le sou ; sur ce, pas un garçon
Qui me fasse crédit d'un coup d'estramaçon ;
Leurs yeux me donneront à peine une étincelle
Par sequin qu'ils verront sortir de l'escarcelle. 20
Tas de gueux ! Quant à moi, je suis très ennuyé ;
Mon vieux poing tout sanglant n'est jamais essuyé ;
Je suis moulu. Car, sire, on s'échine à la guerre ;
On arrive à haïr ce qu'on aimait naguère,
Le danger qu'on voyait tout rose, on le voit noir ; 25
On s'use, on se disloque, on finit par avoir

LA LÉGENDE DES SIÈCLES

La goutte aux reins, l'entorse à
l'ampoule,
Si bien, qu'étant parti voutour, o
Je désire un bonnet de nuit. Et
J'ai tant de gloire, ô roi, que j'as

5 Le bon cheval du roi frappait du
Comme s'il comprenait; sur le m
Les nuages passaient. Gérard de
Était à quelques pas avec son bat
Charlemagne en riant vint à lui.

10 Vous êtes dur et fort comme un ro
Vous empoignez le pieu sans regar
Gentilhomme de bien, cette ville e

Gérard de Roussillon regarda d'un
Son vieux gilet de fer rouillé, le pe
15 De ses soldats marchant tristement
Sa bannière trouée et son cheval bo

— Tu rêves, dit le roi, comme un cl
Faut-il donc tant songer pour accep

— Roi, dit Gérard, merci, j'ai des te

20 Voilà comme parlaient tous ces fiers
Pendant que les torrents mugissaient

L'empereur fit le tour de tous ses ca
Il appela les plus hardis, les plus fo
Eudes, le roi de Bourgogne, Albert

Samo, que la légende aujourd'hui divinise,
Garin, qui, se trouvant un beau jour à Venise,
Emporta sur son dos le lion de Saint-Marc,
Ernaut de Bauléande, Ogier de Danemark,
Roger, enfin, grande âme au péril toujours prête. 5
Ils refusèrent tous.

Alors, levant la tête,
Se dressant tout debout sur ses grands étriers,
Tirant sa large épée aux éclairs meurtriers,
Avec un âpre accent plein de sourdes huées,
Pâle, effrayant, pareil à l'aigle des nuées, 10
Terrassant du regard son camp épouvanté,
L'invincible empereur s'écria :—Lâcheté !
O comtes palatins tombés dans ces vallées,
O géants qu'on voyait debout dans les mêlées,
Devant qui Satan même aurait crié merci, 15
Olivier et Roland, que n'êtes-vous ici !
Si vous étiez vivants, vous prendriez Narbonne,
Paladins ! vous, du moins, votre épée était bonne,
Votre cœur était haut, vous ne marchandiez pas !
Vous alliez en avant sans compter tous vos pas ! 20
O compagnons couchés dans la tombe profonde,
Si vous étiez vivants, nous prendrions le monde !
Grand Dieu ! que voulez-vous que je fasse à présent ?
Mes yeux cherchent en vain un brave au cœur puissant
Et vont, tout effrayés de nos immenses tâches, 25
De ceux-là qui sont morts à ceux-ci qui sont lâches !
Je ne sais point comment on porte des affronts !
Je les jette à mes pieds, je n'en veux pas ! Barons,
Vous qui m'avez suivi jusqu'à cette montagne,
Normands, lorrains, marquis des marches d'Allemagne, 30

LA LÉGENDE DES SIÈCLES

Poitevins, bourguignons, gens de
Bretons, picards, flamands, françois
Guerriers, allez-vous-en d'auprès
Des camps où l'on entend mon nom
5 Rentrez dans vos logis, allez-vous
Allez-vous-en d'ici, car je vous ch
Je ne veux plus de vous ! Retourne
Allez vivre cachés, prudents, cont
C'est ainsi qu'on arrive à l'âge d'
10 Pour moi, j'assiégerai Narbonne à
Je reste ici rempli de joie et d'es
Et, quand vous serez tous dans ne
O vainqueurs des saxons et des ar
Quand vous vous chaufferez les pi
15 Tournant le dos aux jours de guer
Si l'on vous dit, songeant à tou
d'armes
Qui remplirent longtemps la terre
— Mais où donc avez-vous quitté v
Vous répondrez, baissant les yeux
20 — Nous nous sommes enfuis le jou
Si vite et si tremblants et d'un pas
Que nous ne savons plus où nous l'

Ainsi Charles de France appelé Char
Exarque de Ravenne, empereur d'A
25 Parlait dans la montagne avec sa gr
Et les pâtres lointains, épars au fon
Croyaient en l'entendant que c'était

Les barons consternés fixaient leurs



Soudain, comme chacun demeurait interdit,
Un jeune homme bien fait sortit des rangs et dit :

— Que monsieur saint Denis garde le roi de France !

L'empereur fut surpris de ce ton d'assurance.
Il regarda celui qui s'avavançait, et vit, 5
Comme le roi Saül lorsque apparut David,
Une espèce d'enfant au teint rose, aux mains blanches,
Que d'abord les soudards dont l'estoc bat les hanches
Prirent pour une fille habillée en garçon,
Doux, frêle, confiant, serein, sans écusson 10
Et sans panache, ayant, sous ses habits de serge,
L'air grave d'un gendarme et l'air froid d'une vierge.

— Toi, que veux-tu, dit Charle, et qu'est-ce qui
t'émeut ?

— Je viens vous demander ce dont pas un ne veut,
L'honneur d'être, ô mon roi, si Dieu ne m'abandonne, 15
L'homme dont on dira : C'est lui qui prit Narbonne.

L'enfant parlait ainsi d'un air de loyauté,
Regardant tout le monde avec simplicité.

Le gantois, dont le front se relevait très vite,
Se mit à rire, et dit aux reîtres de sa suite : 20

— Hé ! c'est Aymerillot, le petit compagnon.

— Aymerillot, reprit le roi, dis-nous ton nom.

— Aymeri. Je suis pauvre autant qu'un pauvre
moine.

J'ai vingt ans, je n'ai point de paille et point d'avoine,

Je sais lire en latin, et je suis bachelier.
 Voilà tout, sire. Il plut au sort de m'oublier
 Lorsqu'il distribua les fiefs héréditaires.
 Deux liards couvriraient fort bien toutes mes terres,
 5 Mais tout le grand ciel bleu n'emplirait pas mon cœur.
 J'entrerais dans Narbonne et je serai vainqueur.
 Après, je châtierai les railleurs, s'il en reste.

Charles, plus rayonnant que l'archange céleste,
 S'écria :

— Tu seras, pour ce propos hautain,
 10 Aymery de Narbonne et comte palatin,
 Et l'on te parlera d'une façon civile,
 Va, fils !

Le lendemain Aymery prit la ville.

LES CHANSONS DES RUES ET DES BOIS

JOUR DE FÊTE AUX ENVIRONS DE PARIS

Midi chauffe et sème la mousse;
 Les champs sont pleins de tambourins;
 15 On voit dans une lueur douce
 Des groupes vagues et sereins.

Là-bas, à l'horizon, poudroie
 Le vieux donjon de Saint Louis;
 Le soleil dans toute sa joie
 20 Accable les champs éblouis.

L'air brûlant fait, sous ses haleines,
Sans murmures et sans échos,
Luire en la fournaise des plaines
La braise des coquelicots.

Les brebis paissent inégales;
Le jour est splendide et dormant;
Presque pas d'ombre; les cigales
Chantent sous le bleu flamboiement.

5

Voilà les avoines rentrées.
Trêve au travail. Amis, du vin !
Des larges tonnes éventrées
Sort l'éclat de rire divin.

10

Le buveur chancelle à la table
Qui boite fraternellement.
L'ivrogne se sent véritable;
Il oublie, ô clair firmament,

15

Tout, la ligne droite, la gêne,
La loi, le gendarme, l'effroi,
L'ordre; et l'échalas de Surène
Raille le poteau de l'octroi.

20

L'âne broute, vieux philosophe;
L'oreille est longue; l'âne en rit,
Peu troublé d'un excès d'étoffe
Et content si le pré fleurit.

Les enfants courent par volée.
Clichy montre, honneur aux anciens !
Sa grande muraille étoilée
Par la mitraille des prussiens.

5 La charrette roule et cahote ;
 Paris élève au loin sa voix,
 Noir chiffonnier qui dans sa hotte
 Porte le sombre tas des rois.

10 On voit au loin les cheminées
 Et les dômes d'azur voilés ;
 Des filles passent, couronnées
 De joie et de fleurs, dans les blés.

L'ART D'ÊTRE GRAND-PÈRE

CHANSON DE GRAND-PÈRE

15 Dansez, les petites filles,
 Toutes en rond.
 En vous voyant si gentilles,
 Les bois riront.

20 Dansez, les petites reines,
 Toutes en rond.
 Les amoureux sous les frênes
 S'embrasseront.

Dancez, les petites folles,
Toutes en rond.
Les bouquins dans les écoles
Bougonneront.

Dancez, les petites belles, 5
Toutes en rond.
Les oiseaux avec leurs ailes
Applaudiront.

Dancez, les petites fées,
Toutes en rond. 10
Dancez, de bleuets coiffées,
L'aurore au front.

Dancez, les petites femmes,
Toutes en rond.
Les messieurs diront aux dames 15
Ce qu'ils voudront.

LES QUATRE VENTS DE L'ESPRIT

—*Le livre satirique.*

INDE IRÆ

Tout frissonnant d'amour, d'extases, de splendeurs,
L'hymne universel chante au fond des profondeurs
Avec toutes les fleurs et toutes les étoiles;
Il chante Dieu rêvant sous les flamboyants voiles; 20

Il chante; il est superbe, éclatant, triomphant,
Doux comme un nid d'oiseau dans la main d'un
enfant;

Il enivre l'azur, il éblouit l'espace;

Il adore et bénit. Tout à coup Satan passe,

5 L'être immonde qui cherche à tout prostituer,

Et l'hymne en le voyant se met à le huer.

Il le lapide avec sa joie interrompue;

Ce qui bénissait mord; ce qui louait conspue;

Le tonnerre indigné gronde dans l'hosanna;

10 Le pilori se dresse au sommet du Sina;

Chaque strophe du chant de gloire et d'harmonie

Prend forme, se fait homme, est prophète, est génie,

Et devient le bourreau splendide du méchant.

De là naît Isaïe, âme à double tranchant,

15 De là naissent les grands vengeurs, les rêveurs fauves,

Les pâles Juvénals, terreur des Césars chauves,

Et ce Dante effrayant devant qui tout s'enfuit,

Fait d'une ombre qu'on sent de marbre dans la nuit.



NOTES

PART I

NOTRE-DAME DE PARIS

3.—1. *la bohémienne*. Esmeralda. The gypsies were said to have come from Bohemia, and also from Egypt. Hence both terms are found in French: *bohémien* and *égyptien*.

3. *rue de la Coutellerie*. Close to the City Hall. The old streets of Paris were often called after the trades carried on in them.

4.—10. *tenant le bout de, uniting*.

14. *tombeau de Mahomet*. Tradition says that Mahomet's tomb, being of iron and placed under a magnetic roof, was drawn into the air by the magnets and held suspended.

19. *le classique et le romantique*. Allusion to the two schools in literature at the time of writing *Notre-Dame*.

20. *primitif, antediluvian*.

5.—12. *Maître*. Formerly used as term of respect in address or allusion.

18. *huit sols le moule, eight sous the cubic yard*. The sou, now about a cent, varied much in value at different times. The *moule* was the amount of wood which could be placed between two cross-pieces as a frame.

20. *la Saint-Martin*. For *la fête St. Martin*, which is the English *Martinmas*: Nov. 11th.

21. *la Chandeleur, Candlemas*: Feb. 2d.

22. *parlement*. The highest court of justice in Paris, com-

posed at this time of one hundred members, noble, spiritual, and lay. Four provincial *parlements* also existed under Louis XI.

27. *mademoiselle*. Former title of married women of the middle classes. *Madame* applied only to the nobility.

32. *Châtelet*. Seat of the jurisdiction of the provost of Paris, located in an old castle on the Seine, now destroyed.

6.—2. *oblat des Célestins*, *officer of the Celestine abbey*. The *oblat* was either a person educated at the convent or a lay officer appointed by the king.

4. *Bellement*, *exactly*.

10. *Djali*. Esmeralda's trick kid.

25. *sépulcre des Saints-Innocents*. The chief cemetery of old Paris. After 1780 it was turned into the present Square des Innocents, the bones it formerly held being carried into the Catacombs.

7.—2. *pilori des halles*. A gothic tower near the Central Markets, where criminals were exposed on market days. It was destroyed by a mob in 1516, rebuilt in 1542, and again destroyed in 1786.

32. *Quasimodo*. The misshapen bell-ringer of Notre Dame.

8.—11. *ribaude*, *wanton*.

14. *ordonnance du roi*. Cavalry; first organized in 1439.

21. *estramañon*. A long and straight two-edged sword.

22. *contre-guet*. Evidently the royal watch, instead of the municipal.

23. *messire Robert d'Estouteville*. *Messire* was a title at first reserved for knights; afterwards given to persons of quality. The Estoutevilles were an old Norman family, high in office, and Robert was a favorite name in it.

24. *prévôté de Paris*. The provost of Paris was a royal officer, who united all the administrative functions of the city and even had a certain jurisdiction throughout the kingdom.

9.—13. *moustache à la bourguignonne*. The Burgundian court up to the death of Charles the Bold (1477) was the most brilliant of Europe, and often set the fashion.

10.—15. *Et que faire*, etc. From La Fontaine's "Fables," Book II, fable 14.

18. **Nicolas Flamel** (n. 1380-1418). Parisian versed in alchemy, and hence reputed a sorcerer.

20. **hermétiques, alchemists**. The Egyptian god Thoth, the supposed author of the sacred books of Egypt, resembled the Greek god Hermes. No books on alchemy are known; but under the name of Hermes Trismegistus were published various treatises of the Alexandrian Neoplatonists and cabalistic writings.

21. **Claude Frollo**. The archdeacon of Notre-Dame.

11.—21. **Jehan**. Old spelling of *Jean*, influenced by its Latin etymon, *Johannem*.

23. **feron**. For *ferron*, dealer in old iron.

25. **C'est aujourd'hui les Flamands!** The Flemish embassy to arrange the marriage of Margaret of Burgundy with the Dauphin was being entertained then in Paris.

31. **Mort-Christ!** An instance of the omission of *de* before names of persons, a usage bequeathed from the Latin genitive

12.—3. **faux-monnayeur**, etc. A punishment of counterfeiters in the Middle Ages. The death penalty against them was in force in France until 1832—saving the years 1791-1810.

10. **Belleforêt**, François de (1530-1583). A literary hack and compiler; sometime historiographer of France.—10 **P. Le Juge**. Evident error of Hugo for *Pierre Le Juge*, who published, in 1586, a book on the St. Genevieve legend.—**Corrosnet**, Gilles (1510-1568). Bookseller, and writer on Parisian antiquities.

13. **église Sainte-Opportune**. Church between the markets and the Seine, demolished in 1797.

18. **faire niche au diable, play a trick on the devil**.

26. **Halles**. The principal markets of Paris.

27. **beau latin des chartes**. The corrupt legal Latin of the Middle Ages.

13.—15. **moralité**. A play which had a didactic bent. Here Hugo means the allegorical play with music with which Gringoire greeted the Flemings.

16. **triomphes et momeries**. The first refers to Gringoire's orchestral music, the second to the dress and gestures of his actors.

21. *benoîte*. Old French for *bénie*. Still preserved in *S^t Benoît*.

24. *sur traîne-boyau*, at the top of your speed.

25. *comme un Picard devant un Français*. The Picards, of French Flanders, being tradespeople, were looked down upon by the nobles of the Isle-de-France, the pure French.

14.—2. *le dédalus même de l'hôtel des Tournelles*. Labyrinths were in fashion at the Renaissance and later, and were often named after Dedalus, the inventor of the Minotaur's labyrinth in Crete. The hôtel des Tournelles was a royal residence in Paris, until the jousting in which Henry II was killed. It had two parks and seven gardens. Demolished in 1563, its site is now partly occupied by the Place des Vosges.

12. *salve, maris stella!* The Virgin became the patron saint of sailors, probably through the play on words of *Maria* and *maria*.

26. *de ne pas sentir la place de son gousset*, not to feel any money in one's pocket.

15.—3. *La buona mancia*, alms. An Italian phrase.

14. *trépied vivant de Vulcain*. The Iliad, canto xviii, v. 372 ff., says that Vulcan made for the gods twenty tripods, which moved automatically.

17. *plat à barbe*. The plate for the lather, and the barber's sign on the Continent.

18. *Señor caballero, para comprar un pedaso de pan!* *Sir knight, the wherewith to buy a bit of bread!* Spanish.

25. *Esmeralda* means "emerald."

32. *Facitote caritatem!* *Charity!* Latin. Gringoire, being a student, knew the school Latin and answers accordingly.

16.—14. *grand bruit d'écuelle*. The legless man is seated in an iron pan. See below.

17.—7. *capitaine anglais*, etc.

21. *Onde vas, hombre!* *Whither going, man?* Spanish. The reason why Italian and Spanish play so large a part here is that the factories of cripples, so flourishing even until recent times, were located on the Mediterranean. See *l'Homme qui rit*.

29. **la Cour des Miracles.** The thieves' quarter in Paris, bounded by the convent Filles-Dieu on the north and the street St Sauveur on the south, and including the street and passage du Caire. Its name came from the sudden transformation of the cripples when they entered its limits. After several attempts, La Reynie, who became lieutenant of police in 1667, broke it up.

19.—24. **qui moutonnaient**, *which rose and fell*, like waves; *moutons* being what we call "white-caps."

27. **si l'on était à un samedi.** The Jewish Sabbath, the witches' day for meeting.

30. **Si je suis, cela est-il ?** etc. The everlasting problem in philosophy.

20.—4. **doit être un bouc.** The devil was supposed to often assume the goat's form and take part in the witches' meeting. Possibly a survival of the satyrs and the god Pan.

6. **Ce fut à qui mettrait la griffe sur lui**, *Each vied in laying hold of him.*

31. **le Styx.** The river of Hades, which bounded the regions of the dead.

21.—1. **qu'il n'y allait pas de son âme**, *that his soul was not at stake.*

16. **Michel-Ange.** Michael Angelo Buonarrotti (1475-1534), the Italian painter, sculptor, and architect. Here the allusion is evidently to his "Last Judgment" in the Sistine chapel of the Vatican.

17. **Callot, Jacques** (1592-1635). French painter and engraver. Especially skilful in depicting suffering, as in his "Tortures" and "Miseries of War."

23. **le moindre laquais géomètre**, *the meanest apprentice in geometry.*

26. **cervoise**, *barley beer*; known to the Romans as a Gallic beverage.

31. **narquois.** The thieves' word (*argot*) for a beggar who had made himself up for a wounded soldier.

22.—3. **malinoureux.** Beggars who feigned sores.

4. **jambe de Dieu.** A leg made up so as to draw charity.

5. **coquillart.** A beggar who pretended to have made the

pilgrimage to St. James of Compostella (Santiago) in Spain, or St. Michael of Mont-St.-Michel in France, and who wore on his garments shells blessed at these shrines.

7. **Sainte-Reine**. Martyr of Alesia (Burgundy), put to death in 275, and revered as a type of virginity.

8. **hubin**. A beggar feigning to have been bitten by a mad dog and to have been healed by St. Hubert.

9. **sabouleux**. The context explains this kind of beggar.—In chapter 3 of this book Hugo had enumerated these classes and others, as marching in the procession which escorted Quasimodo.

15. **Sauval**, Heuri (1620-1670). Author of a book on the antiquities of Paris, and Hugo's chief authority for them.

18. **le théâtre du Petit-Bourbon**. This theatre was opposite the Louvre, to the east, and was formerly the hall of the palace of the Constable of Bourbon. Court ballets were given there during the early part of Louis XIV's reign.

21. **Benserade**, Isaac de (1612-1691). Court poet, and writer of more than a score of ballets, of which *la Nuit* is among the best. This seems, according to Loret's *Muse Historique*, to have been danced on March 16th, 1653.

24. **Chacun tirait à soi**, *Each one looked out for himself*.

23.—6. **Stradivarius**. The violin-maker of Cremona (1664-1746).

13. **Hombre, quita tu sombrero!** *Man, take off your hat!*

16. **bicoquet**. Diminutive of *bicoque*; in a slang sense.

23. **Mystère**. The play before spoken of as *moralité*.

31. **sergents à verge**. The old police of Paris, attached to the Châtelet.

32. **boullayes**. Wooden clubs, or heavy leather thongs.

24.—8. **grand'salle**. That of the Court-house, where Gringoire had given his play.

22. **roi de Thunes**. The thieves formed almost a guild, having their officers and grades. *Thune* is now the slang word for a five-franc piece.—**Grand Côtare**. The chief officer of the thieves' association. From the Persian *Kosron* (Greek *Kosroës*), and brought to France either by the mendiant pilgrims of the Crusades or by the gypsies.

23. *argot*. Originally, the thieves' jargon. Now, *slang* in general.

26. *empereur de Galilée*. Hugo has confounded here a guild of actors with the thieves' organization. The *Empire de Galilée*, so called perhaps from some gallery where it gave its plays, was a club of law clerks from the offices of the attorneys of the Accountant-General. Their annual parade took place on this same January 6th, and Hugo has described it in chapter 3 of this book.

29. *argotier*. A thief, duly enrolled.

31. *capon*. Pickpocket and sneak-thief, frequenting inns.—*franc-mitou*. A beggar who brought on public fainting-fits by binding tightly his arteries.—*rifodé*. A beggar, who pretended that his house and home had been destroyed by lightning.

25.—15. *truands, thieves*, in general.

19. *Saint-Pierre-aux-Bœufs*. A church near Notre Dame, in the present rue d'Arcole. Destroyed in 1837.

31. *Palais*. The Court-house of Paris, so called because it was formerly the royal residence and was given to the judiciary by Charles V, who moved to the Louvre in 1368.

26.—7. *Æsopus*, etc. Gringoire, as a student, preferred the Latin spelling.

10. *matagraboliser, befuddle*.

27.—4. *les archi-suppôts et les cagoux*. The aids of the chiefs, who taught newcomers their trade. The *cagoux* were thus named because they often wore the monks' dress and cowl.

28.—2. *la petite Flambe*. *Flambe* means a flexible sword. *Petite Flambe* was a name given to a gang of pickpockets in Paris, under Louis XIV, who cut off purses by means of scissors. It is an anachronism here.

5. *la franche bourgeoisie*. Originally, a *franc-bourgeois* was a citizen exempt from certain taxes. Afterwards, the term was applied to a beggar who dressed decently and told his misfortunes in low tones and with tears.

29.—13. *marcandier*. A beggar, who claimed to be a merchant ruined by war or other calamity.

30.—6. deux spatules en charpente, two timbers having spoon shaped ends.

25. la clepsydre, water-clock.

31. Martial. The Latin poet (43-104), writer of epigrams in distichs.

31.—11. l'ami. The article instead of the possessive, in address, indicates familiarity and contempt.

19. je n'aurais garde, I should look out not—to make a noise.

32.—30. sonnettes, ne sonnez pas! etc. Notice the play on words and difference in meaning between the verbs and the nouns.

33.—5. il prit bravement son parti, he boldly made up his mind.

28. quand même tu digérerais avec les boyaux du pape, though you have the Pope's digestion.

34.—27. qui en veut, who wants him.

35.—2. Burington's Observations. An error, for Barrington, Daines (1727-1800), an antiquarian, naturalist, and lawyer, who wrote "Observations on the More Ancient Statutes," etc., published in 1766.

9. Colette la Charonne. Notice the absurd mixture, here as above, of the names of women, of masculine names with a feminine ending in *e*, and of coarse derivatives and compounds of the various parts of speech. *Isabeau* is a woman's name, having been the name of the queen of Charles VI.

30. un denier paris, a Paris farthing. The *denier* was a copper piece, that of Paris equal to the fifteenth part of a sou, and that of Tours to the twelfth part. The former was abolished by Louis XIV.

36.—17. huissier priseur, auctioneer. Now called *commissaire priseur*.

37.—22. une cruche d'argile. Hugo seems to have mistaken the meaning of the marriage ceremony. The chief was to throw down a flower-crowned pitcher and by its fragments, few or many, to determine the fortune of the pair.

LES MISÉRABLES. - FANTINE

Contrast the style of this chapter, short sentences abounding in antitheses, with that of the preceding selection. While no doubt productive of great power, the continuance of this style, which Hugo mainly used from this time on, becomes fatiguing, and thereby misses the object at which it aims. Yet notwithstanding this mannerism, few pages in literature equal these in beauty and in force.

COSETTE.—WATERLOO

In this episode of *les Misérables* it was but natural for Hugo to sacrifice historical accuracy to the demands of his epic. Those who wish to compare his statements with the actual facts, will find a guide in the foot-notes to Dorsey Gardner's "Quatre-Bras, Ligny, and Waterloo." New York, 1882; beginning with page 177. Hugo's authority is Archibald Alison's "History of Europe," vols. xiii, xiv. The most recent account of the movements before Waterloo and during the battle is J. C. Ropes's "The Campaign of Waterloo" (1892).—Compare Hugo's Waterloo with Stendhal's in "la Chartreuse de Parme," ch. 3-5.

42.—1. Nivelles. Town of Belgium, to the south of Waterloo.—La Hulpe. Village to the east of Waterloo. The other places mentioned are on the maps of the battle-field.

8. Braine l'Alleud. On the maps generally Braine-la-leud.

13. *café de particulier*, private café.

15. *lieue*. Measure of distance, equal to four kilometres.

43.—5. *à briques contrariées*, with bricks placed cross-cross.

7. *style de Louis XIV.* The heavy seventeenth-century architecture, based on that of the Renaissance.—*accosté de deux médaillons plans*, cottised with two flat medallions.

22. *pied-droit*, post; *pie-droit*.

23. *l'alvéole*. The cavity which holds any substance.

31. *gros biscailen*. A bullet from a biscayan, which was a heavy musket mounted on a pivot.

44.—13. *le premier nœud*, etc. Allusion to Alexander's treatment of the Gordian knot.

16. **Hugomons.** A fanciful etymology of the author, who had a passion for bringing in his own name. The Hugo mentioned here is not given in biographical dictionaries, nor is Somerel on the maps.

18. **Villiers.** On the maps *Villers*. A town near Waterloo, noted for its Cistercian abbey, founded in 1147.

27. **Henri IV.** The most popular of the French kings (1589-1610).

45.—3. *qui fait la roue, spreading its tail.*

5. *en espalier, trained on a trellis.*

13. *ont tenu tête, held their own.*—*Faire tête* means “to make headway.”

19. *à bout portant, point-blank.*

46.—23. *coudes d'équerre, elbow angles.*

31. *arquebusée, shot at with muskets.* The *arquebuss* rested on a support; hence the use of the verb, to mean shot by a gun resting on some support.

47.—27. *lait de chaux, whitewash.*

48.—1. **Sainte Anne.** According to tradition, the mother of the Virgin.—Notice here the short direct phrases and the detail of the description.

49.—31. *ferrure de soutènement, the supporting ironwork.*

51.—9. *Il est en contre-bas, It slopes downward.*

12. *balustres à double renflement, railings swelling out twice*—between the bottom and top guard.

14. **Le Nôtre, André** (1613-1700). A celebrated French landscape-gardener. Laid out Versailles.

52.—18. **Nassau.** The German duchy, on the Rhine.

20. **Kellermann, François-Étienne** (1770-1835). French general, son of the winner of Valmy (1792).

53.—1. **l'édit de Nantes.** This edict (1598), granting religious liberty to the Protestants, was revoked in 1685.

8. **Bauduin . . . Foy, etc.** The names of the officers and regiments taking part in Waterloo are given in the Appendices to W. Siborne's “Waterloo Campaigns,” London, 1844.

54.—1. **Austerlitz.** Battle won, in 1805, by Napoleon over the Austrians and Russians, and an epoch in his career.

5. **Blücher**, Gebhard Leberecht von (1742-1819). The celebrated Prussian general.

12. **Directoire**. The government of five magistrates (elected by the Assembly), called Directors, which ruled France from October, 1795, to November, 1799.—**Aboukir**. This is not the naval battle of 1798, but a victory of Bonaparte over the Turks in 1799.

55.—20. **les Dantes**. The author of the "Divine Comedy" (1265-1321).

21. **les Annibals**. Hannibal the Carthaginian (247-183 B.C.).

56.—7. **Hal**. Town to the south of Brussels.

8. **Tongres**. Town to the north of Liege.

9. **Mont-Saint-Jean**. Hill in the centre of the English position.

30. **Note at bottom of page**. Walter Scott wrote, in 1827, a "Life of Napoleon."—**Lamartine**, Alphonse de (1790-1869), wrote, in 1852, "Histoire de la Restauration."—**Vaulabelle**, Achille de (1799-1879), wrote "Histoire des deux Restaurations" (1844).—**Charras**, Jean-Baptiste-Adolphe (1810-1865), wrote "Histoire de la Campagne de 1815" (1857).—**Quinet**, Edgar (1808-1875), wrote "Histoire de la Campagne de 1815" (1862).—**Thiers**, Louis-Adolphe (1797-1877), wrote "Histoire du Consulat et de l'Empire" (1845-1862).

57.—16. **le lion**. A few years after the battle a cone-shaped mound was heaped up on the spot where the Prince of Orange was wounded, and was surmounted by the bronze statue of the Belgic lion, made out of cannon captured from the French at Liege.

58.—31. **Brienne**. Town in eastern France, near Troyes, where Napoleon attended a military school, abolished in 1798.

59.—1. **cordon rouge**. That of the Legion of Honor, founded by Napoleon in 1802.

5. **Marengo**. In Italy. Battle won from the Austrians (1800).

21. **Babylone**. Taken by Alexander the Great, and place of his death (333 B.C.).—**Rome**. Ruled by Cæsar on his return from Gaul (49 B.C.).—**Jérusalem**. Destroyed by Titus (70 A.D.).

62.—1. *colbacks à flamme, red bear-skin caps.*

3. *dolmans, long loose cloaks.*

11. *quadrillés, checked.*

13. **Salvator Rosa.** An Italian painter of battles (1615-1673).

14. **Gribeauval,** Jean-Baptiste Vaquette de (1715-1789). A French general and engineer. Wrote treatises on improvements in artillery.

16. **Quid obscurum, quid divinum.** A possible citation, which remains unverified.

63.—10. **Rembrandt.** The celebrated Dutch painter (1608-1669), noted for his lights and shadows. Perhaps Hugo has in mind here his "Night Watch," in the Amsterdam museum.

11. **Vandermeulen.** A Dutch painter (1634-1690) resident at the French court, and painter of Louis XIV's battles. They are to be seen in the Louvre; large canvases, full of landscape, towns, and troops, clear and distinct.

13. **Folard,** Jean-Charles de (1669-1752). Translated and commented (1727-1730) Polybius.

14. **Polybe, Polybius** (210-128 B.C.). Greek historian of his own times. Only fragments of his work remain.

65.—23. **Ce travail punique.** Allusion to the cunning which the Romans ascribed to their Punic enemies, the Carthaginians.

66.—3. *contre-buté, buttressed.*

67.—17. **Talavera . . . Vittoria . . . Salamanque.** Towns in Spain. Talavera was a check for Wellington (1809). Salamanca was a victory (1812), as was also Vittoria (1813).

25. *sentier de service, back way.*

68.—10. **Ridet Cæsar, Pompeius flebit.** A citation which remains unverified. *Pompeius,* Pompey the Great (106-48 B.C.), the unsuccessful rival of Cæsar.

11. **légion fulminatrix.** The twelfth Roman legion, which bore on its shields an image of Jove armed with his thunderbolts.

69.—7. **Ostende.** Seaport of Belgium, near the French line.

8. **débarquement du 1^{er} mars.** The landing from Elba in the spring of this year, in the bay Juan or Jovan, near Cannes.

10. **Bertrand**, Henri-Gratien (1773-1844). Aide-de-camp and the ever-constant friend of Napoleon.

70.—5 **Soult**, Nicolas-Jean (1769-1851). Marshal of France, chief of staff of Napoleon, and duke of Dalmatia.

14. **Wellington était l'avant-veille au bal**. This ball took place on the evening of the 15th.—Napoleon's remarks here are taken from his "Memoirs."

17. **Ney**, Michel (1769-1815). The great marshal, shot for his surrender to Napoleon on his return from Elba.

20. **Fleury de Chaboulon**, Pierre-Alexandre-Édouard (1779-1835). A French magistrate, who published, in 1819, "*Mémoires pour servir à l'Histoire de la Vie privée . . . de Napoléon*."

22. **Gourgand**, Gaspard (1783-1852). An artillery officer and aide-de-camp of Napoleon. Accompanied him to St. Helena. Wrote "*Campagne de 1815*" (1818), and published Napoleon's memoirs (1822-1823).

23. **Benjamin Constant** (1767-1830). French statesman and author. Wrote "*Mémoires sur les Cent Jours*" (1820).

71.—2. **la cocarde blanche**. Napoleon while at Elba adopted a flag, which consisted of a red bend dexter having three bees in a white field.

16. **battant aux champs**, *beating the march*.

29. **batteries de douze**, *batteries of twelve-pounders*.

72.—23. **Brienne**. Battle fought by Napoleon against the Allies, in 1814.

28. **Scabra rubigine**. Ovid, in his "*Metamorphoses*," viii. v. 802, uses the words "*scabri rubigine dentes*," which may have been in Hugo's mind.

75.—Inscription: **D O M**, *Deo optimo maximo*.—The spelling of the epitaph is in the old style, and the accents are omitted.

76.—18. **batterie d'écharpe**, *battery giving a cross-fire*.

77.—24. **la Bérésina**. Allusion to the fatal crossing of that stream in the retreat from Russia, in 1812.

25. **Leipsick**. The battle lost by Napoleon, Oct. 16-19, 1813.—**Fontainebleau**. Town about forty miles to the south of Paris, where Napoleon abdicated the first time, April 6th, 1814.

78.—5. Crécy. Victory of Edward III over the French, in 1346.—**Poitiers.** Victory of the Black Prince over the French, in 1356.—**Malplaquet.** Victory of Prince Eugene and Marlborough, in 1709.—**Ramillies.** Victory of Marlborough, in 1706.

6. Agincourt. Victory of Henry V, in 1415.

10. l'arme au pied, *with grounded arms.*

25. guide Lacoste. This man, called also De Coste and De Costar, was a peasant living near the battle-field, who afterwards claimed to have been forced to act as guide to Napoleon, and who was the guide of Walter Scott and other tourists when they visited Waterloo.

79.—Chapter IX. For Hugo's statement of fact see note in Gardner's "Quatre-Bras, Ligny, and Waterloo," page 287.—Compare with this description of the charge of heavy cavalry Zola's description of the light-horse charge at Sedan in "la Débâcle," pp. 319-322.

20. Veillons au salut de l'empire. A song written in 1791 by A. S. Roy, and set to an air from Dalayrac's opera "Renaud d'Ast." The song has no reference (note date) to Napoleon. *Empire* means here "state."

80.—27. la Moskowa. The battle of Borodino in the Russian campaign, Sept. 7th, 1812, where Ney won his title of Prince.

28. Murat, Joachim (1771-1815). The famous cavalry general, and king of Naples.

81.—7. épopées orphiques, *the orphic epics*; meaning the stories of the mythological eras of the world's history.

8. hippanthropes, *man-horses*; the Centaurs.

10. Olympe, Olympus; the dwelling of the Greek gods.

84.—Chapter X. The description of this charge is unique. For movement and strength it is not to be surpassed. Compare Milton's heavenly war in "Paradise Lost."

86.—8. Ben Lothian. An evident compromise in Scottish geography.

9. Argos. A state of the Peloponnesus, often used, in the "Iliad," for all Greece.

87.—26. Badajoz. Battle gained by Wellington in Spain, in 1812.

90.—10. les prolonges. Here not *prolonges*, but *munition wagons*.

18. le prince de Condé (1736–1818). The leader of the émigrés of the French Revolution, who had returned to France at the first abdication of Napoleon.

19. Malines. City of Belgium, near Antwerp.—**Louis XVIII.** King of France after Napoleon. Died 1824.—**Gand, Ghent.** West of Brussels.

25. Siborne, William. Officer in the English army, author of a history already mentioned. See note for p. 53, l. 8.—**Pringle, John W.** Captain of artillery, author of "Remarks on the Campaign of 1815," given as Appendix No VIII to Scott's "Life of Napoleon Buonaparte."

91.—20. Muffling. Friedrich, Freiherr von Muffling (1775–1851). Prussian military attaché on Wellington's staff, later the governor of Paris, and author of "Histoire de la Campagne de 1815" (1817).

92.—2. la Dyle. River of Belgium, flowing by Wavre.

94.—13. plaque à l'aigle. Plate bearing the image of the Imperial eagle.

96.—13. escadrons de service, head-quarters cavalry.

97.—17. Roguet. General of brigade, commanding the 3d and 4th regiments of Grenadiers of the Guard.

20. la jeune garde. The Imperial Guard had been reorganized in three divisions, Old, Middle, and Young.

22. hussard de la mort. The Black Hussars of Prussia.

98.—9. Hoc erat in fatiis. Evident parody of "Hoc erat in votis." Horace, Satires, i. 6, v. 1.

18. Bernard, Simon (1779–1839). French engineer and aide-de-camp of Napoleon. From 1824 to 1830 he was in the service of the United States, and planned our coast defences, notably Fortress Monroe.

Chapter XIV. For the facts here see Gardner's work, note on page 384.

99.—9. Ulm. Fortress in Würtemberg; surrendered by the Austrians to Napoleon, in 1805.—**Wagram.** Near Vienna.

Defeat of the Austrians, in 1809.—*Iéna, Jena*, in Saxe-Weimar. Defeat of the Prussians, in 1806.

10. *Friedland*. In Prussia. Defeat of the Russians and Prussians, in 1807.

100.—9. *les bouts-feu, linstocks*, or perhaps here the gunners.

14. *Cambronne, Pierre* (1770-1842). French general, commanding the front rank of the Guard. His coarse answer, omitted here, is quite probable from evidence given.

Hugo eulogizes this answer for two pages in Ch. XV, and concludes the battle as given in the text. The last paragraph here is the last of Ch. XV.

COSETTE.—A CHASSE NOIRE, MEUTE MUETTE

101.—5. *est absent de Paris*. See Introduction.

6. *Paris s'est transformé*. The working-out of Haussmann's plans for the improvement of the city is here meant. He was prefect of the Seine from 1853 to 1870.

102.—14. *les premiers arbres venus, ordinary trees*.

103.—4 *le boulevard*. Boulevard de l'Hôpital.

12. *faux rembuchement, false return*, of an animal to its lair.

20. *rue de Poliveau*. This street still exists, near the Orleans railway station.

104.—15. *le quartier Mouffetard*. Now the Gobelins and St. Marcel quarters, crossed by the rue Mouffetard.—The streets given below still exist under these names—saving rue Copeau—and are close to the Jardin des Plantes.

24. *Saint-Étienne-du-Mont*. Close to the Pantheon. A church begun in 1532, and showing the transition from the Gothic to the Renaissance styles.

25. *rue de Pontoise*. Back of the Polytechnic School, running to the Seine.

105.—6. *le passage des Patriarches*, etc. All still exist, crossing rue Mouffetard, excepting the rue des Postes, which is now rue Lhomond.

11. *le collège Rollin*. A *collège* is a school of secondary instruction, a kind of boarding high-school.—*rue Neuve-Sainte-*

Geneviève. Now rue Tournefort —These last streets are back of the old site of the Feuillantines convent, where Hugo passed his boyhood.

106.—3. Pont d'Austerlitz. Bridge built over the Seine, opposite the Jardin des Plantes, in 1801-1807.

13. Jardin des Plantes. The botanical and zoological garden of Paris, begun in 1635 by Guy Labrosse, physician of Louis XIII, and opened to the public in 1650. Its present form is that given it by Buffon in 1786. In 1794 the royal menagerie was transferred to it.

18. la poterie Goblet.

24. le Cœur vend des Carreaux. Probably a double play on words. *Le Cœur* may be also a man's name, while *Carreaux* means both "tiles" and "diamonds."

27. au quai. The streets bordering the Seine, and separated from it by a parapet, are called *quais*.

107.—6. l'invalide du pont. The retired veteran who took toll. In 1848 the bridge was made free.

25. rue du Chemin-Vert-Saint-Antoine. No longer exists. This quarter has been since occupied to a large extent by railroads.

110.—9. le faubourg Saint-Antoine. The quarter between the Bastille and the Place du Trône.—**la Râpée.** Section of Paris extending along the right bank of the Seine from the Pont d'Austerlitz to the fortifications.

16. une prison, Mazas. Cellular prison opposite the Lyons railway station.

20. l'Institut les Quatre Nations. The Institute of France was founded in 1795, by the union of the five learned Academies already existing, and was located in the old palace of Mazarin, opposite the Louvre. In his will Mazarin had bequeathed a sum of money to found a school for the education of the children of the poor nobility of Pignerol (Italy), Alsace, Flanders, Roussillon, and the States of the Church (Italy); all but the last named having been recently annexed to France. The Institute was begun in 1662, and was called, from the four countries of its pupils, the College of the Four Nations.

21. **l'Opéra-Comique Feydeau.** The theatre for the lighter operas; now near the Boulevard des Italiens, but from 1797 to 1829 in the rue Feydeau.

22. **le Petit-Picpus.** Part of southeastern Paris, called after a convent, which in turn took its name from a hamlet in that section.

23. **La porte Saint-Jacques, etc.** The word *porte* refers to a gate in the old city wall; *barrière*, to a gate in the present fortifications.—The quarters here named are in different parts of Paris, and various streets still preserve the names of many of them. Notice their origin, from trades, convents, races, or playgrounds.

111.—16. Denis Thierry. A family of printers bore this name for several generations, during the seventeenth and eighteenth centuries.

17. **rue du Plâtre.** Not the present street of that name, but rue Dormat, near the Boulevard St. Germain.

18. **à la Prudence.** Sign of a shop. Prudence was given the form of a woman, holding a mirror in one hand and in the other a serpent.

22. **petite rue Picpus.** All these streets have now disappeared. Rue Polonceau, given on the maps, is in another quarter, and the present rue Picpus is quite far from this spot.

113.—13. un pan coupé fort en retraite, a very deep entering angle.

114.—15. il était peut-être sauvé. The use of the imperfect indicative in conclusions, instead of the conditional tense, makes the statement more emphatic.

19. **cuvettes-entonnoirs, catch-basins.**

117.—13. Toulon. Naval port of France on the Mediterranean, east of Marseilles.

21. **Conciergerie de Paris.** Prison on the Island de la Cité, in the court-house buildings, and dating from Louis IX. It became noted during the Reign of Terror.

22. **Battemolle.** A French criminal, not given in reference-books.

118.—15. si Jean Valjean avait eu un royaume. Turn of

Richard III's (Act V, sc. 4) phrase: "My kingdom for a horse."

21. *A cette époque*, etc. Gas was first applied to a whole street, rue de la Paix, in 1830. The events here told are supposed to happen in 1824.

119.—22. *la Thénardier*. The wife of Thénardier, the tavern-keeper, who had taken Cosette from her mother.

120.—3. *nœud d'hirondelle*. This knot is wanting in the list of knots given in French or English lexicons.

122.—18. *hottes*. Funnel-shaped structures to let in light and air from above.

123.—19. *pierres sourdes*. This expression must arise from a confusion in Hugo's mind, perhaps relating to the parable of the sower, or to the stones which "would cry out."

QUATREVINGT-TREIZE

This selection is one of the best known of Hugo's episodes and has been often translated into English. In it he indulges again his fondness for short phrases and antitheses.

126.—5. *coups de coude, forked flashings*, chain lightning.

9. *en venir à bout, gain the mastery over it*.

10. *une voie d'eau a leak*.

127.—11. *ce qui donnait du jeu à la semelle et au châssis, which allowed the cross-piece of the carriage and the framework to play*.

12. *désaccordait les deux plateaux, disjoined the two platforms*.

13. *combleau, breeching*.

128.—1. *escalier-échelle, companion-ladder*.

9. *Boisberthelot . . . La Vieuville*. The captain and lieutenant of the corvette Claymore

18. *le chariot vivant de l'Apocalypse*. Probably an indistinct remembrance of Revelation ix. 9: "and the sound of their wings was as the sound of chariots of many horses rushing to battle."

129.—2. *les porques, the riders*.

14. *le vaigrage, the lower walling*.

18. *le carré, the landing-place*, of the stairs.

132.—18. *Le belluaire, the tamer of wild beasts*.

133.—9. *bouton de culasse, cascabel*.

134.—21. Durosé, R. C., published, in 1793, "Introduction abrégée et méthodique concernant l'Art de manœuvrer et de se servir du canon nautique."

PART II

The principles of French versification are now so generally understood that only a brief summary of them is necessary.

French verse is based on accent, and each line contains one or more rhythmical accents, preceded by a fixed number of syllables.

The lines are named after the number of syllables they contain, as few as one or as many as thirteen, but both these extremes are rare, as are also lines of nine and eleven syllables.

Rhyme is the essential element of French versification, and attempts at blank verse have been unsuccessful. Rhymes ending in *e* mute are called feminine; all others, masculine. Custom has made a law of the mingling of masculines and feminines in the same strophe.

The rhyme is called *rich*, when the consonants preceding the tonic vowel likewise agree in sound.

Mute *e* within the line counts as a syllable, unless it precedes a word beginning with a vowel or unaspirated *h*, in which case it suffers elision.

Hiatus is not allowed.

UNE FÉE

This poem appeared in the *Nouvelles Odes* of 1824 under the title *Ballade*. It shows the historical connection of the romantic school with national legend and history. Nodier had already set the example for it in his "Trilby" (1822).

139.—**Émile Deschamps** (1791–1871). The quotation is an afterthought. Deschamps wrote in 1839 the libretto of "Roméo et Juliette" for Berlioz.

1. *Urgèle ou Morgane*. Fairies. The first is known more through Favart's opera "la Fée Urgèle" (1765); the second was the celebrated sister of Arthur and pupil of Merlin.

9. *paladins*. The knights of Charlemagne, and afterwards any knight-errant.

14. *trouvère, inventor*. The mediæval poet, the author and singer of the poems of chivalry.

A LA COLONNE DE LA PLACE VENDÔME

This ode is significant for the political change in Hugo. From a detractor of Napoleon he appears here as an admirer. The occasion for the poem was an incident which took place at a ball given by the Austrian ambassador in January, 1827. Acting under instructions from Vienna, the marshals Oudinot and Soult, who had received under the Empire titles taken from Austrian lands, were announced by their family names. The marshals withdrew at once from the ball, and the affair became a matter of public interest. On February 9th the *Journal des Débats* published these lines of Hugo.

141.—1. *O monument vengeur!* The column was erected in 1806 in the Place Vendôme. It is a stone pillar covered with a coating of bronze made from the cannon taken in the campaigns of 1805. The bronze surface is raised in spiral bas-reliefs, representing the battles of 1805. A statue of Napoleon was placed on the top. The monument was pulled down by the Commune of 1871, but has been restored.

18 *Dont le panache*. Napoleon's statue was taken down in 1814 and replaced by a flag. It was restored in 1833.

19. *Au bronze de Henri*. The equestrian statue of Henry IV on the Pont Neuf. It was erected in 1635, turned into cannon during the Revolution, and again erected in 1817 by popular subscription.

142.—16. *Quand le sort une fois*. The entrance of the Allies into Paris, in 1814.

26. *Tarente*, etc. All these places were then under the rule of Austria. Marshal MacDonald was duke of Tarentum,

Oudinot of Reggio, Soult of Dalmatia, and Mortier of Treviso. All but Dalmatia are in Italy.

143.—2. cette aigle à double tête. The Austrian (also Russian) two-headed eagle.

5. bronze envié de Rome. Worthy to celebrate the conquests of ancient Rome.

9. Ces aigles. The four corners of the pedestal of the column are each surmounted by an eagle.

21. L'empire d'Alexandre, etc. Alexander's empire was divided at his death among his generals.—Achilles' armor was the object of a duel between Ajax Telamon and Ulysses.

23. Mais non! l'Autrichien. Austria did not object to titles which recalled victories, but to those which seemed to institute fiefs in her domains.

144.—11. Pyramides. Battle won by Napoleon in Egypt, in 1798.

12. Kremlin. The czar's palace at Moscow.—**Escorial.** The palace of the king of Spain, near Madrid.

23. Les Bourbons. The royal family of France.

27. drapeau blanc. The old flag of royalist France, replaced by the tricolor under the Revolution and Napoleon, and restored by Louis XVIII.

145.—2. grondent les Amériques. Allusion to the wars for freedom of the Central and South American states, which however were over by 1823.

3. Stamboul. The Turkish name for Constantinople.—**Hellé remonte.** The war for Grecian independence, going on at this time.

4. Lisbonne se débat. Exaggeration of fact. England took no active part in the factional wars of Portugal.

17. la Vendée. The seat of royalist sentiment and resistance to the Revolution. See *Quatrevingt-Treize*.—Notice the sweep and power of the lines in these strophes.

146.—2. comme ce Romain. This incident is told by Livy, book *xxi*, c. 18, of the Roman embassy to Carthage, in 218 B.C. He does not name the particular ambassador who gave this defiance.

19. *le Panthéon*. Agrippa's temple "To all the Gods," at Rome; in general, the burial-place of illustrious men.

23. *Vous n'avez plus l'aigle*. The imperial eagle was discarded with the downfall of the Empire.

25. *l'oriflamme (auriflamme)*. The red banner of the abbey of St. Denis, carried by the French kings.—*les lys*. The Bourbon flag showed lilies on a white field.

26. *coq gaulois*. The cock is the emblem of vigilance, and was first used on church weather-vanes. In 1679 it appeared in France on a medal. Later it was ascribed to France, as her emblem, by her enemies, and was officially adopted by her in 1792.

147.—1. *C'est moi qui me tairais!* Hugo in this strophe alludes to his parents and youth. The name Hugo is of Germanic origin, the English *Hugh*. See Introduction.

MAZEPPA

This poem, which for color and life is one of Hugo's best efforts, was dedicated to Louis Boulanger (1806-1867), the leading painter of the romantic school. He had exhibited in the *salon* of 1827 a painting of *Mazeppa*, after Byron's poem.—Hugo divides his poem into two parts. In the first he gives a poetical description of Boulanger's picture. In the second he turns his theme into an allegory of a mortal, bound on the steed *Genius*.—The story of *Mazeppa* is that of a young Pole, bound to a horse by a jealous husband and carried over plains and through forests, until he arrives among the Cossacks, who free him, care for him, and finally make him their hetman, or chief. See Voltaire's "Histoire de Charles XII," Book 4.

150.—6. *l'orfraie*. Not *osprey*, but for *effraie*, barn-owl.

151.—8. *Ukraine*. The Cossack country along the Dnieper.

152.—10. *Les six lunes d'Herschel*. Sir William Herschel (1738-1822) first saw six satellites around Saturn.

LES DJINNS

This poem is a poetical wager on the structure of French verse, not only in the number of syllables possible in a line, but in the place of the cesura and in the freedom of overflow. The verse of nine syllables is, however, absent here. The poem is also onomatopoeitic, and indicates by the gradual increase and decrease of syllables in a line the approach and departure of the demons, while the words and rhymes express the different sensations of the witness. Hugo had already written an entire poem in verses of three syllables: *le Pas d'Armes du Roi Jean*, of the *Odes et Ballades*.

153.—*Les Djinns* (*n* nasal) are the demons of the Arabs.—Dante. The quotation is from the “Inferno,” C. V. v. 46-49.

155.—17. *Prophète!* The supposed Arab, who has witnessed this scene, turns for aid to Mahomet.

CE SIÈCLE AVAIT DEUX ANS

This poem, of narrative style, is in the twelve-syllable verse, called Alexandrine, after the mediæval poems on Alexander, in which its use was made popular. Hugo here relates his early years, and prefaces the poems of the collection which follows.

157.—*Devise des Saint-John.* The order of St. John of Jerusalem, known better as the Knights of Malta. The order received papal sanction in 1118.

1. *Rome remplaçait Sparte.* The republic (Sparta) was giving way to the empire (Rome).

16. *Déjà Napoléon*, etc. Napoleon was his first name, the emperor's title. Bonaparte was the family name.

19. *Besançon.* The Spaniards got Franche-Comté by the marriage of the Burgundian heiress with Maximilian, the grandfather of Charles V. It was ceded to France in 1678.—See Introduction for the details which follow.

158.—7. *Je vous dirai.* A promise carried out in *V. Hugo raconté par un Témoin de sa Vie* (1868).

14. *Pain merveilleux*. Allusion to the miracle of the loaves.

20. *Dans son souffle*. His early wanderings with his father's regiment.

159.—12. *Si parfois de mon sein*. Hugo enumerates here his literary achievements previous to 1830. He looked on himself, according to the lines above, as the embodiment of the spirit of his age.

15. *Dans le coin d'un roman*. Probably *Han d'Islande*. See Introduction.—Notice the fine description of poetry which follows below.

160.—7. *Aimant la liberté*, etc. Hugo never tires of explaining his political complexity by the blood and native region of his parents.

DICTÉ EN PRÉSENCE DU GLACIER DU RHONE

The main thought of this poem is allegorical. Hugo likens his poetry to the mist which rises, condenses, falls, and forms the glacier, only to melt, seek the sea, and rise again. Joined to this there is a description of nature, in the fourth and fifth strophes, which is a model of word color, and of verse solidity.

160.—*Ovide*. The Latin poet (48 B.C.—18 A.D.). The quotation is from his "Amores," book iv, El. 4, v. 31.

AUTRE CHANSON

This is really an *aubade*, a serenade at dawn. The *aubade* goes back in literature to the *alba* of the Provençal troubadours.

LES VOIX INTÉRIEURES

These two selections represent the more delicate manner of Hugo. The family group of the first is often repeated in our author's verse. The second is a perfect poem of its kind. Notice the verse of seven syllables.

SPECTACLE RASSURANT

Another masterpiece, but entirely different from its predecessors in sentiment, color, and animation.

L'EXPIATION

The first two parts of this poem are given as an example of what is best in *les Châtiments*. Hugo takes up once more his favorite, Napoleon the First, and by the narration of his successive misfortunes leads up to the climax, which is, that the expiation of the *coup d'état* of the First Consul is found in the reign of his unworthy nephew, Napoleon the Third. The first part here refers to the Russian campaign, the second to Waterloo. For the whole poem see *les Châtiments*, book v, Poem 13.

168.—12. Attila. The leader of the Huns from 434 to 453, called "The Scourge of God."

169.—14. Waterloo! Compare the description here with that of *les Misérables*.

170.—24. Rivoli. In Italy. Victory over the Austrians, in 1797.

LES CONTEMPLATIONS.—QUAND NOUS HABITONS TOUS
ENSEMBLE

We have here one of Hugo's most sympathetic poems of private life, his memory of the years of his daughter's companionship with himself. The daughter was Léopoldine, whose death by drowning occurred just one year previous to the date of this poem. See Introduction.

AYMERILLOT

This poem is taken from the first series (written as early as 1857) of *la Légende des Siècles, Livre X: le Cycle héroïque chrétien*. In it Hugo imitates the manner of the French heroic epic of the Middle Ages with remarkable success. Unfortunately his material for this piece was not derived directly from the mediæval poem, "Aimeri de Narbonne," but from a prose summary of it, made by Achilles Jubinal, which is in many places faulty. To Jubinal's list of heroes Hugo has added some of his own. The title *Aymerillot* is from Jubinal.

NOTES

~See *Société des anciens textes français*, "bonne," vol. I. p. cccxxxii.

174.—13. Charlemagne. etc. Th represents Charles as an old man.

15. Roncevaux, Roncesvalles. A pass Charlemagne's rear-guard, led by Rola Marches, was cut off, in 776, by the B make the defeat of the French no d changed the Basques into Saracens ar throw by the treachery of an ambassa however, mixes history with legend, as

16. neveu Roland. In the mediæval son of Charles' sister.

17. Avec les douze pairs. To make th poets cause all of the paladins to fall in

175.—1. Charle. A poetical license mediæval language, which allows of el *est*.

29. dromons, light boats ; an old word.

176.—1. Naymes. The Nestor of th chief adviser of Charlemagne.

7. saint Denis. Apostle to the Gauls, suffered martyrdom, according to tradi patron saint of France.

11. outre ses béarnais. Narbonne is n the Mediterranean. But Hugo has in mind he speaks above of the sea to the left of Ch

177.—7. val de Bastan. In Navarre, in

8. Bordeaux. On the Gironde.—In th three places are : Saragossa, Toulouse, and

16. Dreus de Montdidier is in the original

19. Montpellier. City in south France, c

21. Chelles. Town near Meaux, near dence of the Merovingians.

25. salade, helmet, of horseman.

178.—5. Hugo de Cotentin. So in Jubil poem "Loel de Costantiu."

6. *comte palatin*. Title of officers in a royal or princely household.

7. *Hugues*. Nominative case. *Hugo* is accusative in early French.

13. *Tryphon, Thessalus, Gaiffer*. Of these three the last is known to the epic as a pagan king of Apulia.

23. *Richer de Normandie*. So called after the Norman dukes, Richard.

179.—2. *Maugiron*. Unknown.

5. *Bavon*. This count of Ghent is of Hugo's creation.

180.—1. *Pépin, Pippin*, the Short, king of the Franks (752-768) and father of Charlemagne.

6. *Eustache de Nancy*. Hugo's creation.

14. *es-tu pas*. Notice the omission of *ne*, frequent in poetry.

20. *escarcelle*. An old kind of purse, which hung from the belt.

181.—7. *Gérard de Roussillon*. A famous hero of the national epic and the subject of a long poem of the same name.

17. *comme un clerc en Sorbonne, a student in the Sorbonne*. The Sorbonne was founded in 1257 by Robert de Sorbon.—Notice the anachronism.

24. *Eudes, roi de Bourgogne*. The word *roi* is added by Hugo.—*Albert de Périgueux*. A name of Hugo's making.

182.—1. *Samo*. Also due to Hugo for existence.

2. *Garin*. The epic heroes of this name performed no such feat.

3. *lion de Saint-Marc*. The guardian saint of Venice is represented by a winged lion (his attribute), placed on a column in the Piazzetta.

4. *Ernant de Bauléande*, for *Beaulande* in the epic.—*Ogier de Danemark*. Famous hero of many poems. English "Olger the Dane."

5. *Roger*. Unknown.

16. *Olivier*. The intimate friend of Roland. "A Roland for an Oliver."

183.—1. *gens du pays Pisan, people of Pisa*, a country not found in the early epic.

NOTES

12. *douce France*. The epic epithet

13. *O vainqueurs des saxons et des*
the wars of Charlemagne. By Arag
the Arabs of Spain

24. *exarque de Ravenne*. Title of
Empire, who was stationed at Ravenn
after 752, owing to the Lombard co
transferred in 754 to the Pope, by Pip

184.—6. *Comme le roi Saül*. See 1

JOUR DE FÊTE AUX ENVIR

In the preface to *les Chansons des*
Hauteville House, October, 1865, Hugo
in the volume "dream and memory"; 1
and those of later years. Here is a de
holiday, full of life and gayety.

185.—18 *Le vieux donjon*. The kee
Louis IX (1226-1270) used to render
tower, however, dates from Philip VI (1

186.—18. *le gendarme*. The rural

19. *Surène*, for *Suresnes*, village on th

20. *poteau de l'octroi*. A road-post in
the *octroi*, or tax, which towns in France
from the country districts.

187.—2. *Clichy-la-Garenne*. Town
sisted the Allies, in 1814.

CHANSON DE GRAND-P

An excellent specimen of Hugo's sym
It is written for a round-dance.

INDE IRAE

This introductory poem to *le Livre sati*
Vents de l'Esprit, explains how the coming
hymn of heavenly praise into one of co

wrong-doer. Hugo evidently considers his rôle to be that of Isaiah, Juvenal, or Dante, in denouncing crimes and vices.

189.—16. Juvénals. Juvenal lived from about 60 A.D. to 125, and wrote bitter and coarse satires against his age.—**Césars chauves.** Decrepit, through early dissipation.

17. Dante. Allusion to the "Inferno," in which he condemns the feuds and vices of his time.

GASC'S (F. E. A.) FRENCH TEXT-BOOKS.

Dictionary of the French and English Languages. With more than fifteen thousand new words, senses, etc. By FERDINAND E. A. GASC. French-English part, 600 pp.; English-French part, 586 pp. In one volume. 8vo. Teachers' price, \$2.25; by mail, \$2.51.

The claim put forward for this dictionary is that it is full, modern, idiomatic, and accurate. It defines thousands of French words found in no other French and English dictionary. Space for these in a volume of convenient size has been made by the judicious omission of words alike in both languages, by giving only one of two or three English renderings closely synonymous, and by various devices in arrangement. The fulness of the volume in modern and idiomatic meanings is perhaps more noticeable even than the increased range of vocabulary. All the shades of significance a word assumes in various connections (those of recent origin in particular) are carefully canvassed, and its force in each one fully explained. Words that have many idiomatic applications get an unusual proportion of space. When a word has no English equivalent, its meaning is explained without an attempt at translation. The presence of accuracy and range in a distinctive degree will become apparent on a trial of the books upon a page of modern French prose, using in the rendering only words chosen from those given in the dictionary. Prof. Bôcher, of Harvard College, says of this edition: "Just the dictionary needed here. I like it more and more."

Improved Modern Pocket Dictionary of the French and English Languages. For the every-day purposes of Travelers and Students. Containing more than five thousand modern and current words, meanings, and idiomatic phrases and renderings not found in any other dictionary of the two languages (including the largest). By FERDINAND E. A. GASC. x + 647 pp. 18mo. Teachers' price, \$1.00; by mail, \$1.08.

This edition differs from the one just described chiefly in being in much smaller type. The number of words treated, and of idiomatic uses noted, is somewhat smaller. Prof. Montague, of Amherst College, says: "Am especially pleased with the pocket edition."

The Translator. English into French. Selections from the best English Prose Writers, with Principles of Translation, Idiomatic Phrases, and Notes. By Professors GASC, LE BRUN, etc., etc. xxiv + 142 + 80 pp. 12mo. Teachers' price, \$1.00; by mail, \$1.07. (*No vocabulary.*)

This collection was started many years ago, and the books then, as they are now, most of them were added by the additions which have since been taken to select from literature books which are best suited to classification with discriminating and helpful notes.

ACHARD, AMÉDÉE, AND DE MAISTRE

BEDOLLIÈRE. ÉMILE DE LA.

BIOGRAPHIES DES MUSICIENS CÉLÈBRES

CARRAUD, MME. Z. See SÉGUR.

(2) **Choix de Contes Contemporain**
by B. F. O'CONNER, B. ès L., Ph.D.,
College. 300 pp. 12mo. *Cloth*—te
mail, \$1.08. *Paper*—teachers' price, 52

CONTENTS:—ALPHONSE DAUDET: *La Dernière Classe*—*L'Enfant Espion*—*Le dreau Rouge*—*La Vision du Juge*—*LE COUPÉE: Les Vices du Capitaine*—*Le Meurtrier*. ANDRÉ THEURIET: *La Sa*. ABOUT: *L'Oncle et le Neveu*—*La Fille du Régiment*. THÉOPHILE GAUTIER: *—Le Chevalier Double*. ALFRED DE M

BIBLIOTHÈQUE D'INSTRUCTION ET DE RÉCRÉATION.—(*Continued.*)

ERCKMANN-CHATRIAN.

(2) **Le Conscriit de 1813.** Par ERCKMANN-CHATRIAN. With English Notes by F. BÔCHER, Professor in Harvard University. 251 pp. 12mo. *Cloth*—teachers' price, 90 cents; by mail, 96 cents. *Paper*—teachers' price, 48 cents; by mail, 52 cents.

The most popular of these charming historical tales; too old a favorite with teachers to need recommendation.

(2) **Le Blocus.** Épisode de la Fin de l'Empire. Par ERCKMANN-CHATRIAN. With Notes by Prof. F. BÔCHER. 260 pp. 12mo. *Cloth*—teachers' price, 90 cents; by mail, 97 cents. *Paper*—teachers' price, 48 cents; by mail, 53 cents.

This book was published at the recommendation of an eminent teacher whose class had just read it.

(2) **Madame Thérèse;** ou, Les Volontaires de '92. Par ERCKMANN-CHATRIAN. With Notes by Prof. F. BÔCHER. 217 pp. 12mo. *Cloth*—teachers' price, 90 cents; by mail, 96 cents. *Paper*—teachers' price, 48 cents; by mail, 52 cents.

A. M. Elliot, Johns Hopkins University:—An especially good and interesting book, and highly merits a wide circle of readers outside of the schools, where it is sure to be extensively used.

FALLET, C.

(1) **Les Princes de l'Art.** Architectes, Sculpteurs, Peintres et Graveurs. Par C. FALLET. 331 pp. 12mo. *Cloth*—teachers' price, \$1.00; by mail, \$1.08. *Paper*—teachers' price, 52 cents; by mail, 57 cents.

A manual of information regarding the Fine Arts, and their most illustrious votaries. Though intended to be within the comprehension of the young, its contents may be of value at any age.

FEUILLET, OCTAVE.

(2) **Roman d'un Jeune Homme Pauvre.** Par OCTAVE FEUILLET. 204 pp. 12mo. *Cloth*—teachers' price, 90 cents; by mail, 95 cents. *Paper*—teachers' price, 44 cents; by mail, 48 cents.

(See OWEN, Part VIII. of this catalogue.)

FÉVAL, PAUL.

(2) **Chouans et Bleus.** Récits de Vendée et de Bretagne. Par PAUL FÉVAL. Edited, with Notes, by C. SANKEY, M.A. 188 pp. 12mo. *Cloth*—teachers' price, 80 cents; by mail, 87 cents. *Paper*—teachers' price, 40 cents; by mail, 44 cents.

BIBLIOTHÈQUE D'INSTRUCTION.—(Continued.)

FOA, MME. EUGÉNIE.

- (1) **Le petit Robinson de Paris ; industrie.** Par MME. EUGÉNIE F
166 pages. 12mo. *Cloth*—teachers' price, 75 cents. *Paper*—teachers' price, One of the most popular of this written in limpid French, and bears :

(1) **Contes Biographiques.** Mich Mozart, Haydn, et Watteau. F With a Vocabulary. 189 pp. 12m 80 cents; by mail, 86 cents. *Paper* by mail, 43 cents.

LA FONTAINE, JEAN DE.

La Fontaine's Fables Choiesies. VIII. of this catalogue.

MACÉ, JEAN.

- (1) **Histoire d'une Bouchée de Pain** MACÉ. With a Vocabulary, and a list 260 pp. 12mo. *Cloth*—teachers' price, 52 cents; by *Paper*—teachers' price, 52 cents; by Letters addressed to a little girl, w her, while she is acquiring a knowled important facts in the natural scienc introducing the reader to scientific ter

MAISTRE, XAVIER DE.

- (2) **Voyage autour de ma Chambre.** TRE. 117 pp. 12mo. *Paper*—teach mail, 31 cents.

(See also ACHARD.)

MÉRIMÉE, PROSPER.

- (2) **Colomba.** Par PROSPER MÉR *Cloth*—teachers' price, 75 cents; by n teachers' price, 36 cents; by mail, 39

PORCHAT, JACQUES.

- (1) **Trois Mois sous la Neige.** Jour du Jura. Par JACQUES PORCHAT. 16 teachers' price, 70 cents; by mail, 75 price, 32 cents; by mail, 35 cents.

BIBLIOTHÈQUE D'INSTRUCTION ET DE RÉCRÉATION.—(Continued.)

PRESSENSÉ, MME. E. DE.

(1) **Rosa.** Par Madame E. DE PRESSENSÉ. With a French and English vocabulary, by L. PYLODET. 285 pp. 12mo. *Cloth*—teachers' price, \$1.00; by mail, \$1.07. *Paper*—teachers' price, 52 cents; by mail, 57 cents.

This book has been reprinted in consequence of the great demand for the foreign edition; the simple, unpretending story having won its way to appreciation as one of the world's classics for the young, particularly girls. It is believed to be more free from typographical errors than the edition printed in Paris, and has the additional advantage of the vocabulary.

ST. GERMAIN, J. T. DE.

(1) **Pour une Épingle.** Légende par J. T. DE SAINT-GERMAIN. With a Vocabulary. 174 pp. 12mo. *Cloth*—teachers' price, 75 cents; by mail, 80 cents. *Paper*—teachers' price, 36 cents; by mail, 39 cents.

SAND, GEORGE.

(2) **La Petite Fadette.** Par GEORGE SAND. With English Notes, by Prof. F. BÔCHER. 205 pp. 12mo. *Cloth*—teachers' price, \$1.00; by mail, \$1.07. *Paper*—teachers' price, 52 cents; by mail, 56 cents.

See OWEN, Part VIII. of this catalogue,

SÉGUR, MME., ET CARRAUD, MME.

(1) **Contes: Les Petites Filles Modèles**, par Mme. DE SÉGUR, et **Les Gouters de la Grand'mère**, par Mme. Z. CARRAUD. With list of difficult phrases. 58 + 95 pp. 12mo. *Cloth*—teachers' price, 80 cents; by mail, 85 cents. The first separate, *paper*—teachers' price, 24 cents; by mail, 27 cents. The second separate, *paper*—teachers' price, 20 cents; by mail, 22 cents.

Les Petites Filles Modèles recounts the haps and mishaps of two little girls. It is something on the plan of "Little Women." *Les Gouters de la Grand'mère* is an account of what was done and said, including many stories that were told, at the little lunches which "Grandma" had served daily in her garden for her grandchildren.

SOUVESTRE, ÉMILE.

(2) **Un Philosophe sous les Toits.** Journal d'un Homme Heureux. Par ÉMILE SOUVESTRE. With Table of Difficulties. 137 pp. 12mo. *Cloth*—teachers' price, 60 cents; by mail, 65 cents. *Paper*—teachers' price, 28 cents; by mail, 31 cents.

OWEN-PAGET (THE) ANNOTATIONS AND TEXTS.

The series comprehends the following French novels, with elaborate English notes by EDWARD T. OWEN, Professor of the French Language and Literature in the University of Wisconsin, and FÉLICIE V. PAGET, Instructor in French and Spanish in the University of California. It will be noticed that the works chosen are interesting, of unquestioned literary merit, free from violations of English decorum, and of uncommon intellectual vigor. They are arranged in the series in order of difficulty. The purpose of the annotations is mainly pedagogical. They are carefully wrought out on a coherent plan, the work upon each text being taken as a point of departure for the next.

Octave Feuillet's Roman d'un Jeune Homme Pauvre. Notes by Professor OWEN. Text, 204 pp.; notes, 40 pp. 12mo. *Cloth*—teachers' price, 90 cents; by mail, 95 cents. *Paper*—teachers' price, 44 cents; by mail, 48 cents.

Few romances have ever had a wider circulation, it having been translated into all the European languages, and met with a large sale in each. There is nothing in the book to offend the sensibilities of the most fastidious, while the purity and elegance of the author's style is surpassed by no modern writer.

In this edition the text has been treated as a reader to be taken up after the rudiments of grammar are mastered. It furnishes an unusual number of good opportunities to enforce on the spot some of the more important principles of syntax, and the right spots have been found by repeated trial in class.

George Sand's Petite Fadette. Notes by Professor OWEN, assisted by Professor DARMESTER. (*In preparation.*)

See other edition now published in Bibliothèque d'Instruction et de Récréation.

The student is here introduced to a style marked by differences in vocabulary and idiom, and abounding in "popularisms." As the plan of the annotators contemplates the dropping of regular class exercises on this and the foregoing text as soon as the class are well started in them, the notes to the later portions do more than to put the student in the way of solving actual difficulties: they attempt to forestall errors that experience shows are likely to occur, and to reduce dictionary work to the point where the student may read rapidly enough in private to maintain his interest.

F. Böcher, Professor in Harvard College, Mass.:—The notes are searching, clear, and explanatory to a degree not common,

STUDENT'S SERIES OF CLASSIC FRENCH PLAYS.

Carefully printed texts with full notes. The first two dramas under each author's name were prepared by Professor EDWARD S. JOYNES; the others by Professor LÉON DELBOS. Of the notes, Professor Ferdinand Bôcher, of Harvard University, says: "They are just what notes should be—short, clear, precise, and always to the purpose, sufficiently learned, and yet free from the facile erudition which consists in swelling out the matter by taking with both hands from books not accessible to all, and in referring the pupils to works of all kinds which they will never consult."

CORNEILLE, PIERRE.

Le Cid. A Tragedy. 114 pp. 12mo. *New Edition.* Paper. Teachers' price, 20 cents; by mail, 23 cents.

Cinna. A Tragedy. 87 pp. 12mo. Paper. Teachers' price, 20 cents; by mail, 23 cents.

Horace. A Tragedy. 78 pp. 12mo. Paper. Teachers' price, 20 cents; by mail, 23 cents.

MOLIÈRE (J.-B. POQUELIN).

Le Misanthrope. A Comedy. 130 pp. 12mo. *New Edition.* Paper. Teachers' price, 20 cents; by mail, 23 cents.

L'Avare. A Comedy. 132 pp. 12mo. Paper. Teachers' price, 20 cents; by mail, 23 cents.

Le Bourgeois Gentilhomme. A Comedy. 140 pp. 12mo. Paper. Teachers' price, 20 cents; by mail, 23 cents.

RACINE, JEAN.

Athalie. A Tragedy. 117 pp. 12mo. Paper. Teachers' price, 20 cents; by mail, 23 cents.

Esther. A Tragedy. 66 pp. 12mo. Paper. Teachers' price, 20 cents; by mail, 23 cents.

Les Plaideurs. A Comedy. 80 pp. 12mo. Paper. Teachers' price, 20 cents; by mail, 23 cents.

The plays are also to be had in three volumes, cloth, each containing three plays, at \$1.00 a volume (by mail, \$1.08). Volume I. contains the first play under each author's name in the foregoing list; Volume II. the second, Volume III. the third.

MENNECHET AND PYLODET.

Theatre Français Classique. Introduction to the French Classic Drama. From *La Littérature Française Classique* of MENNECHET and PYLODET. 114 pp. 12mo. Teachers' price, 20 cents; by mail, 23 cents.

PLAYS (IN FRENCH).—(Continued.)

COLLEGE SERIES OF FRENCH PLAYS.

Selected and annotated by Professor FERDINAND BÔCHER. Of the editor's work, Professor A. Marshall Elliot of the Johns Hopkins University says: "The reputation of the annotator of these is sufficient guarantee for their peculiar fitness for the class-room. Professor Bôcher has been happy here in his choice of texts, and has performed the duties of guide to teacher and student with that felicitous literary and artistic sense which characterizes the whole series edited by him."

These plays are also to be had in two volumes, cloth, at \$1.00 a volume (by mail, \$1.09). Volume I. contains the plays marked (1); Volume II. those marked (2).

KEY.—I. Characters. II. Place of Action. III. Scenes. IV. Period of Action. Where II., III., or IV. are not specified, the play can be performed in any drawing-room and in modern dress. Abbreviations: *m.* = men; *w.* = women.

FEUILLET, OCTAVE.

Le Roman d'un Jeune Homme Pauvre. Comédie en 5 actes, par OCTAVE FEUILLET. I. *m.* 10; *w.* 6. II. Paris and Brittany. III. Attic-room; Elegant Summer Sitting-room; Park; Hall in the Castle of Elven; Boudoir. (2) 105 pp. 12mo. Paper. Teachers' price, 20 cents; by mail, 22 cents.

GIRARDIN, ÉMILE DE.

La Joie Fait Peur. Comédie en 1 acte, par ÉMILE DE GIRARDIN. I. *m.* 3; *w.* 3. II. Country Seat near Havre. (1) 46 pp. 12mo. Paper. Teachers' price, 20 cts.; by mail, 22 cts.

LABICHE ET DELACOUR.

Les Petits Oiseaux. Comédie en 3 actes, par LABICHE ET DELACOUR. I. *m.* 8; *w.* 3. (1) 70 pp. 12mo. Paper. Teachers' price, 20 cents; by mail, 22 cents.

LABICHE ET MARTIN.

La Poudre aux Yeux. Comédie en 2 actes, par LABICHE ET MARTIN. I. *m.* 6; *w.* 6. (1) 65 pp. 12mo. Paper. Teachers' price, 20 cents; by mail, 22 cents.

SANDEAU, JULES.

La Maison de Penarvan. Comédie en 4 actes, par JULES SANDEAU. I. *m.* 5; *w.* 3. II. Vendée. III. Room in Old Château; Room in Farm-house. IV. 1795. (1) 72 pp. 12mo. Paper. Teachers' price, 20 cents; by mail, 22 cents.

Mademoiselle de la Seiglière. Comédie en 4 actes, par JULES SANDEAU. I. *m.* 5; *w.* 2. II. 1817. (2) 99 pp. 12mo. Paper. Teachers' price, 20 cents; by mail, 22 cents.

PLAYS (IN FRENCH).—(Continued.)

SCRIBE ET LEGOUVÉ.

Les Doigts de Fée. Comédie en 5 actes, par SCRIBE ET LEGOUVÉ. I. *m.* 6; *w.* 8. II. Château de Lesneven, near Vannes, in Brittany; Paris. III. Drawing-room; Fashion-store; Boudoir communicating with store. (2) 111 pp. 12mo. Paper. Teachers' price, 20 cents; by mail, 22 cents.

La Bataille de Dames; ou, Un Duel en Amour. Comédie en 3 actes, par SCRIBE ET LEGOUVÉ. I. *m.* 3; *w.* 2. II. Château d'Autreval, near Lyons. IV. Octobre, 1817. (1) 86 pp. 12mo. Paper. Teachers' price, 20 cents; by mail, 22 cents.

VACQUERIE (A.).

Jean Baudry. Comédie en 4 actes, par A. VACQUERIE. I. *m.* 5; *w.* 2. II. Paris and Havre. (1) 72 pp. 12mo. Paper. Teachers' price, 20 cents; by mail, 22 cents.

MODERN FRENCH COMEDIES.

BAYARD ET LEMOINE.

La Niaise de Saint-Flour. Comédie-Vaudeville en 1 acte, par BAYARD ET LEMOINE. I. *m.* 4; *w.* 2. 38 pp. 12mo. Paper. Teachers' price, 20 cents; by mail, 22 cents.

CLAIRVILLE, LOUIS F. N.

Les Petites Misères de la Vie Humaine. Vaudeville en 1 acte, par CLAIRVILLE. I. *m.* 2; *w.* 2. II. Paris. 35 pp. 12mo. Paper. Teachers' price, 20 cents; by mail, 22 cents.

FEUILLET, OCTAVE.

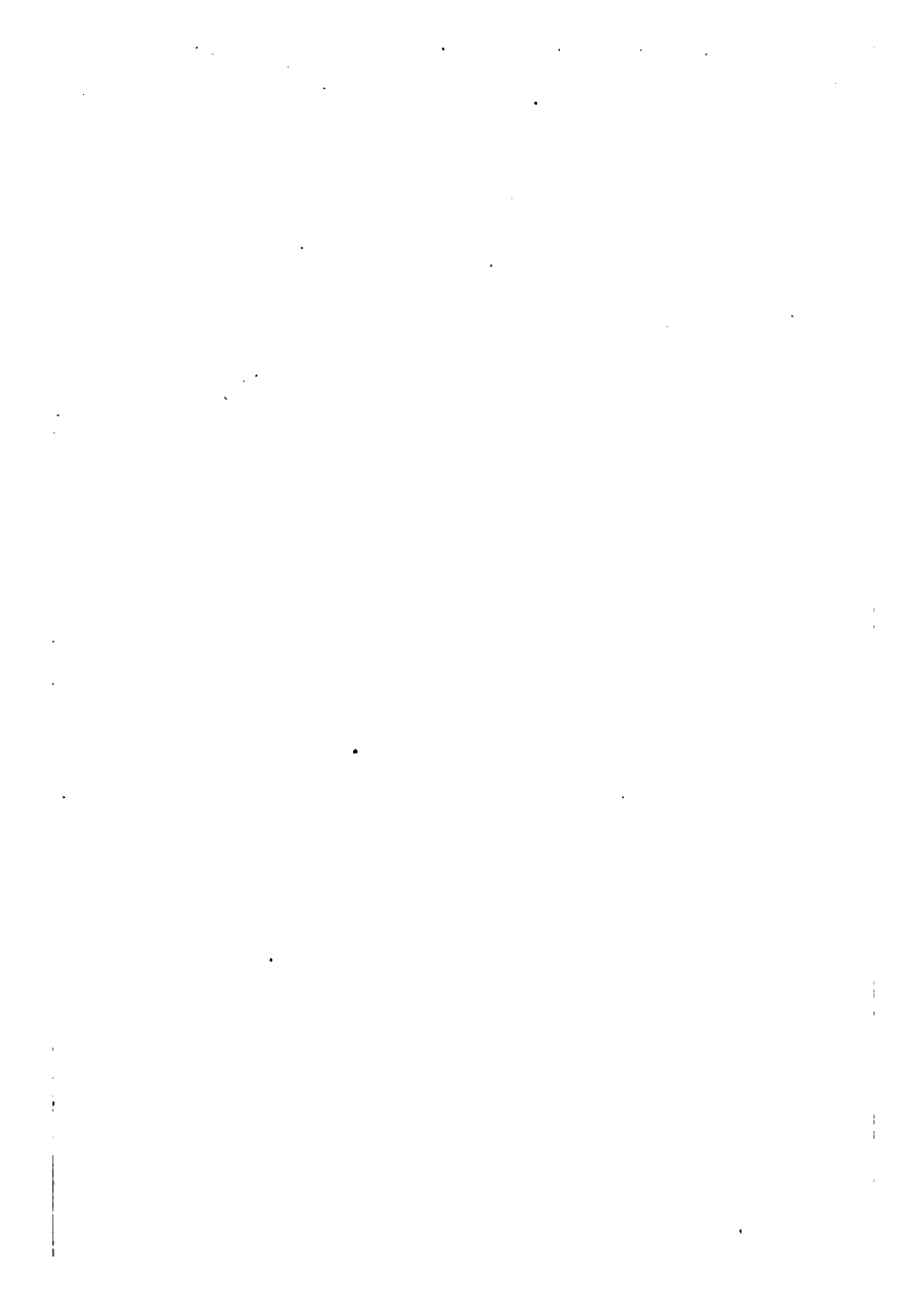
Le Village. Scènes provinciales, par OCTAVE FEUILLET. I. *m.* 2; *w.* 2. 34 pp. 12mo. Paper. Teachers' price, 20 cents; by mail, 22 cents.

LABICHE ET DELACOUR.

La Cagnotte. Comédie-Vaudeville, en 5 actes, par LABICHE ET DELACOUR. I. *m.* 14; *w.* 3; II. Village and Paris. III. Village Sitting-room; Paris Restaurant; Police Station; Prison. 83 pp. 12mo. Paper. Teachers' price, 20 cents; by mail, 22 cents.

LECLERQ, THÉODORE.

Trois Proverbes; par THÉODORE LECLERQ. Containing *Le Bal*; ou, *Le Renard et les Raisins*—[*m.* 2; *w.* 3].—*L'Esprit de Désordre*; ou, *Il ne faut pas enfermer le Loup dans la Bergerie*—[*m.* 3; *w.* 3].—*L'Humoriste*; ou, *Comme on fait son lit on se couche*—[*m.* 3; *w.* 2]. 62 pp. 12mo. Paper. Teachers' price, 20 cents; by mail, 22 cents.





THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
GRADUATE LIBRARY

DATE DUE

NOV 2 1976

~~OCT 14 1976~~

SEP 1 1988

JUL 11 1988